



Università
Ca' Foscari
Venezia

Corso di Laurea Magistrale
in Lingue e letterature europee, americane e
postcoloniali

Tesi di Laurea

L'effervescence adolescente :
traduction et analyse littéraire de
***Ce qu'ils disent ou rien* d'Annie Ernaux**

Relatore

Ch. Prof. Giuseppe Sofo

Correlatrice

Ch. Prof.ssa Aurélie Moioli

Laureanda

Chiara Basone
Matricola 878961

Anno Accademico

2023 / 2024

*Alla vita che non smette mai di sorprenderci,
Al mio piccolo angelo a quattro zampe,
Alla mia famiglia.*

Table des matières

| | |
|--|-------|
| Introduction | p. 5 |
| Chapitre 1. Analyse et critique littéraire | p. 8 |
| 1.1. L'auteure et son œuvre | p. 8 |
| 1.1.1. Le contexte d'écriture | p. 8 |
| 1.1.2. L'engagement d'écriture | p. 9 |
| 1.1.3. Le style et l'« auto-sociobiographie » | p. 13 |
| 1.2. Analyse de <i>Ce qu'ils disent ou rien</i> | p. 15 |
| 1.2.1. Le « je » du roman | p. 17 |
| 1.2.2. Le milieu familial et l'écart social | p. 19 |
| 1.2.3. Sexualité et sociologie : la relation avec la mère | p. 22 |
| 1.2.4. Le style du roman | p. 27 |
| 1.3. Analyse comparative et contrastive de <i>Ce qu'ils disent ou rien</i> | p. 30 |
| 1.3.1. <i>Ce qu'ils disent ou rien // Les armoires vides</i> | p. 30 |
| 1.3.2. <i>Ce qu'ils disent ou rien // La Place // Une femme</i> | p. 32 |
| 1.3.3. <i>Ce qu'ils disent ou rien // La femme gelée</i> | p. 34 |
| 1.3.4. <i>Ce qu'ils disent ou rien // Journal du dehors</i> | p. 35 |
| 1.4. La réception de l'œuvre | p. 36 |
| 1.4.1. Le cas de <i>Ce qu'ils disent ou rien</i> | p. 37 |
| Chapitre 2. Traduction | p. 40 |
| Chapitre 3. Commentaire de traduction | p. 70 |
| 3.1. La transposition | p. 71 |
| 3.1.1. Les parties du discours | p. 71 |
| 3.1.2. L'organisation phrastique | p. 72 |
| 3.2. La modulation | p. 76 |
| 3.2.1. La métaphore | p. 76 |
| 3.2.2. La métonymie | p. 78 |
| 3.2.3. Expressions idiomatiques | p. 79 |
| 3.3. L'adaptation | p. 81 |
| 3.3.1. La vie sociale | p. 83 |
| 3.3.2. La vie matérielle | p. 87 |
| 3.3.3. La culture religieuse | p. 88 |
| 3.3.4. La culture linguistique | p. 89 |
| 3.3.5. Les langues vernaculaires | p. 91 |

| | |
|--|--------|
| 3.4. La transcription | p. 95 |
| 3.4.1. Les titres | p. 95 |
| 3.4.2. Les lieux | p. 96 |
| 3.4.3. Les anglicismes | p. 97 |
| 3.4.4. Les éléments culturels | p. 97 |
| Conclusion | p. 99 |
| Bibliographie | p. 101 |
| Annexe : transcription de <i>Ce qu'ils disent ou rien</i> | p. 106 |

Introduction

En 2022 Annie Ernaux a reçu le prix Nobel de littérature et à partir de ce moment-là il y a eu une grande effervescence littéraire autour de l'écrivaine, témoignée par les traductions qui ont été faites d'une grande partie de ses romans. Grâce à l'intérêt pour l'écrivaine que cet événement nous a suscité, nous avons découvert que certains romans n'ont pas encore été traduits en italien, parmi lesquels apparaît *Ce qu'ils disent ou rien*. Il s'agit notamment du deuxième roman d'Annie Ernaux, après *Les armoires vides*, publié en 1977 avec la maison d'édition Gallimard.

Ce mémoire se compose de trois chapitres. Dans le premier, nous présentons une analyse littéraire des productions d'Annie Ernaux et nous nous interrogeons sur la manière dont ce roman s'y inscrit. Premièrement, nous commençons par une étude du contexte historique et social d'écriture qui présente des influences existentialistes et marxistes et qui ressent des changements des mœurs des années d'après-guerre. Dans ce sens, nous nous focalisons sur l'aspect de la scolarisation pour montrer comment il constitue à cette époque-là une possibilité pour l'adolescent pour le transfuge de classe. Dans cette première partie, nous voulons aussi montrer les objectifs que l'écrivaine veut rejoindre et qui témoignent d'un travail engagé : par le biais de l'introduction des sphères « dominées » de la société, elle veut démocratiser leur présence en littérature et sensibiliser le lecteur à l'oppression sociale qui les caractérise. De plus, notre objectif est celui de proposer dans quelle mesure le genre « auto-sociobiographique » est déjà présent en germe dans ce roman, notamment dans l'analyse sociologique d'un point de vue adolescent et presque biographique, et dans le recours à l'*exemplum*.

Deuxièmement, nous nous penchons plus en particulier sur l'analyse du roman *Ce qu'ils disent ou rien* dont nous mettons en évidence les thématiques centrales. Il s'agit tout d'abord de la personnalité contradictoire et instable du personnage adolescent, déchirée entre le statut populaire de sa famille et les possibilités d'ascension sociale à l'extérieur, notamment par l'école. Par conséquent, un autre thème clé est l'écart social que le personnage ressent entre ces deux mondes et qui lui inspirent à la fois de la honte et de la culpabilité, étant donné qu'elle s'en sent doublement étrangère. Nous analysons à ce sujet comment ce type de personnage est compatible avec un univers de personnages littéraires à ce moment-là typiques, porteurs du message d'aliénation et d'instabilité d'après-guerre. Par ailleurs, nous étudions la problématique sociale vécue par l'adolescente, d'un côté dans les parallèles que le personnage dresse entre sa famille et les autres personnes et de l'autre, dans l'écart culturel qu'elle ressent entre les parents et elle-même. En outre, nous voulons consacrer une analyse à

la problématique de la sexualité, un thème qui entraîne un rapport d'interdiction entre mère et fille et un sentiment de rébellion vécu par l'adolescente ; le thème de la sexualité paraît complémentaire à la question sociologique car elle donne un éclairage au personnage dans une société patriarcale. Dans ce sens, l'étude de la forme et du style du roman est fonctionnelle à celle du comportement du personnage ; nous voulons en effet montrer comment le langage est une expression de la déchirure du personnage entre ses origines et l'ouverture au monde.

Troisièmement, nous nous concentrons sur une analyse comparative et contrastive du roman avec d'autres romans d'Ernaux, afin de constater des analogies et des différences de niveau stylistique et thématique qui peuvent répondre à une écriture qui est en train d'évoluer. Finalement, nous nous interrogeons sur la réception du roman lorsqu'il a été publié pour la première fois, ce qui témoigne d'un retour différent par rapport à d'autres romans.

Le deuxième chapitre est consacré à la traduction en italien d'une partie du roman *Ce qu'ils disent ou rien* qui sera commentée dans le troisième chapitre.

Le troisième chapitre consiste dans un commentaire des choix de traduction et de méthodologie que nous avons fait pendant le travail de traduction. En divisant la section par techniques de traduction, nous expliquons avant tout comment nous avons rendu les structures formelles qui présentent des écarts stylistiques. À ce sujet, nous nous penchons sur la structure particulière et complexe du texte, c'est-à-dire un flux de conscience ininterrompu qui entrelace la pensée oralisée du personnage principal et le discours indirect libre des autres personnages. L'objectif ici est celui de traduire la complexité du style tout en gardant l'effet d'ambiguïté voulu par l'auteure. Ensuite, nous nous concentrons sur la modulation, la technique qui nous montre comment la façon de voir le monde peut différer d'une langue à une autre, amenant des conséquences sur l'utilisation des images et du langage idiomatique. Enfin, nous présentons le cas de traduction de la sphère culturelle et sociale du texte ; ici, l'écho « auto-sociobiographique » nous amène à considérer d'un côté la subjectivité de la narratrice/auteure et de l'autre, le but universalisant d'une écriture qui veut toucher tout type de lecteur par le recours à la sociologie. Ainsi, commentons-nous d'un côté les raisons qui nous conduisent à adapter certaines idées en langue cible, de l'autre, celles qui nous poussent à rester fidèles au texte source. Dans ce domaine rentre la présence de l'argot, un langage typiquement français et socialement connoté qui caractérise le texte de départ et qui nous amène à faire des choix spécifiques en traduction. En particulier, si d'un côté en français il s'agit d'une variation diastratique, à savoir liée à la sphère sociale ; de l'autre, en italien nous n'avons pas de variation diastratique qui puisse reproduire l'argot sans faire appel aux dialectes. Il résulte le recours à une uniformisation du texte de la traduction à un style

populaire et familier par le biais du lexique, du langage idiomatique et des constructions syntaxiques particuliers.

Chapitre 1. Analyse et critique littéraire

1.1. L'auteure et son œuvre

Il est difficile d'analyser une littérature propre à Annie Ernaux, étant donnée la réticence à ce sujet de l'écrivaine elle-même : « rien n'est plus éloigné de mon projet, [...] que d'imposer une théorie, des définitions, [...] sur le plan de la communication [...] universitaire, mais qui ne correspond pas du tout à ma recherche »¹. Cependant, en raison de notre travail d'analyse, de critique et de traduction d'une partie du roman *Ce qu'ils disent ou rien* (1977), dans ce premier chapitre de notre mémoire nous voulons nous pencher sur une étude critique de l'œuvre pour essayer d'en retracer des caractéristiques clés qui sont présentes aussi bien dans ce roman.

1.1.1. Le contexte d'écriture

Il faut avant tout étudier le contexte d'écriture dans lequel l'œuvre d'Ernaux s'inscrit, il s'agit généralement du désenchantement des années d'après-guerre qui entraîne toute une constitution sociale et historique. Dans ce sens, nous nous concentrons sur deux influences présentes dans l'écriture d'Ernaux, à savoir l'idéologie marxiste et l'existentialisme, qui sont cruciales dans son objectif d'une analyse sociologique, ethnologique et historique de la réalité. En particulier, dans le sillage de Sartre et de Beauvoir, Ernaux met en avant des problématiques liées à l'importance de la culture et de la littérature et au rôle de l'écrivain. Quant à l'influence marxiste, elle agit sur le plan sociologique de cette écriture qui veut dénoncer les idéologies dominantes et qui s'interroge sur les hiérarchies sociales, sur leurs conséquences psychologiques et sur la possibilité du transfuge de classe.

À l'analyse ethnologique se lie la présence de l'histoire qui se concentre en général sur la période d'après-guerre et sur les crises économiques et sociales qui en suivent ; pourtant, l'apparition historique a lieu de manière modeste, à savoir par le biais des anecdotes. C'est dans ce sens que dans *Ce qu'ils disent ou rien* par exemple, la guerre est évoquée dans des contes que la mère relate à la fille : « Je bavais quand ma mère racontait que des gens avaient pillé les magasins au cours de la guerre quarante » (p.97). Après avoir obtenu des documentations à l'aide des journaux, dans ses romans l'auteure offre en effet une analyse des structures sociales, des événements qui sont cités et du langage, ce qui est strictement lié aux

¹ Annie Ernaux, « Ne pas prendre d'abord le parti de l'art... », in Francine Dugast-Portes, *Annie Ernaux. Étude de l'œuvre*, Editions Bordas, Paris, 2008, p. 175.

faits historiques. Ici, le rôle d'Ernaux est envisagé comme étant un « témoin souvent accusateur »² qui commente et qui prend parti dans une œuvre qui se caractérise par l'inspection de la réalité.

Par ailleurs, l'une des particularités de l'écriture d'après-guerre qui est détectable dans le travail d'Ernaux c'est la coexistence d'une analyse ethnologique et évocatrice de l'histoire avec la présence d'un « je ». Il est effectivement question d'une identité lyrique qui s'inscrit et qui vit en première personne les problématiques évoquées, telles que la hiérarchie sociale, les idéologies dominantes ou la réglementation morale. Pour ce dernier aspect, elle prend par exemple en cause la condition féminine qui se développe dans le sillage du *Deuxième Sexe* de Beauvoir, mais qui pourtant ne constitue pas l'intérêt direct de l'écrivaine ; pour Ernaux en effet, le poids majeur est détenu par la problématique sociale des classes « dominées », une sphère très ample où la question du genre féminin fait partie et en est une illustration.

En nous penchant sur le roman *Ce qu'ils disent ou rien*, nous mettons avant tout en évidence que l'arrière-plan historique c'est l'excitation des années 1970, ce qui entraîne une critique à l'aliénation due à l'essor de la publicité et des médias. Le contexte envisagé est donc celui d'un changement des mœurs où les personnages vivent le plein développement d'une société « techno sociale » fondée sur l'idéal de la consommation³. De plus, une importance centrale est confiée au domaine de la scolarité qui, à l'époque de l'écriture d'Ernaux, est strictement liée à la question sociale. En particulier, l'éducation scolaire est envisagée comme étant une condition favorable pour un transfuge de classe, dans une époque où le système scolaire proclamé par Jules Ferry hérite la conception révolutionnaire égalitaire de l'enseignement. Pourtant, il en suit l'établissement d'un écart social entre la scolarité et le labeur manuel.

1.1.2. L'engagement d'écriture

Comme nous l'avons énoncé précédemment, dans l'œuvre d'Ernaux se manifeste l'influence de l'existentialisme qui joue un rôle dans la conception de l'écrivain à l'égard de l'œuvre et du lecteur. Bien que l'écrivaine préfère parler plutôt d'une description obligée des classes sociales dominées et non pas d'engagement⁴, nous voulons mettre ici en évidence dans quelle mesure cet aspect est applicable à Annie Ernaux. À ce sujet, les critiques affirment que la littérature d'Ernaux n'est pas autotélique, mais qu'elle se caractérise plutôt par une volonté

² Francine Dugast-Portes, *ibid.*, p. 118.

³ Joshua Armstrong, « Annie Ernaux and Sophie Calle: Agency and the Ambient Language of Everyday Life », in *The French Review*, Vol. 90, No. 4, 2017, p. 132.

⁴ Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau, Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Stock, Paris, 2003, p.79.

d'impacter le lecteur à travers des récits qui prennent en cause tous par le biais d'anecdotes, de structures généralisantes et d'un appel à la mémoire collective, se trouvant ainsi à la limite entre la subjectivité et l'objectivité⁵.

Dans le détail, la cible d'Ernaux est plurielle, son analyse se concentrant sur plusieurs aspects qui reposent sur le panorama de la réalité sociale à elle contemporaine, à savoir la conception et les préjugés liés à la hiérarchie sociale, la question du rôle féminin et les rapports avec les autres. Par conséquent, un premier objectif est celui d'éveiller le lecteur en lui montrant tout un enjeu d'oppression qui concerne lui-aussi, puisqu'il s'agit de constructions sociales et morales ancrées de manière universelle dans les mentalités des personnes. Le résultat est donc une « littérature engageante qui influe sur l'imaginaire du lecteur »⁶.

Pour ce faire, Ernaux se sert particulièrement de techniques discursives telles que le stéréotype et la citation. En ce qui concerne la première forme, l'auteure l'utilise dans la construction des personnages pour soulever et pour dénoncer les convictions qui souvent concernent la configuration patriarcale et hiérarchique de la société. Dans le cas de *Ce qu'ils disent ou rien*, cela est évident dans l'écart qui se produit entre les parents ouvriers et les médecins qui s'adressent à eux avec une certaine supériorité. Quant à la citation, elle apparaît lorsque Ernaux veut montrer les discours des personnages, qui ne sont que le reflet de leur pensée et qui sont figés et répétés dans les attitudes de l'époque, en témoignant ainsi d'un ancrage mental difficile à faire évoluer. Par exemple, l'introduction de la citation a lieu dans notre roman lorsque la narratrice montre les croyances populaires de sa famille qui transparaissent dans le langage : « Craignait que je *gagne malheur*, cette expression de ma grand-mère quand les enfants et les jeunes filles voient des choses qu'ils ne devraient pas voir » (p.74). Tout cela caractérise ce que le critique Fort appelle une écrivaine qui se fait « voyante » et qui permet au lecteur de « voir autrement »⁷, c'est-à-dire de lui dévoiler le fonctionnement de la société à plusieurs niveaux.

Il y a un ultérieur pas en avant, c'est-à-dire que cette forme d'engagement ne se concentre pas seulement sur le récepteur, mais elle prend en cause l'auteure elle-même qui est partie prenante du monde exposé. Il faut en effet préciser que le vécu d'Ernaux exerce une influence sur ce type d'écriture, dans la mesure où elle vit en première personne les problématiques

⁵ Barbara Havercroft, « Lorsque le sujet devient agent : écriture et engagement chez Annie Ernaux » in *Annie Ernaux : Un engagement d'écriture*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2015, pp.81-88, online : <https://books.openedition.org/psn/153?lang=it> (consulté le 09/02/2024).

⁶ Isabelle Roussel-Gillet, « Annie Ernaux, à corps ou l'impossible désengagement » in *Annie Ernaux : Un engagement d'écriture*, op.cit., pp.133-143, online : <https://books.openedition.org/psn/164?lang=it> (consulté le 09/02/2024).

⁷ Pierre-Louis Fort, « Ernaux. La vie. La vraie » in *Annie Ernaux : Un engagement d'écriture*, op.cit., pp. 51-59, online : <https://books.openedition.org/psn/147?lang=it> (consulté le 10/02/2024).

sociales exposées. Née dans un contexte de province normande et dans une famille ouvrière de statut social plutôt bas, elle expérimente sans aucun doute la condition de la partie de la société dominée qui est le noyau de ses écrits. Toutefois, le pivot de sa biographie est engendré par la possibilité du transfuge de classe : grâce à l'éducation, elle a en effet la possibilité d'accéder à la classe bourgeoise et d'abandonner le milieu social d'origine en devenant institutrice. Ainsi, serait-il plus précis de parler d'une « écrivaine impliquée »⁸ qui examine ce qui l'entoure en adoptant une approche critique à la fois subjective, liée aux sentiments vécus à la première personne, et objective, découlant de l'environnement décrit.

Du surcroît, pour montrer ce qu'Annie Ernaux elle-même met en avant de son écriture, nous nous appuyons sur un entretien où l'écrivaine explique les raisons, les objectifs et les difficultés qui la poussent à écrire. Lorsque la rédactrice lui demande « pourquoi écrire ? », elle répond :

« Je ne cherche jamais à faire pleurer. J'écris sur des choses qui me touchent depuis longtemps, des thèmes, des questions, des douleurs, que la psychanalyse appellerait "indépassables" – que ce soit la mort d'un père, d'une mère, un avortement, un sentiment de honte... Ces choses sont enfouies et j'essaie de les mettre au jour, mais d'une façon qui ne soit pas seulement personnelle. Il s'agit de sortir de moi-même, de regarder ces choses et de les objectiver. C'est un grand mot, "objectiver", mais cela veut dire mettre à distance ce qui est arrivé. Je ne suis pas dans la recherche de l'émotion, même si, effectivement, j'écris à partir de quelque chose que l'on peut appeler une émotion. »⁹

Bien que l'expérience personnelle de l'écrivaine ait un impact sur l'évocation et sur le développement des thématiques proposées, Ernaux nous présente ici un mouvement dedans-dehors qui a lieu dans son œuvre et qui consiste dans l'objectivation de sa subjectivité. Elle nous propose que la vie des personnes soit touchée par des événements qui semblent personnels lorsqu'ils sont vécus, mais qui pourtant sont universels et partagés. Dans ce sens, malgré son objectif ne soit pas celui d'émouvoir, en partant d'un récit personnel Ernaux ne veut pas proposer une écriture lyrique, mais plutôt permettre au lecteur de se lire dans son discours. Pour ce faire, l'écrivaine s'explique en utilisant la métaphore de « sortir de soi-

⁸ Bruno Blanckeman, « Annie Ernaux: une écriture impliquée » in *Annie Ernaux : Un engagement d'écriture*, *op.cit.*, pp. 125-131, online : <https://books.openedition.org/psn/162?lang=it> (consulté le 10/02/2024).

⁹ Annie Ernaux ; Raphaëlle Rérolle, « Écrire, écrire, pourquoi ? » in *Annie Ernaux : Entretien avec Raphaëlle Rérolle*, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, Paris, 2011, online : [Éditions de la Bibliothèque publique d'information \(openedition.org\)](https://www.bpi.fr/fr/editions-de-la-bibliotheque-publique-d-information) (consulté le 10/02/2024).

même », ce qui se lie au concept d'altérité et d'agentivité propres à un auteur engagé ; il s'agit notamment d'utiliser elle-même pour transmettre des messages, mais pour ce faire, il est nécessaire qu'elle s'éloigne du moi lyrique afin que le lecteur puisse s'en approprier.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, il y a des questions autour desquelles le travail d'Ernaux se concentre et qui poussent ainsi son engagement, c'est-à-dire l'échelle sociale avec le transfuge de classe et la condition féminine. À ce sujet, les critiques soulignent effectivement dans quelle mesure l'écrivaine se penche sur une partie de la société qui est opprimée, à savoir les « petits gens ». C'est pour cela que, en utilisant la littérature comme un instrument « démocratique », elle développe une infra-histoire des personnes faibles qui sont cachées en littérature ; il s'agit en particulier d'introduire de façon légitime tout type de contexte social dans ses livres. Cette forme d'engagement s'avère ainsi être une lutte contre une politique néolibérale, en prévoyant une observation attentive des contextes de vie ordinaire considérés insignifiants et anonymes, notamment les milieux ouvriers ou populaires¹⁰.

« Écrire est assumé comme choix politique afin de “détruire des hiérarchies, d'accorder la même importance de signification aux paroles, aux gestes des gens, quelle que soit leur place dans la société” et de refuser la domination qui existe dans la transmission »¹¹.

En outre, dans l'intérêt d'Ernaux envers la sphère qui subit la domination sociale, il y a une attention particulière pour la femme. Il faut rappeler que l'écriture d'Ernaux n'est pas une écriture féministe à proprement parler ; pourtant, elle examine la condition féminine comme point de repère pour la réflexion sur les enjeux sociaux¹². Effectivement, dans plusieurs interviews et romans elle pose l'accent sur la femme en tant que symbole de la condensation de plusieurs soucis provenant de l'évolution historique et civilisatrice. À titre d'exemple, la figure maternelle qui apparaît dans son œuvre, notamment dans *Ce qu'ils disent ou rien*, est représentée comme porteuse de convictions, croyances et attitudes qui agissent à niveau social et moral sur la figure de la fille, dans le respect d'un ordre social conventionnel. De plus, la description de la sphère féminine sert à Ernaux pour faire face au thème de la sexualité qui va de pair avec la problématique des genres dans une société patriarcale. Notre roman nous en

¹⁰ Maryline Heck, « L'attention à la vie ordinaire comme pratique éthique et politique : le cas des « ethnotextes » d'Annie Ernaux », *Elfe XX-XXI*, n.10, 2021, online : <http://journals.openedition.org/elfe/3625> (consulté le 12/02/2024).

¹¹ Annie Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, Seuil, Paris, 2014, p 34.

¹² Michèle Bacholle-Bošcović, « Annie Ernaux «première homme», «première écrivain» » in *Annie Ernaux : Un engagement d'écriture*, op.cit., pp. 63-72, online : <https://books.openedition.org/psn/149?lang=it> (consulté le 13/02/2024).

offre un exemple dans les enjeux sociaux que le personnage découvre après l'expérience sexuelle, à savoir la sensation d'être un objet sexuel, ou bien l'interdiction morale féminine dans la fréquentation de plusieurs garçons, à la différence de la liberté dont les garçons jouissent. Tout cela contribue à forger des mythes communs concernant le genre féminin auxquels l'écrivaine s'oppose en les exposant en littérature.

Somme toute, l'engagement d'Ernaux coïncide avec une volonté de faire accéder en littérature des réalités, des personnes, des situations, des langages existant mais qui sont cachés et réprimés, constituant ainsi un écart littéraire et un effort politique de la part de l'écrivaine.

1.1.3. Le style et l'« auto-sociobiographie »

Dans ce sous-chapitre nous nous penchons sur une caractéristique remarquable de la littérature d'Ernaux qu'elle-même appelle dans *L'écriture comme un couteau* (2003) une « auto-sociobiographie »¹³. Il faut avant tout souligner qu'il s'agit d'un genre que l'écrivaine développe à partir de sa quatrième publication, c'est-à-dire *La place* (1983) et qui ne concerne donc pas le roman que nous étudions ; cependant, nous voulons traiter cet aspect puisque nous pensons que notre roman possède certains éléments qui sont en germe et qui apparaîtront de manière définitive successivement.

Il y a des thèmes propres à l'auto-sociobiographie qui constituent un écho perpétuel dans les romans d'Ernaux, c'est-à-dire la question des différences de classe et le personnage principal qui les dépasse et qui se retrouve ainsi au milieu entre deux mondes qui lui sont doublement étrangers¹⁴. Dans ce sens, *Ce qu'ils disent ou rien* présente déjà cette problématique dans un point de vue adolescent où le personnage se rend compte de la basse extraction sociale de sa famille, spécialement à niveaux dialectique et culturel, par rapport à d'autres réalités qu'elle vit comme celle de l'école ou de la colonie des vacances. Cependant, elle éprouve des sensations contradictoires à l'égard des deux mondes, ce qui la rend insatisfaite et qui finalement la fait renfermer sur soi-même.

À partir de la composition du mot, nous analysons que deux aspects sont envisagés, c'est-à-dire l'autobiographie ou autofiction et la sociologie ; à ce compte, il est intéressant de citer la motivation qui lui fait obtenir le prix Nobel pour la littérature : « le courage et l'acuité clinique avec lesquels elle découvre les racines, les éloignements et les contraintes collectives de la

¹³ Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet, *op.cit.*

¹⁴ Philipp Lammers ; Marcus Twellmann, « L'autosociobiographie, une forme itinérante » in *CONTEXTES*, Varia, 2021, online : <https://journals.openedition.org/contextes/10515> (consulté le 14/02/2024).

mémoire personnelle ». Nous pensons que l'expression « les racines collectives [...] de la mémoire personnelle » résume bien ce type d'écriture qui vise à une analyse sociologique à partir d'un récit personnel. Pour montrer que notre roman semble déjà présenter cette double voie sociologique et autobiographique, nous pouvons voir comment l'analyse sociologique réfléchit l'ancrage dans un moment historique précis, c'est-à-dire l'époque de la société d'après-guerre qui voit le développement et l'amplification de l'organisation scolaire. Les critiques retrouvent en effet dans ce genre une importance liée au cursus scolaire et à l'étudiant qui représente la potentialité du transfuge de classe et la possibilité de l'ascension sociale assurée par l'éducation¹⁵. Anne, le personnage principal du roman, commence effectivement déjà à ressentir un écart entre la façon de penser et de s'exprimer dans sa maison et celle qui est propre au monde scolaire, tout cela l'amène par exemple à une lecture savante telle que *L'Étranger*, à l'opposé des lectures banales et commerciales des parents. Quant à l'aspect autobiographique, il s'agit notamment de l'expérience personnelle de l'écrivaine dont nous connaissons les origines provençales et ouvrières ; toutefois, c'est exactement grâce à l'éducation qu'Ernaux réussit à permuter de classe en devenant institutrice. En évoquant des événements vécus qui témoignent de la question sociale et en impliquant le lecteur de manière universelle par le biais de la « valeur collective du “je” »¹⁶, l'objectif est donc celui de mettre en avant et de sensibiliser le public à l'existence des différences de classe et à leur impact sur la mentalité partagée.

Dans la pratique, pour ce faire Ernaux se sert de l'instrument le plus puissant qu'un écrivain possède, c'est-à-dire le style et le langage. À ce titre, il est important de souligner tout d'abord la corrélation intime entre les intentions de l'auteure et le style qu'elle adopte, ce qui témoigne de l'exigence formelle propre à ce travail¹⁷. Par conséquent, bien que cet aspect ne concerne pas les premières compositions dont notre roman fait partie, la réussite de l'objectif de dévoilement des enjeux sociaux est assurée par le biais d'une écriture « plate » qui, en se dépouillant de tout type d'ornement stylistique et en s'éloignant d'une esthétisation du récit personnel, vise à une représentation objective et neutre de la réalité dont il est question.

De plus, dans le style d'Ernaux une place importante est confiée au recours au plurilinguisme, un instrument qui lui permet de montrer les différences sociales en donnant la parole aux personnages. En effet, la pluralité des langages favorise une analyse infra-textuelle et sociolinguistique des individus et de la réalité décrite, en symbolisant l'écart social entre le

¹⁵ Francine Dugast-Portes, *Annie Ernaux. Étude de l'œuvre, op.cit.*, p.121.

¹⁶ Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau, op.cit.*, p.73.

¹⁷ Aurélie Adler et Julien Piat, « Introduction : Annie Ernaux, les écritures à l'œuvre » in, *Annie Ernaux, les écritures à l'œuvre* (dir. Aurélie Adler, Julien Piat, Véronique Montémont), Fabula / Les colloques, 2020, online : <http://www.fabula.org/colloques/document6632.php> (consulté le 14/02/2024).

stéréotype du parleur bourgeois et celui du parleur du dialecte. Cet aspect est envisageable dans *Ce qu'ils disent ou rien*, notamment dans le rapport entre les parents de Anne et les médecins : « Simple aménorrhée chère madame, très fréquent chez les jeunes filles [...]. Elle n'avait pas bien saisi le mot, il lui a traduit » (p.149)

Par ailleurs, une autre caractéristique de ce style est le recours au processus de l'exemple qui vise à collectiviser le discours subjectif car il constitue un *exemplum* pour le lecteur¹⁸ ; ce faisant, le résultat est une invitation à l'*emulatio*, c'est-à-dire à une opération de prise de conscience de la part du lecteur à partir de l'analyse sociologique des situations exposées. À ce sujet, les critiques analysent comment l'auto-sociobiographie se sert aussi de la psychanalyse pour faire un appel à une réalité dépendante de la mémoire collective¹⁹, comme le sont les relations familiales ou la découverte enfantine de la sexualité, des thèmes qui constituent le noyau de notre roman. Tout d'abord, les exemples employés par Ernaux coïncident avec les personnages qui assument dans ce sens une valeur symbolique et typifiée des rapports sociaux. Il s'agit notamment du rapport entre mère et fille où la mère symbolise la réglementation morale et sexuelle impartie aux filles par le biais d'une attitude interdictive et dans le respect d'une harmonie sociale et des genres. De plus, l'exercice de l'exemple se sert des techniques de rhétorique telle que l'objectivation des structures. Ce dernier emploi est témoigné par la présence d'un certain anonymat généralisant qui est aussi présent dans le titre de notre roman où le « ils » désigne une communauté à la fois implicite et universelle. Il va de même pour le « je » qui paraît dans les œuvres d'Ernaux, que les critiques conçoivent comme étant un pronom instable et situé entre la conscience et l'inconscience, ce qui se lie à la conception précaire de l'être humain²⁰ et au concept d'aliénation issue de l'époque postmoderne due au développement commercial.

Nous verrons dans la suite que bien que notre roman se situe avec *Les armoires vides* (1974) dans la première phase de l'écriture d'Ernaux où la subjectivité est au premier plan, cela ne constitue pas une exclusive exaltation du « je » lyrique.

1.2. Analyse de *Ce qu'ils disent ou rien*

Nous voulons maintenant entrer plus en profondeur dans notre étude, en nous penchant sur le roman d'Ernaux dont nous avons essayé de traduire une partie, c'est-à-dire *Ce qu'ils disent*

¹⁸ Bérengère Moricheau-Airaud, « Propriétés stylistiques de l'auto-sociobiographie : l'exemplification par l'écriture d'Annie Ernaux » in *COntEXTES*, 18, 2016.

¹⁹ Bruno Blanckeman, « Annie Ernaux : une écriture des confins » in *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, pp. 105-114.

²⁰ Francine Dugast-Portes, *Annie Ernaux, étude de l'œuvre, op.cit.*, p.19.

ou rien (1977). Avant tout, nous mettons en évidence qu'il n'est pas l'un des romans les plus connus de l'écrivaine en Italie, vu qu'il n'y a pas encore de traduction officielle. Cependant, le travail s'avère intéressant puisqu'il nous permet de retracer en germe une série d'aspects de la littérature d'Ernaux, à la fois sur le plan conceptuel et structurel, que nous avons évoqués dans le chapitre précédent et qu'elle développera dans la suite de sa carrière littéraire.

Il s'agit du deuxième roman d'Ernaux après *Les armoires vides* et à ce sujet les critiques mettent en évidence qu'il y a un écho entre le « vide » et le « rien » résultant dans une conception d'anonymat et de vide intérieur présente dans les deux cas. En particulier, le roman est un récit rétrospectif à la première personne dont le personnage principal est Anne, une adolescente qui grandit dans un milieu familial d'ouvriers ancré dans un contexte social bas et populaire caractérisé par une pensée peu évolutive et stéréotypée. Ainsi, se retrouve-t-elle à vivre l'angoisse due à l'incommunicabilité avec les autres et la recherche d'une libération qu'elle conçoit dans l'écriture et dans l'expérience sexuelle.

Pour étudier le roman, il est avant tout nécessaire de nous pencher sur le genre textuel, vu que c'est l'un des trois romans du début de la carrière d'Ernaux (*Les armoires vides*, *Ce qu'ils disent ou rien*, *La femme gelée*). Le genre romanesque est une forme qu'elle abandonnera dans la suite et qu'elle remplacera par la forme autobiographique et plus particulièrement par celle auto-sociobiographique. Notre objectif est toutefois celui d'étudier si ce roman apporte aussi des nuances autobiographiques et sociales qui préparent le terrain pour le développement de ce type d'écriture. Pour ce faire, nous commençons par nous appuyer sur les études de Philippe Lejeune sur la question des différents types d'autobiographie, à savoir celle véritable ou celle romanesque²¹. En suivant ces théories, *Ce qu'ils disent ou rien* serait donc envisageable comme étant un « roman autobiographique » dans la mesure où, bien que l'auteur ait décidé de ne pas expliciter la corrélation auteur-personnage, le lecteur a droit de suspecter que le second soit un avatar du premier à cause des plusieurs analogies. D'ailleurs, Ernaux elle-même ne manque pas de préciser que : « Mes romans [...] sont tous [des autobiographies], à des degrés différents »²².

Par ailleurs, les thèmes principaux sur lesquels nous voulons nous concentrer s'inscrivent très bien dans la socialisation du récit personnel que nous avons exposé précédemment. Nous retrouvons en particulier la problématique sociale observée du point de vue d'une adolescente qui vit des troubles dans la relation familiale et qui se trouve déchirée entre le monde domestique et le monde du dehors, de plus elle expérimente les premiers contacts avec la sexualité qui lui révèlent les questions de genre. Il y a aussi bien la présence de l'histoire qui

²¹ Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

²² Claire-Lise Tondeur « Entretien avec Annie Ernaux » in *The French Review*, vol.69-1, 1995, pp. 37-38

exerce une influence sur le thème de l'aliénation humaine, entraînée par la difficulté de communication avec les autres.

1.2.1. Le « je » du roman

À niveau formel, *Ce qu'ils disent ou rien* est un roman qui présente un monologue intérieur, ce qui témoigne de la première phase de l'écriture d'Ernaux où la subjectivité est au premier plan, en résultant dans des personnages aux comportements très animés. Nous voulons analyser ici les caractéristiques de ce « je » que nous envisageons de représenter dans un premier plan Anne, le personnage principal, mais aussi partiellement un alter-ego de l'écrivaine et enfin une condition sociologique et collective.

Anne est un personnage particulier que nous estimons être le type propre à l'auto-sociobiographie, c'est-à-dire celui qui se situe entre deux milieux qui lui sont doublement étrangers. En effet, d'un côté elle est liée dès son enfance au contexte populaire des parents duquel elle se sent pourtant aliénée, de l'autre côté elle est poussée par une volonté de liberté et d'indépendance qu'elle saisit dans la découverte de l'amour charnel, qui sera néanmoins déçue. Comme le milieu d'origine lui cause de la honte et celui du monde extérieur lui cause de la peur et de la déception, le personnage apparaît-il typiquement insatisfait parce qu'aucun des deux mondes lui appartient : « J'ai peur parfois, [...] de ne plus avoir envie de rien, d'être seule de mon espèce » (p.11). Le résultat, elle se sent incomprise et déchirée entre deux sphères opposées engendrant des sentiments contradictoires : l'action et la passivité, l'attraction et la répulsion envers la famille et le monde extérieur.

Par ailleurs, l'aliénation que le personnage vit est liée à son incompréhension du monde, ce qui l'amène à une difficulté d'expression. Le personnage ne comprend pas le langage adopté par les autres pour l'écart qu'elle saisit entre la langue et la réalité. Anne se rend compte de la vanité des discours issus de la part de sa famille dont elle se sent étrangère, spécialement après avoir expérimenté les types de discours que l'on entretient à l'école : « Qu'est-ce que [ma mère] m'avait dit d'intéressant depuis longtemps. [...] Elle ne m'apprenait rien, c'est ça. [...] Il y a des profs bien, des fois, qui parlent des faits actuels. [...] Là c'était toujours les mêmes questions » (p.29).

De plus, cette aliénation est due à la sensation d'étrangeté par rapport aux convictions et à la mentalité des parents ; cependant, cet écart ne lui inspire pas de révolte, mais plutôt un renfermement sur elle-même et un silence qui est manifesté par le « rien » du titre. Ce qui Anne subit est en effet un « suicide de la langue » qui la pousse au silence et à l'enfermement,

comme étant la solution pour se sauver d'un contexte aliénant : « c'est plutôt la leur de langue que j'ai perdue. Tout est désordre en moi, ça colle pas avec ce qu'ils disent » (p.146).

Le sens d'aliénation qui caractérise le personnage et qui rend le concept du « je » moins stable est traçable avant tout dans l'analyse du titre, où l'incapacité du « je » de s'affirmer contre la communauté anonyme des « ils » est témoigné par le « rien »²³. Cela semble s'expliquer par l'introduction en littérature à la fin du XXème siècle de personnages qui ne sont pas stables et qui ne possèdent pas d'individualité certaine. Il s'agit, au contraire, d'individus qui représentent l'instabilité humaine et qui mettent en avant des comportements souvent illogiques et contradictoires où le lecteur peut se lire, favorisant ainsi un succès de réception²⁴. Cela est particulièrement évident dans les attitudes incohérentes d'Anne premièrement envers la famille, où d'un côté elle se sent éloignée dans la mentalité, de l'autre elle ressent quand même un sens de protection lorsqu'elle s'aperçoit de l'attitude de supériorité des autres. De plus, la contradiction est présente aussi dans l'expérience sexuelle où, d'un côté elle en a peur pour l'interdiction impartie par la mère, de l'autre, elle la conçoit comme une façon d'acquérir une indépendance et une rupture avec le contrôle maternel, enfin, elle est dégoûtée par les conséquences qui en suivent, comme la sensation d'un corps exploité.

Compte tenu de la forte présence du « je » en tant que personnage du roman, nous voulons proposer aussi l'apparition d'échos autobiographiques. Pour commencer, il est intéressant de noter une corrélation entre la sensation de malaise vécue par le personnage : « je me sens lourde, une vraie loche » (p.9) et celle de l'écrivaine lors de la composition de l'œuvre : « *Ce qu'ils disent ou rien*, je l'ai écrit en un mois [...]. J'allais très mal, j'allais vraiment très mal, parce que je ne trouvais plus le temps d'écrire [...] donc j'ai demandé à être seule pendant un mois »²⁵. D'ailleurs, l'incapacité de communiquer du personnage semble entraîner une question plus large concernant la difficulté à écrire, applicable à la fois au personnage et à l'écrivaine²⁶. Par le biais du personnage qui veut se pencher sur la production d'un journal intime, la narratrice présente en effet les difficultés liées à l'écriture que l'autrice ressent pendant la composition. Dans l'exercice d'écriture d'Anne nous saisissons les troubles auxquels un écrivain peut faire face, où le « je » en est un argument central. En effet, l'une des problématiques concerne le choix du sujet énonciateur : « J'ai essayé malgré tout, et à la troisième personne, il me semblait que c'était plus tranquille, au cas où j'aurais eu des trucs

²³ Francine Dugast-Portes, *Annie Ernaux, étude de l'œuvre, op.cit.*, p.71.

²⁴ Francine Dugast-Portes, *ibid.*, p.19.

²⁵ A ce sujet, voir l'interview de Loraine Day à Annie Ernaux dont il est mention dans Loraine Day, « Fiction, Autobiography and Annie Ernaux's Evolving Project as a Writer: A Study of *Ce Qu'ils Disent Ou Rien* » in *Romance Studies*, vol.17, n.1, 1999, pp.89-103.

²⁶ Francine Dugast-Portes, *Annie Ernaux, étude de l'œuvre, op.cit.*, pp.54-58.

déliçats à dire » (pp.64-65). Anne préfère ne pas écrire son journal à la première personne, ce qui témoigne de l'instabilité du moi lyrique transposé à un deuxième degré de la narration. De plus, nous cueillons ici une certaine affinité entre le choix du personnage de ne pas adopter la première personne dans sa composition, et le choix romanesque qui caractérise ce livre et qui le sépare de la section autobiographique d'Ernaux.

1.2.2. Le milieu familial et l'écart social

La relation familiale est un argument central du roman et de la production littéraire d'Ernaux en entier et elle entraîne différents sous-arguments liés à une expérience personnelle qui est aussi une expérience inscrite dans la problématique sociale. Nous voulons mettre en évidence que le comportement de la narratrice, en particulier le sentiment de répulsion envers le milieu familial, est propre à ce roman et il est engendré par la véhémence d'une narratrice adolescente de quinze ans. En effet, dans la suite de la carrière littéraire d'Ernaux, le sentiment de honte se transformera en sentiment varié et oscillant des narratrices entre répulsion-attraction envers le milieu d'origine, ce qui est témoigné par l'affirmation de l'écrivaine lors d'une interview : « J'écrirai pour venger ma race ». En nous penchant sur ce roman, nous voulons analyser dans quelle mesure la révolte envers les parents est explicitée.

Tout d'abord, cette situation s'inscrit dans la problématique sociale et se résume en général dans la constatation du personnage du statut de ses parents par rapport à celui d'autres personnes : « [...] ma mère blablatait toujours sur les cousins, [mes parents] ne devraient jamais aller chez personne, ils reviennent mécontents quand ça leur paraît plus beau que dans leur maison » (p. 53). De plus, le personnage adolescent présente la problématique dans le parallèle frustrant qu'elle dresse entre elle et des copines, en montrant la différence sociale en termes de disponibilité économique : « Je ne partirais pas sur la Côte comme disait une fille [...] Il y a encore deux années pour finir de payer la maison » (p.18). ; « il avait fallu remercier ma mère trois fois plus que des parents qui [...] auraient payé plusieurs [robes] sans moufter, c'était tout à fait injuste » (p.18). D'ailleurs, ce thème est particulièrement évident quand elle met en évidence les différences qu'elle ressent entre ses parents et les parents des autres :

« [Mes parents] n'ont que leur certificat d'études mais mille fois plus chiantes là-dessus que les parents de Céline, ingénieurs, quelque chose comme ça, c'est vrai qu'eux, ils n'ont pas besoin de hurler, ils sont l'exemple vivant de

la réussite, tandis que les miens qui sont ouvriers, il faut que je sois ce qu'ils disent, pas ce qu'ils sont ». (p.10)

Cet écart est mis en avant aussi bien lorsque sa famille s'interface avec des personnes d'un niveau social plus haut, comme les médecins : « [Le docteur] s'adresse à mes parents sur un air de moquerie supérieure et ils n'ont jamais eu l'air de s'en apercevoir » (p.42). À ce dernier sujet, nous estimons que dans ce roman il y a déjà en germe l'alternance du sentiment répulsion-attraction de la narratrice-écrivaine qu'elle présentera ensuite de manière plus évidente et impliquée autobiographiquement :

« Elle trouvait normal que [l'oculiste] prenne ses grands airs avec nous, qu'il gueule, alors qu'elle me répète tout le temps, faut pas se laisser marcher sur les pieds dans la vie, faut se défendre, Contre qui ? C'était cet espèce de crâneur à la gomme que j'aurais écrabouillé moi. Pas elle. J'ai bien vu qu'elle aimait se mettre dans la manche des personnalités et il m'a semblé qu'ils avaient tort mes parents, ça leur rapporterait jamais rien » (p.56)

En effet, si d'un côté Anne éprouve de la honte envers le milieu de ses parents pour leur manque de culture et pour leur façon populaire de s'exprimer, de l'autre côté elle paraît ressentir un sentiment d'opposition et d'injustice envers la condition dominant-dominé à laquelle les parents semblent pourtant ne pas s'opposer, dans le respect d'une hiérarchie sociale conventionnelle.

La tension familiale est par ailleurs intrinsèquement liée aux thèmes de la culture et de la scolarisation ; Anne, en effet, est une étudiante qui passe et obtient le BEPC. Le rapport avec l'école, les études et la culture apparaît comme étant le principal élément de décalage entre la fille et les parents. À ce sujet, nous analysons comment les parents, le père spécialement, conçoivent les études comme étant un moyen pour « gagner sa vie », c'est-à-dire pour une fin économique : « Je n'ai pas voulu lui dire que le B.E.P.C. c'est peau de zébi pour trouver un boulot » (p.24) ; « Ils me font continuer mes études, pour être mieux qu'eux, plus d'argent, pas pour la liberté » (p.97). Anne, au contraire, vit l'école comme étant une façon d'acquérir une indépendance par rapport à un système social conventionnel immobile, ce qu'elle transpose vers la fin du roman dans l'aspiration à devenir une enseignante : « j'avais envie d'être institutrice pour de vrai, pas seulement parce que c'est un métier bien » (p.114).

Dans ce sens, l'école paraît l'élément perturbateur d'une enfance tranquille telle qu'elle est évoquée par exemple dans *Les armoires vides*, où la narratrice voit le monde familial de manière positive et elle vit l'enfance comme un paradis perdu. Par le biais de l'accès à l'école,

Anne expérimente en effet un « exil intérieur » qui consiste dans la prise de conscience d'une rupture entre le niveau culturel familial et celui du monde scolaire²⁷ : « jamais un mot sur l'usine de mécanique, sur l'école, les institutions comme nous a appris la prof d'instruction civique, [...] Avec écœurement je me suis aperçue que tout était "comme ça" pour [mes parents] » (p.67).

En outre, par rapport au domaine de l'éducation, les critiques proposent que la figure de l'institutrice qui apparaît dans le roman peut être un alter-ego d'Annie Ernaux, dans la mesure où Ernaux était déjà enseignante pendant l'écriture de ce roman. Ainsi, bien que ce livre soit l'un des seuls que l'écrivaine conçoit comme étant un roman, cela comporterait-il l'introduction d'un élément autobiographique. En particulier, l'enseignante est un personnage mal vu par la narratrice puisqu'elle ne comprend pas les inquiétudes liées à la sensation d'aliénation de la fille pour l'écart qu'elle ressent entre l'école et sa maison. La théorie qui en suit est qu'à travers le personnage de l'enseignante, l'auteure veut représenter son sentiment de culpabilité lorsqu'elle devient enseignante et qu'elle décide de s'éloigner de ses parents en abandonnant leur classe d'ouvriers à cause de leur manque de culture²⁸. Nous pouvons analyser cet aspect surtout à la fin du roman, où c'est comme si par le biais du personnage de l'enseignante, l'écrivaine incitait soi-même à une évolution sociale : « Jamais je vais finir ma dissert, la prof me collera un zéro. C'est elle qui dit, ça lui prend, changer la vie, il faut changer la vie. Alors qu'est-ce qu'elle fait là ? » (p.154).

L'écart culturel entre les parents et la fille est présent aussi bien dans les lectures qui sont évoquées dans le roman. D'un côté, la narratrice nous parle des lectures non savantes du père qui concernent principalement des journaux : « La lecture c'est pas son fort, juste Paris-Normandie, un peu France-Soir. » (p.11), et de la violence verbale qui le caractérise lorsqu'il évoque les lectures de la fille, faute de sa propre non-scolarisation : « il a crié, les livres, les livres, c'est pas une façon d'être toujours dans les livres, moi je trouve pas sain [...] je travaillais déjà à ton âge, j'aurais pas pu rester sur un livre des heures » (pp.33-34). Il y a aussi bien le cas des lectures de la mère des revues féminines et des romans feuilletons où nous cueillons un certain respect d'un code de lecture limité et convenable pour une femme, ainsi qu'une critique à la littérature commerciale. En effet, quant à Anne, elle veut se différencier tout d'abord en refusant la logique commerciale de ce type de lectures : « J'avais pris à ma mère son *Femmes d'aujourd'hui*, je n'arrivais pas à m'y intéresser » (p.22) ; « petite, [...] je feuilletais *Femmes d'aujourd'hui* [...] Mais ça ne m'as pas fait tellement rire,

²⁷ Claire-Lise Tondeur, *Annie Ernaux ou l'exil intérieur*, Rodopi, Amsterdam-Atlanta, 1996, pp.31-48.

²⁸ Loraine Day, « Fiction, Autobiography and Annie Ernaux's Evolving Project as a Writer: A Study of *Ce Qu'ils Disent Ou Rien* », *art.cit.*, p.99.

j'ai eu honte d'aimer regarder les publicités » (p.37). En refusant tout type de texte et de lecture qui entraînerait l'aliénation, à savoir les productions commerciales ou la littérature féminine stéréotypée en romans feuilletons, elle trouve une échappatoire dans la lecture de *l'Etranger*, une lecture savante. Par conséquent, cela assume une signification importante car elle semble associer sa réaction de renfermement au comportement « étranger » de Meursault : « je ne comprenais pas comment des mots pouvaient me faire autant d'effet » (p.32). D'ailleurs, nous estimons un reflet de cette relecture du personnage dans le style aliéné et indifférent avec lequel elle évoque la mort de la grand-mère et qui fait un écho intéressant au roman de Camus : « Là-dessus le matin du dimanche de l'arrivée du Tour de France, [...], on a trouvé ma grand-mère morte dans son lit » (p.72) ; « J'ai oublié de dire que ma grand-mère était décédée » (p.80) // « Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas ²⁹ ».

1.2.3. Sexualité et sociologie : la relation avec la mère

Nous voulons maintenant étudier une thématique qui parcourt tout le roman, c'est-à-dire l'expérience de la sexualité de la narratrice adolescente. Tout d'abord, il faut souligner que ce concept se lie à une question cruciale, à savoir le rapport entre la mère et la fille qui s'inscrit dans une réalité ayant des conventions sociales et des codes morales à respecter. Les résultats que nous analysons sont des conséquences psychologiques et langagières sur les deux personnages. Le thème de la sexualité se lie de même à une théorie sociale, dans la mesure où le personnage l'interprète comme une quête à la fois pour l'attente de l'âge adulte et pour une condition d'indépendance, de liberté et de réussite, qui seront cependant déçues.

Nous nous penchons avant tout sur la figure de la mère que nous estimons représenter dans le roman les idéaux opprimants d'une société conformiste mises en exergue par l'écrivaine ; en particulier, elle se fait énonciatrice de la réglementation de la sexualité qu'elle-même subit en tant que femme. La mère d'Anne semble en effet presque un symbole de l'idéologie chrétienne qui est ancrée dans le concept de péché originel, ce qui entraîne une forte contrainte dans la sexualité³⁰. En particulier, la réglementation que la mère impose à la fille concerne plusieurs aspects : le contrôle de ses règles, la prévention des discours sur la sexualité et la transmission du concept de prohibition.

²⁹ Albert Camus, *Lo straniero*, traduction de Sergio Claudio Perroni, I grandi tascabili, Bompiani, Milano, 2015.

³⁰ Philippe Vilain, « Aliénation et inter-dit dans les romans d'Annie Ernaux ? » in *LittéRéalité*, vol.17, n.2, 2005, p.56.

Le comportement de la mère apparaît très anxieux à l'égard de la sexualité qui est en train d'émerger dans la fille³¹ ; le résultat est un contrôle maniacal qu'elle exerce sur ses menstruations qui est particulièrement évident lorsque le médecin demande à Anne s'il est régulier et que c'est la mère qui lui répond : « ça marche tous les mois la mécanique ? Je ne savais pas si c'était à elle ou bien à moi de répondre. Tout de suite, elle, ça va ça va » (p.43). À ce titre, il est intéressant d'envisager comment la conversation mère-fille se fonde principalement sur les menstruations qui constituent l'assurance d'une conformité de la part d'Anne : « les règles c'est le haut de l'iceberg, la partie dont on peut causer encore entre elle et moi » (p.135) ; c'est pourquoi lorsque celles-ci sont absentes pour l'aménorrhée de la fille, la conséquence c'est une rupture du dialogue³² : « On ne s'est pas dit un mot en revenant » (p.149).

Par ailleurs, le refus de la sexualité de la fille résulte dans une limitation dans le comportement et dans les discours que la mère entreprend avec elle. L'interdiction de la sexualité va effectivement de pair avec une négation de son existence aussi dans le langage des non-dits. En conséquence, quand la mère parle de l'organe génital féminin, jamais pour affronter la question sexuelle mais pour des questions hygiéniques où de prohibition, elle ne cite pas la référence précise, mais elle utilise toujours des euphémismes : « et “ça” qu'elle nomme son *crougnounous* comme une bête sale, ne jamais le voir, je m'en boucherais les yeux plutôt » (p.61) ; « Maman qu'est-ce qu'un pucelage, c'est un *oiseau* mon enfant, un *oiseau* qu'on met en cage, jusqu'à l'âge de quinze ans » (p.82).

De ce fait, nous analysons qu'absorbant la façon de s'exprimer propre de la mère, même la fille adopte un langage de l'interdit : « et “celui-là” comme on l'appelait entre nous » (p.17). Elle paraît s'en rendre compte en parlant avec Yan, seulement lorsqu'elle est introduite à la sexualité pour les premières fois :

« est-ce que c'est dans ce sens-là que les filles se masturbent, ça m'a surprise qu'on puisse me poser une pareille question [...] C'est la première fois que j'entendais ce nom [...] Je trouve que c'est mieux de ne pas nommer, ou alors inventer » (p.95).

À ce sujet, les critiques analysent que la façon de s'exprimer de la narratrice est le résultat prohibitif d'une domination de l'idéologie chrétienne où la femme est emprisonnée³³. En

³¹ Pierre-Louis Fort, « La filiation inversée : Annie Ernaux et le 'corps glorieux' », in *French Studies*, vol.62, n.2, p. 192.

³² Denis Fernandez-Recatala, *Annie Ernaux*, Editions du Rocher, 1994, p.57.

³³ Philippe Vilain, « Aliénation et inter-dit dans les romans d'Annie Ernaux ? », *art.cit.*, p.63.

particulier, le poids des constructions morales du milieu populaire des années d'après-guerre imposerait le silence duquel elle cherche à s'affranchir par l'utilisation d'un langage métaphorique. Par conséquent, nous pouvons analyser comment l'oppression morale et sociale cause l'obsession sexuelle qui se reflète dans le langage, dans la recherche constante d'un vocabulaire métaphorique. Comme nous l'avons vu avant, il s'agit avant tout d'euphémismes (« carabi », « crougnounous », « ça »), mais il s'agit aussi de la métaphore de la nourriture qui est étudiée comme étant une transposition de la négativité du sexe vers la positivité de la nourriture ; les deux aspects paraissent en effet profondément liés par une sensation de bien-être opposée à la condition de malaise socialement vécue³⁴. À titre d'exemple, dans la citation suivante il s'agit d'évoquer l'image des testicules à travers des pâtisseries : « On a mangé des croustillons, des types nous ont suivies, c'est bon les croustillons ? J'en ai deux à la place, ils se gondolaient, on échange ? » (p.49). De plus, nous proposons la présence de la métaphore alimentaire dans un autre endroit du texte, à savoir lorsque les parents d'Anne ne sont pas à la maison et qu'elle est seule ; dans cette situation elle semble manifester sa joie dans la gourmandise, ce que nous estimons comme étant une image d'une faim sexuelle à cacher aux parents :

« j'étais prise d'un sentiment de liberté terrible, la maison à moi, père et mère out, le rêve. [...] je finissais par ouvrir les placards, le frigo, et je me bourrais de biscuits et de bouts de charcuterie, coupés en biseau pour que ça ne se voie pas. Tu vas devenir comme un tonneau. J'aurais mangé la mer et les poissons, pour passer le temps » (p.38).

Pour ce qui concerne le langage métaphorique des non-dits adopté par la narratrice, nous soulignons que même pour cet aspect il y a une explication sociologique. Les études envisagent en effet que la sphère vulgaire et dégoûtante de la sexualité n'appartient pas directement à la sexualité elle-même, mais plutôt au milieu social populaire dans lequel s'inscrit la narration et se développe la sexualité du personnage³⁵. Ainsi, le fait de détourner le langage à travers des images, serait-il une façon de la narratrice de masquer la vulgarité du sexe propre au contexte populaire de son milieu.

Par conséquent, à cause d'une répression subie par une série de limitations et de contraintes familiales, nous assistons à une rébellion de la fille dans une quête angoissante de la sexualité : « j'ai toujours eu peur de mourir avant d'avoir connu [la sexualité], pas le coup

³⁴ *Ibid.*, p.58.

³⁵ *Ibid.*, pp.55-56.

de vivre jusque-là, toute l'enfance moche, y avoir pensé tout le temps pour, crac, *nothing* » (p.15). D'après nous, cela s'explique avant tout par l'objectif de l'écrivaine de faire appel à un horizon commun du public ; dans ce sens, ce comportement témoignerait d'une volonté adolescente commune et universelle d'accéder à l'âge adulte. Anne, en effet, conformément à une attitude partageable juvénile, associe l'expérimentation de l'érotisme à une volonté de se sentir libre et indépendante par rapport à ses parents : « Et puis j'ai pensé vraiment que ça ne regardait pas les parents, je ne les craignais plus tellement brusquement » (p.106) ; « j'en ai fini avec mon enfance et celle des autres par conséquent » (p.114). En outre, la révolution sexuelle du personnage se lie particulièrement à un besoin d'échapper au contrôle maternel, d'où l'analyse de l'élan vers la sexualité comme étant une punition impartie à la mère³⁶. En particulier, Anne éprouve un besoin d'échapper à la fois à la réglementation de la mère et à son refus de communication avec la fille qui paraît comme un refus même de son corps sexualisé.

Dans le détail, la rébellion qu'Anne vit c'est le résultat d'une répression qui l'amène à chercher la sexualité partout comme dans le plaisir solitaire, où, d'un côté elle ressent le sens d'interdiction, mais de l'autre elle ne peut pas l'éviter : « Il y avait plus de six mois que je m'étais interdit de, [...] mais quand je m'en suis souvenue, il était déjà trop tard, ma main sentait les fanes des plantes, douceâtres. » (p.21). Il s'agit aussi d'une obsession concernant la perversion des inconnus, qui n'est probablement qu'un reflet de sa propre perversion : « ça m'a fait rire de penser que les parents ignoraient vraiment le nombre de sadiques, certains qui étaient parents eux-mêmes, je me posais toujours des questions en voyant leurs mômes, est-ce que, à eux... » (p.40). Enfin, c'est le cas des sorties avec les amies qui constituent le seul moment où Anne est libre de parler du sujet, voire il s'agit d'un argument fondamental : « si on ne parle pas des garçons et puis des choses sexuelles on n'est pas vraiment amies » (p.47).

Pour montrer une représentation symbolique de cette rébellion, il est intéressant de citer une recherche qui se focalise sur les lunettes d'Anne. En particulier, il est envisagé que cet objet est la manifestation d'une identité double et écartée entre la vie domestique et la vie extérieure³⁷. Les lunettes sont en effet portées lorsque Anne se trouve avec ses parents : « Dans la famille, ils disent que je ressemble à une institutrice, j'ai déjà les lunettes au moins » (p.12), ce qui montre le respect de la réglementation familiale ; cependant, lors des sorties, le personnage décide de les enlever : « J'ai commencé à les enlever au mois de juin [...], ça m'a bien arrangée de ne plus voir les gens, je ne mettais rien sous ma robe à bretelles,

³⁶ Elizabeth Richardson Viti, « Ernaux's Ce qu'ils disent ou rien: Anne Makes a Spectacle(s) of Herself » in *Dalhousie French Studies*, vol. 78, 2007, p.78.

³⁷ *Ibid.*, pp. 75-82

collante en haut et décolletée » (p.12-13). Ce geste est analysé en particulier comme étant un refus des codes sociaux et moraux imposés par la famille et comme un besoin de transgression.

Les critiques soulignent en outre comment la recherche de la sexualité est aussi liée à une question sociologique ; en particulier, Anne voit dans le refus des codes imposés par la famille un refus de sa classe sociale et de ses restrictions. Ainsi, la révolution sexuelle devient-elle une révolution sociale³⁸. Une preuve de cela c'est l'évolution de mentalité d'Anne qui s'intéresse de plus en plus à la politique et à la société après la fréquentation de Mathieu. En effet, en apprenant à Anne les enjeux sociaux qui placent ses parents dans un contexte d'aliénation, elle est poussée par un sentiment de révolte sociale : « Il appelait ça l'aliénation [...] Mes parents étaient donc aliénés, et naturellement ils l'ignoraient » (p.96) » ; « il fallait lutter pour un changement de société. Moi aussi j'aime bien l'idée de révolution » (p.97).

Toutefois, la révolution sexuelle de la narratrice adolescente termine malheureusement par une déception personnelle et sociologique. C'est en effet à travers la découverte du sexe qu'elle découvre aussi bien certaines problématiques sociales liées aux genres et qu'elle solidifie la conception d'infériorité sociale de la classe de sa famille. En ce qui concerne la question d'inégalité des genres, nous mettons en évidence que ce résultat se lie à une question historique ; c'est dans ce sens que le roman aborde en effet des préoccupations des années 1970 concernant la violence et la sujétion de la femme³⁹. Effectivement, à travers l'expérience avec Mathieu Anne comprend que le contrôle exercé par sa mère n'est pas terminé, mais il est plutôt transposé au garçon qui la traite comme un objet de sa possession⁴⁰, en lui déclarant de façon effrayante : « C'est à moi ça » (p.105). De plus, les conditions sociales qu'elle espérait améliorer ne changent non plus et cela est remarquable dans l'incitation de Mathieu, la personne où Anne projette l'idéal de sa liberté, à ne pas oublier son appartenance à la classe ouvrière : « Mathieu disait aussi qu'il ne fallait jamais oublier que j'appartenais à la classe ouvrière, que c'était important, au début j'ai eu presque honte » (p.115).

En outre, il est intéressant de constater un mouvement cyclique du roman, vu que la déception sexuelle correspond au retour à la phase initiale, c'est-à-dire à la perte du langage pour l'insatisfaction et pour le sens d'aliénation. En effet, si le roman commence par l'impression de la narratrice d'avoir des secrets, après cette expérience elle revit cette sensation, ayant un nouveau secret à cacher à sa famille qui la pousse à se renfermer sur elle-

³⁸ *Ibid.*, p.77.

³⁹ Loraine Day, « Fiction, Autobiography and Annie Ernaux's Evolving Project as a Writer: A Study of *Ce Qu'ils Disent Ou Rien* », *art.cit.*, p.93.

⁴⁰ Elizabeth Richardson Viti, « Ernaux's *Ce qu'ils disent ou rien*: Anne Makes a Spectacle(s) of Herself », *art.cit.*, p.79.

même et dont la peur d'être découverte la hante pour la période successive : « J'aurais voulu coucher ailleurs, chez une copine, quelques jours, ne pas être obligée de cacher tout » (p.91). C'est pourquoi le dispositif narratif de ce roman semble être une parcimonie relationnelle et langagière et une tendance au cachement⁴¹.

Pour étudier la relation entre Anne et sa mère, il est de même intéressant de nous pencher sur des analyses psychologiques, ce qui témoigne de l'inscription de l'écriture d'Ernaux dans un horizon comportemental partagé. Il s'agit en effet d'un rapport particulier, dans la mesure où la fille établit une alternance entre répulsion, lorsqu'elle cherche l'indépendance par rapport à sa famille, et d'attachement, qui se lie à une sensation de mélancolie et de regret. Une première explication de ce rapport ambivalent prend en cause la théorie pour laquelle le roman se situe dans une phase initiale du développement de l'enfant, celle de la « destruction », qui prévoit l'éloignement de la mère pour une recherche identitaire⁴². Par ailleurs, le phénomène peut aussi répondre au paradigme de « sublimation pubertaire » envisagé comme étant propre à la psychologie de l'adolescent ; en particulier, sous l'influence de Freud qui affirmait que le jeun est poussé vers l'idéal de soi-même, l'adolescent ressent un instinct pubertaire qui le pousse à penser et à agir d'une façon renouvelée, voire sexualisée⁴³.

1.2.4. Le style du roman

Nous voulons maintenant étudier le roman d'un point de vue formel, dans l'objectif de montrer dans quelle mesure la forme et le style contribuent à exprimer les thématiques propres au roman. Nous avons déjà montré que *Ce qu'ils disent ou rien* c'est l'une des trois uniques publications initiales à la forme romanesque qui témoignent de la première phase de l'écriture d'Ernaux. En effet, si l'auteure est particulièrement célèbre pour le style d'écriture « plate », c'est-à-dire celle qui abandonne toute forme de pathétisme et de décor stylistique pour décrire ses émotions, afin de renoncer au lyrisme et de se rapprocher d'un point de vue universel ; ce livre présente des aspects différents et plus précoces. Effectivement, si l'écriture « plate » se caractérise par un style sobre et sec, le style de ce roman est plutôt passionné et véhément, ce qui peut se résoudre dans le style de l'invective.

Nous proposons la première explication de ce ton comme appartenant à la spécificité du personnage et de l'écrivaine au moment de cette composition. En effet, loin d'être une femme mûre qui raconte ses expériences passées avec un regard de constat, ce qui se passe avec les

⁴¹ Denis Fernandez-Recatala, *Annie Ernaux, op.cit.*, p.62.

⁴² Loraine Day, « Fiction, Autobiography and Annie Ernaux's Evolving Project as a Writer: A Study of *Ce Qu'ils Disent Ou Rien* », *art.cit.*, p.96

⁴³ Philippe Gutton, « Sublimation pubertaire », in *Adolescence*, t.29, n.4, 2011, p.902.

publications suivantes, la narratrice Anne est une fille adolescente et l'écrivaine Annie Ernaux est en 1977 une jeune femme d'une trentaine d'années. Par conséquent, nous proposons l'éventualité que l'évolution stylistique de l'écrivaine s'explique avant tout dans une perspective biographiquement chronologique, ce qui éclaircirait l'alternance de plusieurs points de vue et de sentiments, parfois contradictoires, des narratrices qui apparaissent au fur et à mesure de la carrière de l'auteure. Ici, étant donnée la jeunesse en même temps de la narratrice et de l'écrivaine, nous avons à faire avec un ton virulent et agressif d'une personne qui n'a pas encore trouvé sa place dans le monde et qui se sent pour cela insatisfaite. La révolte intérieure qu'elle vit est due au contexte familial conçu comme étant bas et vide surtout au niveau culturel, autrement dit une réalité dévalorisante par rapport à la scolarisation ou à l'expérience de la sexualité ; c'est pourquoi elle est poussée par une sublimation impulsive du monde externe et inconnu.

Par ailleurs, comme nous avons analysé un comportement transgressif sur le plan comportemental, à savoir sexuel et social, cette forme de transgression résulte aussi bien dans le langage de la narration. En particulier, la révolte linguistique semble être double, à la fois envers le milieu populaire familial et envers le langage « correct » de l'école. En ce qui concerne la première cible, le comportement transgressif est évident dans la violence qu'elle exerce dans l'expression de soi, envers un contexte que lui cause du malheur. De cette façon, cela l'amène à adopter des expressions dures et accusatrices, c'est par exemple le cas lorsque la mère veut s'introduire dans la conversation entre Anne et son amie : « Le temps c'est un truc de vieux, ça nous intéresse pas » (p.69). Quant à la révolte langagière envers le milieu de l'école, elle se manifeste généralement dans le non-respect des règles du langage standard et « correct ». Il s'agit notamment de la présence de fautes lexicales et grammaticales et de l'influence du langage populaire des parents dans un large emploi de l'argot et des expressions populaires. À ce sujet, les recherches mettent en évidence que le titre qu'Ernaux avait proposé au début pour ce roman était *Tu n'as rien à dire que tu ne parles pas*, une expression populaire qui met l'accent sur le langage erroné du milieu d'origine, mais qui avait été refusée par l'éditeur à cause des fautes grammaticales⁴⁴. Encore une fois, même le langage nous témoigne du déchirement du personnage entre deux mondes, familial et extérieur, où d'un côté elle ressent un lien avec le discours oral qu'elle a absorbé pendant l'enfance, même s'il s'agit d'une discursivité vide et inculte, et de l'autre elle éprouve une attraction pour le langage standard et bourgeois de l'école qui n'est pas concret comme l'est l'argot, mais qui lui donne la possibilité de s'exprimer.

⁴⁴ Claire-Lise Tondeur, *Annie Ernaux ou l'exil intérieur*, op.cit., p.147.

Cette disjonction témoigne de l'importance de la langue dans les productions d'Ernaux, puisqu'elle a la tâche d'exprimer l'approche de l'écrivaine envers la réalité. À ce sujet, nous nous concentrons sur un processus auquel nous avons déjà fait allusion et qui lui permet d'avoir une approche démocratique et un regard plus réaliste par le biais du langage, c'est-à-dire le recours au plurilinguisme. Nous voulons nous pencher sur la multitude de registres qui paraissent dans le roman et qui répondent à la pluralité des sphères sociales qui sont présentées. Ainsi, le fait d'associer les personnages au langage qui leur appartient témoigne d'un goût réaliste et fiel aux milieux qui sont envisagés, permettant-il d'entraîner une analyse sociolinguistique. C'est ainsi que le père et la mère s'expriment dans un registre plutôt familier ou avec des expressions populaires et argotiques et que les médecins ou les enseignants adoptent un style plus soutenu et technique : « Simple aménorrhée chère madame, très fréquent chez les jeunes filles [...]. Elle n'avait pas bien saisi le mot, il lui a traduit » (p.149). Ce travail confirme de plus la volonté de l'écrivaine de présenter le « au-dessous de la littérature » où un langage standard adopté pour la totalité du récit serait à la fois incohérent et infidèle.

Par ailleurs, nous analysons que le style et la forme reproduisent la sensation de malaise du personnage à travers un flux de conscience qui met en scène la pensée et la perception du réel dans le point de vue d'un enfant rebelle. Il s'agit notamment d'un discours ininterrompu, à savoir seulement une quinzaine de paragraphes, qui entrelace la narration avec la prise de parole des personnages, aussi bien qu'avec tout un ensemble de scènes mixées non disposées chronologiquement. Nous notons avant tout qu'il est possible de saisir une corrélation entre ce style virulent et impulsif et les sensations éprouvées par l'écrivaine lors de l'écriture, où elle affirmait sa rapidité à cause d'une sensation de malaise à écrire⁴⁵. Une conséquence sur le plan structurel c'est que le temps de la narration n'est pas stable, la narratrice évoquant des souvenirs du passé et les mélangeant avec la situation d'énonciation au présent ; cela est évident lorsqu'elle se remémore de son enfance et du rapport avec les parents dans le passé, ou bien dans la constatation du temps qui passe : « Huit jours avant, j'étais dans la salle d'examen, cinq, j'avais vu mon nom dans [...] les résultats, quinze, je prenais le soleil [...], je ne reverrais plus beaucoup certains copains » (p.26). Il en résulte la sensation d'une espèce de recherche obsessive du rapport cause-effet⁴⁶: « je ne pouvais pas le dire puisque je ne me doutais de rien, de savoir la suite maintenant ça me fausse tout » (p.81).

⁴⁵ Voir la note 29.

⁴⁶ Francine Dugast-Portes, *Annie Ernaux, étude de l'œuvre, op.cit.*, p.64

1.3. Analyse comparative et contrastive de *Ce qu'ils disent ou rien*

Dans ce sous-chapitre, nous proposons une analyse comparative de *Ce qu'ils disent ou rien* avec d'autres romans d'Ernaux, puisqu'il s'avère intéressant pour nous de tisser des liens en étudiant des échos thématiques qui parcourent toute l'œuvre. Étant donnée notre étude de la deuxième publication de l'écrivaine, ce travail nous permet en particulier d'analyser la présence de certaines thématiques qui pourraient être en germe ou plutôt d'approches narratologiques et stylistiques qui seront après substituées ou développées.

1.3.1. *Ce qu'ils disent ou rien // Les armoires vides*

Pour commencer, nous nous concentrons sur un parallèle entre *Ce qu'ils disent ou rien* et *Les armoires vides*, étant ce dernier le tout premier roman publié par Ernaux. Il s'agit en particulier de l'histoire de Denis Lesur, une adolescente tombée enceinte qui doit avorter et qui, pendant l'attente de la réussite de l'avortement, parcourt les souvenirs heureux de son enfance.

La première thématique commune que nous envisageons est la réalité scolaire qui se lie à la problématique sociologique. L'expérience de la scolarité, qui dans ce roman couvre la fréquentation de l'école primaire religieuse, du collège et qui arrive jusqu'au lycée et enfin à la faculté universitaire, est là aussi la source de la prise de conscience de la narratrice d'un écart social entre son milieu et le milieu extérieur ; mais ici cette conception de la déchirure sociale paraît plus explicite. En effet, si dans notre roman les études sont envisagées comme étant une prise de conscience de l'infériorité sociale du milieu d'origine, dans ce roman l'âge plus adulte du personnage et des autres étudiants qui se trouvent au lycée et à l'université l'amène à une condition de désenchantement. L'étudiante Denise est en effet envahie par un complexe d'infériorité qu'elle avait pu dissimuler pendant l'enfance et qui dérive du constat d'un écart d'intérêts, de discours et de langages entre elle et les paires qui appartiennent à la bourgeoisie.

De plus, malgré le contexte familial soit la cause du malheur éprouvé par le personnage, parallèlement à notre roman le rapport avec la famille est instable, caractérisé par une oscillation entre attraction et répulsion. Comme Anne se remémore parfois des souvenirs infantiles heureux avec les parents qui marquent une rupture par rapport au présent de la narration : « Avant, rue Césarine, comment que tu l'aimes, dis ta maman [...] Et ton poupa ? [...] Elle s'étalait de bonheur et il rigolait, ça lui paraissait bien » (p. 60), Denise elle aussi éprouve de la fascination pour le monde de sa famille dans l'évocation de l'enfance.

Cela produit une sensation d'aliénation et de déchirement qui a à faire avec la même problématique langagière de CQD, c'est-à-dire l'écart entre la façon populaire de s'exprimer du milieu familial et celle standard du monde bourgeois de l'école. La question de la langue est omniprésente dans l'œuvre d'Ernaux, mais dans le parallèle entre ces deux romans elle est explicitée par les titres. Le titre du premier roman en effet, où les « armoires vides » symbolisent l'avidité et la vanité des discours que la narratrice ressent dans le milieu familial, fait un écho au titre de notre roman, où l'impossibilité de communiquer du personnage qui est représentée par le « rien » témoigne de la même incompatibilité.

Pour échapper à cette condition, nous analysons que les solutions adoptées par Denise sont les mêmes qu'Anne adopte, c'est-à-dire l'écriture et la sexualité. En ce qui concerne la première, si Anne à un certain moment ressent le besoin d'écrire un journal intime comme étant une solution pour s'exprimer différemment et pour sortir d'un état d'incompréhension et de passivité, Denise essaie d'écrire un « roman familial », à savoir l'histoire fictive de sa famille avec des images meilleures et positives et avec un langage plus raffiné qu'elle apprend à l'école. Quant à la sexualité, dans CQD elle est un véritable trauma qui hantise l'adolescente Anne à cause de la prohibition maternelle et qu'elle conçoit ainsi comme un moyen de libération morale et sociale. Dans *Les armoires vides* le thème de la sexualité est poussé plus loin ; si notre roman présente l'aménorrhée du personnage en tant que cause d'une rupture dans la communication mère-fille, ici le personnage arrive à expérimenter la grossesse et l'avortement qui représentent une punition pour avoir trahi la réglementation maternelle et pour avoir enfreint la division sociale en fréquentant un garçon bourgeois.

De plus, même le remplacement du désir sexuel par la nourriture est un aspect partagé, spécialement dans *Les armoires vides* où les parents de Denise sont propriétaires d'une épicerie ; c'est dans ce contexte spécifique que la fille peut jouir d'une richesse alimentaire qu'elle utilise de manière inconsciente comme substitution du plaisir charnel.

Enfin, un dernier point de jonction entre les deux romans c'est le style ; nous avons déjà souligné comment la première phase de la production d'Ernaux soit romanesque et ces deux romans y sont inscrits. Les particularités stylistiques communes sont l'implication émotive qui rend ces écrits des monologues intérieurs passionnés et avec un ton accusateur, ce qui caractérise la phase précédente à l'écriture « plate » et dépouillée de lyrisme. En particulier, dans les deux romans la spontanéité du discours est favorisée par le recours au registre populaire et à l'argot qui colorent la narration ; en outre, le temps de la narration contribue à cet effet d'impulsivité, les deux romans ne suivant pas un ordre chronologique, mais plutôt mêlant la mémoire du passé avec la narration au présent. Si Anne fait des allers-retours dans

la narration, pendant l'attente de l'avortement Denise se souvient-elle de son enfance en se rendant compte du bonheur qui l'avait caractérisée et qu'elle avait perdu dans l'adolescence.

1.3.2. *Ce qu'ils disent ou rien // La Place // Une femme*

Le deuxième parallèle que nous voulons proposer est triparti, prenant en compte les œuvres *La Place* et *Une femme*. À cet égard, la thématique que nous voulons analyser est le rapport entre la narratrice et les parents, étant le premier roman concentré sur le rapport avec le père et le second avec la mère. La filiation est un thème central de la biographie de l'écrivaine et qui va influencer toute sa production. Il faut toutefois mettre en évidence comment la pensée et le comportement des narratrices évoluent au fur et à mesure du développement de la personnalité de l'écrivaine elle-même qui couvre un large éventail ; il suffit de penser que la narratrice la plus jeune a quinze ans, tandis que la plus adulte en a cinquante⁴⁷. Cela dit, si la thématique de la filiation est centrale, elle varie et évolue selon l'étape de la narratrice/auteure et cela est démontrable aussi par notre parallèle.

Pour ce qui concerne *La Place*, il s'agit du premier texte défini une « auto-sociobiographie » ayant une écriture plate après la section romanesque et se concentrant sur le rapport avec le père. Dans CQD la figure paternelle n'est pas si présente que celle de la mère comme le témoignent les personnages eux-mêmes : « Ma mère a répliqué que [mon père] n'était pas là pour voir [si je m'occupais ou pas] » (p.33). L'image qui nous est offerte est celle d'un homme alcoolique et parfois violent qui est complètement hostile à la scolarisation : « je l'ai toujours dit, ça monte à la tête les études les livres c'est bien joli d'aller au bac si c'est pour y perdre la santé » (p.36), puisqu'il la conçoit comme une perte de temps par rapport au monde concret du travail.

Nous voulons proposer la présence de certains aspects dans la filiation père-fille qui sont déjà présents dans notre roman et qui deviendront cruciaux dans *La Place*. Il s'agit avant tout de la honte qu'Anne éprouve envers le déficit culturel du père qui dans CQD se manifeste par une constatation de ses lectures banales et des programmes télévisés qu'il regarde, aussi bien que par son comportement violent envers l'érudition de la fille. Cette honte sera dans *La Place* ce qui entraînera le leitmotiv de la culpabilité et de la sensation de trahison pour avoir monté de classe sociale par l'école et par la culture, d'où la volonté de la narratrice de retracer et de légitimer en littérature toute la vie du père. De plus, si dans la narration adolescente la fille Anne fait allusion à la distance qu'elle ressent envers son père par rapport à l'enfance : « ça m'est venu dans mon demi-sommeil que je ne savais plus grand-chose de lui, hors de la

⁴⁷ Claire-Lise Tondeur, *Annie Ernaux ou l'exil intérieur*, op.cit., p.15.

maison. [...] J'ai eu l'impression [...] que je m'intéressais à lui autrefois plus que maintenant » (pp.27-28), cet aspect est mis en exergue dans *La Place* par une narration *à posteriori*, c'est-à-dire à une étape plus mûre et consciente d'une femme qui éprouve une incompatibilité d'intérêts avec le père après son accès à la bourgeoisie.

Quant à *Une femme*, ce livre se concentre sur la figure de la mère et raconte sa vie jusqu'au moment de sa mort. Ce que la narratrice met en évidence c'est une relation conflictuelle pour l'écart social qu'elle ressent, un thème qui est déjà présent dans CQD lorsque la mère se rapporte avec des personnalités d'un rang supérieur. Toutefois, ici la question est développée plus en profondeur, étant donné que la narratrice plus mûre la vit comme un mal-être existentiel. Par ailleurs, si dans CQD nous avons à faire avec la transmission d'une idéologie maternelle ancrée dans des conventions morales et religieuses auxquelles la fillette veut se révolter, il s'agit ici d'une approche ethnologique, c'est-à-dire une analyse objective de la culture propre au milieu populaire de la mère. Ce contexte paraît particulièrement marqué par une forte composante religieuse vue comme le seul élément culturel qui le caractérise.

En outre, nous nous penchons sur la sphère de la corporéité qui est présente dans les deux romans ; dans *Une femme* en effet, les critiques envisageant une grande présence du corps maternel qui est analysé comme étant un « corp glorieux »⁴⁸. En particulier, la narratrice observe et se concentre beaucoup sur le corps de la mère : « Rien de son corps ne m'a échappé » (p.46) ; « Un soir d'avril, elle dormait déjà, à six heures et demie, allongée par-dessus les draps, en combinaison ; les jambes relevées, montrant son sexe » (p.95). Il est intéressant de noter que dans notre roman plusieurs fois Anne se souvient des moments infantiles où elle se retrouvait à épier la mère lors de moments privés : « Son corps large, parfait [...] Je faisais semblant de dormir. [...] porte entrebâillée, odeur de javel. Je la guettais. Une ombre et tout de suite la jupe rabaissée, pas moyen de savoir à quoi ressemblait le dessin entrevu » (p.60). De plus, si dans *Une femme* la narratrice évoque un rêve où son corps se trouve mêlé avec celui de la mère, nous proposons l'image du mélange des corps mère-fille aussi bien dans CQD lorsque Anne raconte un moment répété pendant l'enfance où elles dormaient ensemble et qui témoigne d'une filiation plus solide par rapport à l'adolescence : « deux chiennes pelotonnées dans la même caisse » (p.60)

Somme toute, nous mettons en évidence que dans CQD le rapport parents-fille est turbulent à cause du sentiment de révolte éprouvé par Anne, où il y a probablement déjà en germe l'alternance entre honte et culpabilité. Dans les publications successives, la filiation s'inscrit plutôt dans une approche plus distante et de constat propre à l'auto-sociobiographie où Ernaux semble vivre plus en profondeur la culpabilité pour le déchirement entre sa

⁴⁸ Pierre-Louis Fort, « La filiation inversée : Annie Ernaux et le 'corps glorieux' », *art.cit.*, pp.188-199.

sensation d'appartenance familiale et sa volonté d'affirmation sociale, se traduisant dans le propos de « venger [sa] race ».

1.3.3. *Ce qu'ils disent ou rien // La femme gelée*

Compte tenu que la problématique féministe ne concerne pas l'œuvre d'Ernaux de manière exclusive, mais qu'elle s'inscrit plutôt dans l'engagement pour la problématique sociale ; nous proposons l'évocation dans CQD de certaines questions qui seront le noyau central des publications successives telle que *La femme gelée*. Sous l'influx des théories de Beauvoir du *Deuxième Sexe*, ce livre se concentre en effet sur la désillusion liée à la condition féminine lorsque celle-ci se rend compte du manque de liberté que la réalité de la vie domestique comporte, après des aspirations positives concernant la vie adulte. Dans ce sens, nous cueillons une certaine affinité avec l'aspiration de l'adolescente Anne qui voit dans l'expérience de l'amour et de la sexualité une voie pour l'indépendance stimulée par l'interdiction maternelle et par l'insatisfaction familiale : « Plus tard quand j'aurai vécu longtemps, ou quand j'aurai couché avec un garçon, je pensais alors, je saurai m'exprimer » (p.64) ; « s'il y avait pas eu Mathieu, je m'en serais jamais rendu compte complètement, elle m'aurait fait chier, c'est tout. Trop tard pour elle. » (p.131).

Cependant, cette aspiration est à la fin déçue, le jeune et bourgeois Mathieu en lui montrant que sa condition sociale ne peut pas vraiment évoluer, tout autant que sa condition de genre lorsqu'elle se rend compte d'un comportement possessif et agressif des garçons et de son état de subjection : « Pourquoi la seule chose qu'on ne prévoit pas c'est la brutalité des garçons, l'absence de doux, tous mes rêves avaient été mous » (p.88) ; « Le plus atroce, avoir cru entrevoir la liberté avec eux » (p.123). Dans les deux cas, il s'agit pour la narratrice d'éprouver la sensation d'un corps « dérobé », de ressentir une condition de déchéance causée par le regard de l'amant⁴⁹ ; en particulier, il s'agit de la réduction du corps féminin à une utilité conformément à un ordre social.

Par ailleurs, une autre affinité remarquable est qu'à certains moments dans notre roman la narratrice présente de manière ironique et d'un point de vue adolescent les activités convenables dans la société pour une femme et sa perspective sociale : « Il doit bien y avoir un jour où tout s'éclaire, se met en place, il n'y a plus qu'à macher tranquille, tout droit, mariée, deux enfants, un métier pas trop minable » (p.9) ; « Ici ça ressemblait à un jeu de gosse, je jouais [...] à la bonne femme qui astique sa maison » (p.63). De plus, nous pouvons noter comment la conception d'un rôle féminin conventionnel soit ancrée dans l'imaginaire

⁴⁹ Denis Fernandez-Recatala, *Annie Ernaux, op.cit.*, p.80.

commun, ce qui est évoqué lorsque les parents critiquent la voisine car : « [elle] faisait pas bien sa maison celle-là » (p.67).

1.3.4. *Ce qu'ils disent ou rien // Journal du dehors*

Pour ce qui est du parallèle entre CQD et *Journal du dehors*, nous sommes conscients qu'il y a entre temps une évolution remarquable dans l'écriture d'Ernaux qui se reflète tout d'abord dans une différence stylistique, le premier étant un roman avec un moi lyrique très présent, le second étant un journal avec un moi à valeur universelle. Cependant, nous pensons que l'imaginaire propre de *Journal du dehors*, c'est-à-dire celui de la quotidienneté des banlieues, il est présent aussi bien dans CQD. En particulier, le but ethno textuel du journal de saisir une analyse sociale par le biais de l'observation des gens et des situations propres à un contexte spécifique, notamment dans les transports publics ou dans les graffitis sur les murs, il semble être présent aussi bien dans notre roman dans une approche observatoire propre à la fille. Cela est particulièrement remarquable lorsque le personnage se trouve dans les rues, où à un certain moment Anne est invitée par son amie à observer le comportement des hommes lorsqu'ils sortent des toilettes publiques : « les hommes aussi regardent si on les voit sortir [des pissotières] » (p.21) ; des plus, il s'agit aussi de regarder les gestes et les caractéristiques des hommes ayant de mauvaises intentions : « On en a tellement rencontrés [de sadiques] avec Alberte, à la cité. [...] la petite lueur fixe [...] toujours à boutonner, reboutonner, trifouiller dans les poches » (p.40). Dans les deux cas il s'agit pour la narratrice d'étudier de manière scrupuleuse l'attitude de certaines personnes dans des lieux publics.

Il y a aussi bien le cas de l'observation « du dedans » lorsque Anne se rend chez Gabrielle et qu'elle étudie la maison et le comportement de la mère : « Je regardais l'appartement de Gabrielle, un milieu simple comme chez nous mais des objets tout différents » (p.80) ; « il traînait quelque chose de maternel sur sa figure, sa manière d'être assise sur une fesse, de traviole, un coude sur le formica » (p.80). Nous mettons en évidence comment ces observations de l'environnement domestique entraînent des réflexions sociologiques, dans la mesure où Anne associe la maison à un bon statut social par rapport à celui de sa famille, dont elle veut échapper : « Qu'on sorte, vite, de ce décor, qu'on se retrouve presque égales, comme à l'école où on dirait qu'on n'a pas de famille » (p.80).

1.4. La réception de l'œuvre

Il est évident que la notoriété d'Annie Ernaux est remarquable avant tout par les nombreux prix qu'elle a obtenu tout au long de sa carrière, ce qui confirme de l'appréciation du lectorat et de la critique. Nous voulons dans ce sous-chapitre étudier plus en profondeur le contexte de réception de l'œuvre en analysant les raisons pour lesquelles elle a été appréciée ou, au contraire, les problématiques qu'elle a soulevées et qui ont causé l'instauration d'un parti opposant.

Tout d'abord, l'influence de l'écrivaine est concrètement analysable dans la quantité de comptes rendus que les critiques lui ont consacrés, en se penchant particulièrement sur le rapport entre l'écriture et le contexte social d'appartenance originaire. Par ailleurs, un autre témoignage est offert par les mémoires universitaires qui la prennent en cause et par l'entrée de sa littérature dans les programmes d'études scolaires. Pour ce dernier domaine, le monde universitaire anglophone semble être celui qui s'est le plus concentré sur l'étude d'Ernaux ; en effet, étant l'Angleterre particulièrement au fait de la question féministe à niveau universitaire, elle en a saisi dans l'œuvre une forte composante, dont la légitimité reste pourtant ambiguë pour la réticence de l'écrivaine dans la conception d'une littérature féministe⁵⁰.

Il est intéressant de noter l'hétérogénéité du public dans plusieurs aspects comme l'âge ou la profession. Nous pouvons noter comment cela peut être une conséquence du rôle de l'« auto-sociobiographie » qui concerne la majorité de ses publications. En effet, le fait que tout type de lecteur peut s'intéresser à cette écriture, se lie probablement à l'implication qu'il ressent par le biais d'un style à la fois biographique et social, autrement dit universel, ce qui lui permettrait de s'identifier avec le personnage et avec la situation qui est racontée. Cet aspect est mis en avant par Ernaux elle-même lors d'une interview :

« Les lecteurs, cela exige une attention, une empathie, [...] Je sais bien qu'un écrivain n'est pas un confesseur, mais ma relation avec mes lecteurs m'impose une écoute. [...] Les lecteurs se reconnaissent dans mes récits. Ils ont, me disent-ils, le sentiment que je raconte leur propre histoire. Certes, cela ne m'apporte rien d'un point de vue strictement littéraire et, pourtant, cette relation reste capitale : c'est un partage, partage qui est à la base de tout

⁵⁰ Lyn Thomas, *Annie Ernaux, à la première personne : essai*, Stock, 2005, pp.222-223.

ce que j'écris. Souvent, il me semble que les gens s'approprient mes propres livres [...]. J'ai alors autant l'impression de donner que de recevoir »⁵¹.

Cela répond en outre à l'objectif que plusieurs critiques mettent en avant et qui a toujours été une question centrale de la littérature, à savoir la capacité d'un auteur d'utiliser des mots à valeur thérapeutique qui puissent avoir un effet sur le lecteur. D'ailleurs, la preuve de la capacité d'Annie Ernaux réside dans le Nobel qu'elle reçoit et qui affirme « le courage et l'acuité clinique avec lesquels elle découvre les racines, les éloignements et les contraintes collectives de la mémoire personnelle ».

Si le monde universitaire est un soutien pour l'écrivaine, les critiques défavorables qu'elle reçoit ont cependant plusieurs voix. Premièrement, il s'agit de la presse littéraire qui critique l'écart par rapport à une norme littéraire, il s'agit avant tout de la brièveté jugée extrême des récits, de plus, du fait de mettre en exergue une sincérité de style qui peut amener à l'obscénité. Par ailleurs, une section de la critique se révolte aux enjeux féministes en soulevant la banalité des figures féminines qui apparaissent dans ses livres. À ce sujet, Ernaux elle-même ne manque pas de montrer son opinion sur ses détracteurs, en confirmant la nuisance entraînée par son écriture qui apparaît dégoûtante à la fois à niveau social et moral, car elle légitime en littérature les conditions sociales pénibles et la sexualité féminine⁵².

En général, les études analysent qu'il y a une alternance dans la réception de l'œuvre qui d'un côté apprécie beaucoup cette écriture, de l'autre la refuse pour des raisons stylistiques qui cachent en réalité un rejet moral⁵³.

1.4.1. Le cas de réception de *Ce qu'ils disent ou rien*

En ce qui concerne la réception de notre roman, nous avons montré avant que la critique souligne la violence des personnages des premières publications. Lors de la sortie de CQD en effet, la *Revue des cercles d'études d'Angers* en décourage la lecture pour l'« animalité sordide des personnages ». Si la réception de l'œuvre d'Ernaux est très étudiée grâce aux données, aux comptes rendus et à la presse, il est difficile pour nous d'examiner de manière précise comment *Ce qu'ils disent ou rien* a été accueilli par la critique et par le lectorat. Nous pensons que cela se lie au fait que l'écrivaine rentre dans le domaine critique spécialement par le genre auto-sociobiographique, ce qui ne concerne pas ce livre qui est l'une de ses écritures romanesques.

⁵¹ Annie Ernaux, « Entretien avec André Clavel », in *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, 1997.

⁵² Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, op.cit., p.107.

⁵³ Francine Dugast-Portes, *Annie Ernaux, étude de l'œuvre*, op.cit., p.158.

Pour ce qui concerne le lectorat, il s'agit de la sphère à qui Ernaux confie plus d'attention :

« j'ai compris que les critiques littéraires pouvaient dire beaucoup de choses sur un texte mais qu'ils étaient incapables de rendre compte de la lecture réelle du lecteur, de déterminer la place que celui-ci occupera dans ce texte, de l'emploi qu'il en fera. Le seul moyen pour un écrivain d'évaluer un peu cette lecture réelle, c'est de parler avec des lecteurs et surtout de recevoir et lire des lettres »⁵⁴.

À ce sujet, des études soulignent comment après la publication du roman, l'écrivaine reçoit un nombre limité de courriers de la part des lecteurs. En particulier, sur un ensemble de 1500 lettres reçues entre 1974 et 1998, seulement une dizaine semblent concerner *Ce qu'ils disent ou rien*⁵⁵. Toutefois, bien que ces lettres seraient difficiles à retrouver, un témoignage de réception nous est offert par la sociologue Isabelle Charpentier qui fait des études sur l'accueil de l'œuvre d'Ernaux ; elle nous montre le cas d'une étudiante de sciences de l'éducation qui lui écrit après la publication de *Passion simple* mais qui cite le roman :

« J'ai fait votre connaissance à l'occasion d'un examen, en licence de sociologie [...] de l'éducation : le sujet portait sur un de vos textes, extrait de *Ce qu'ils disent ou rien* et sur un texte du sociologue Pierre BOURDIEU, tellement, tragiquement important. [...] Dans ma pauvre bibliothèque, il n'y a que deux auteurs : vous, à gauche, dans la partie roman ; BOURDIEU, à droite, dans la partie sociologie. »⁵⁶.

Cela nous confirme de la présence d'Ernaux dans les programmes scolaires et universitaires dans le domaine des sciences sociales et de l'éducation, mais elle nous montre aussi que notre roman est inscrit dans ce programme et qu'il constitue une source littéraire dans l'enseignement de la sociologie.

Il y a enfin une question à considérer qui est très importante pour comprendre le prestige de l'écrivaine et pour mettre en évidence que ce prestige concerne aussi bien *Ce qu'ils disent ou rien*. Nous ne devons pas oublier que la maison d'édition est Gallimard, l'une des plus prestigieuses en France, ce qui place Ernaux dans un cercle important. À soutien de cela, il

⁵⁴ Annie Ernaux, « Lectures de *Passion simple* », *La Faute à Rousseau*, n.6, 1994, p. 27.

⁵⁵ Isabelle Charpentier, « Les réceptions "ordinaires" d'une écriture de la honte sociale – lecteurs d'Annie Ernaux » in *Idées économiques et sociales*, 2009, pp.19-25.

⁵⁶ Isabelle Charpentier, « La littérature est une arme de combat » - Entretien avec Annie Ernaux, écrivaine, par Isabelle Charpentier, sociologue. Mauger Gérard. *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Editions du Croquant, 2005, pp.159-175.

faut considérer que le roman a été sélectionné en 1977 par le jury du Prix Goncourt et qu'il reçoit le Prix d'honneur du roman dans la même année⁵⁷.

⁵⁷ Isabelle Charpentier, « De corps à corps. Réceptions croisées d'Annie Ernaux » in *Politix*, vol. 7, n.27, 1994, p.48.

Chapitre 2. Traduction

CIÒ CHE DICONO O NIENTE

A volte ho l'impressione di avere dei segreti. Non sono segreti perché non mi va di parlarne e comunque queste cose non si possono dire a nessuno, troppo strano. Céline esce con un tipo del liceo del penultimo anno, l'aspetta alle quattro all'angolo delle Poste, almeno il suo segreto è chiaro, se fossi in lei non mi nasconderei nemmeno. Ma il mio non ha forma. Solo a pensarci mi sento pesante, una vera pappamolla, vorrei dormire fino a quando capirò meglio, a diciotto o a vent'anni forse. Dovrà arrivare un giorno in cui tutto diventa più chiaro, si sistema, devi solo stare tranquilla, rigare dritto, sposata, due bambini, un lavoro non troppo pietoso, racconta i tuoi sogni nel cassetto, l'argomento di un tema, avevo preso un bel voto. Il futuro, quando penso a tutti gli anni che dovrò passare sui libri, mi viene un gran mal di testa, tutte queste cose che ancora non so e che bisognerà scrivere e dire. Da piccola mi infilavo apposta in fondo al letto, non mi volevo alzare, faceva buio, era caldo. Adesso uguale. Eppure, l'anno scorso pensavo solo ad entrare in seconda C, va detto che con i prof ce la facevamo addosso, giusto, giustissimo, i voti...Con calma, raffinatezza, ma per la C non bastava, dovete essere più intelligenti, non è colpa nostra. A casa lei brontolava di brutto, quattro in matematica! Peggio di così non poteva andare, se ti dessi da fare avresti risultati migliori. Forse vuoi finire in fabbrica? So bene che ha ragione, niente da dire, se non fossi andata al liceo, zac, a lavorare. Però, lo scorso marzo quando mi assillava durante l'orientamento a scuola, non mi piaceva, avrei preferito che non dicesse niente. Adesso è tranquilla, niente fiato sul collo fino alla matura, non le ho confessato che alla fine del primo anno potevano buttarci fuori o spostarci in un indirizzo commerciale, me le avrebbe suonate per tutto l'anno. C'hanno solo un diploma ma sono mille volte più pallosi dei genitori di Céline, ingegneri, o qualcosa del genere, è vero che loro non hanno bisogno di urlare, sono l'esempio vivente del successo, mentre con i miei che sono operai, devo essere quello che dicono, non quello che sono loro. Non so se riuscirò a fare la maestra, anche se lo voglio ancora. Mi dà sui nervi lui, che mi guarda sempre preoccupato, ma non ti rompi le scatole a stare in continuazione sui libri? La lettura non è il suo forte, solo il giornale *Paris-Normandie*, un po' di *France-Soir*. A volte, quando non ci fa caso, mentre legge muove la bocca. Forse ha ragione, troppo difficile studiare. All'inizio del nuovo anno scolastico credevo che avrei pensato solo a lavorare, al liceo, nella mia classe, conoscevo solo Céline ed un quattordicenne innocuo. Poi basta. Non ho più idee per il tema. La prof critica il mio disordine. Sul primo

compito ha scritto, l'argomento era buono ma mancano questo e quello, era, tutto a rotoli, non riuscirò mai ad affrontare l'argomento per bene, l'imperfetto, questo è, impossibile rimettersi in pari, cambiare qualcosa. Magari esistesse solo nei temi. Mi vedo rotolare giù e non so nemmeno definire come mi sento. Innamorata, a cosa servirebbe tanto non lo rivedrò mai, e poi tutti i ragazzi mi fanno schifo. Ho paura a volte, non tanto della fabbrica, i miei ci vanno giù pesante, potrei trovare un posticino in un ufficio, ma di non avere più voglia di fare niente, di essere l'unica della mia specie. Tu sei diversa dalle altre, bisogna cavarti le parole di bocca, tante altre sono così gentili, apprezzerebbero quello che facciamo per te. Paragoni di continuo, ma mai con le stesse ragazze. Ma perché le altre sono così precise, Céline, quando si mette davanti a me nell'ora di matematica, la sua schiena si muove appena, solo il suo sedere, un movimento armonioso, magari lei ha già, mi sento una piattola dietro di lei, magra e con le tette piccole. Che aspetto ho. Vorrei essere ancora alla fine della terza media, a giugno, c'era un caldo torrido, dopo il telegiornale mio padre era uscito fuori e aveva detto, sarebbe meglio per il giardino se si mettesse a piovere. Ieri mi sono specchiata sulla vetrina di un negozio di scarpe, pioveva a dirotto, avevo capelli dappertutto, le vacanze sono finite. Sono brutta con gli occhiali. Non li lascio più, mi fanno un segno da tutti e due i lati del naso che mi metto a palpare a lezione quando mi stufo. Ora non m'interessa, questo segno. Mi guarda andare al liceo facendo finta di niente, stai bene con gli occhiali, molto, ti fanno seria. In famiglia dicono che sembro una maestra, almeno gli occhiali li ho già. Ho iniziato a toglierli a giugno, quasi alla fine dell'anno scolastico. All'inizio ho fatto fatica ad abituarmi, non riconoscevo più le persone sull'altro lato del marciapiede, passavano dentro una nebbia di luce, come una TV a colori impostata male. Il problema era che non potevo salutare perché non ero sicura sicura. Non ci tenevo a passare per schizzata scambiando le facce. Era imbarazzante pure togliermi le persone di torno, a casa un dramma quando non saluto un prof, delle persone importanti che conosco di vista, dei vicini. Ma a che età si inizia a salutare automaticamente. Alle elementari era ancora peggio, cambiavo così spesso marciapiede che sudavo, la signora Bachelot, vivaista, da dietro il suo cancello non mi guardava mai, ferma come una statua, salve signora, non rispondeva e solo dopo mi squadrava dalla testa ai piedi. L'avrei sbranata quell'arpa, e ha detto a mia madre che ero scesa dal marciapiede appena davanti casa sua, ma sua figlia chi si crede di essere. Mi ero fatta sgridare, i Bachelot non si toccano, ricchi sfondati, ma non superbi, ai miei sembra quasi normale che abbiano tanti soldi perché si comportano come se non ne avessero. Mi ha fatto comodo non vedere più le persone, non mettevo niente sotto al vestito con le spalline, aderente sopra e scollato. Se cammino troppo veloce, il tessuto si incastra tra le gambe e si stira dietro, si vede tutto. Vuoi sempre cose che non fanno per te, a quel prezzo avresti potuto prendere qualcosa di più fresco, più da

signorina, ti fai notare. Eppure, prima aveva fatto scegliere a me e poi si era messa a sbraitare. È vero, mi vergognavo un po', ma mi sentivo obbligata a farmi vedere così, non si può restare bambini per sempre. Avevo messo gli occhiali in borsa ed ero andata a spasso in camicia. Nel caso di incontro materno o paterno, avrei sempre potuto dire di avere una lente sporca, che li avevo tolti per questo, bisogna preparare una strategia di difesa. Che razza di sensazione, mi sembrava di presentare una collezione di moda come nella rivista *Jours de France*, un pubblico pieno di occhi sfocati, il sudore mi faceva appiccicare la parte sopra delle gambe, difficile camminare in modo naturale quando passavo davanti ai tavolini dei bar, nella piazza delle Poste, e poi quando arrivavo alla scuola media, i primi dieci metri nel cortile. I ragazzi, anche le ragazze, a guardare se avessi davvero il seno. Non abbassavo troppo lo sguardo, avrebbero pensato che mi dessi delle arie, ci mettevo un po' di tempo a infilarmi il grembiule prima di salire su in classe. L'anno scorso non avrei osato farlo, non avevo abbastanza seno e quest'anno c'era l'esame di terza media, come se il fatto di avere un problema mi autorizzasse a lanciarmi un po'. Ho sempre pensato che non si possano avere due paure contemporaneamente, sul piatto della bilancia quella più forte ha la meglio, questa volta era l'esame. D'altronde partiva tutto da uno stato di confusione, venivano controllate ancora le assenze ma per niente. Non erano un bello spettacolo, i prof, mentre segnavano attentamente i nomi di quelli che se l'erano già squagliata. Per me sono calati a vista d'occhio a giugno, le loro minacce non servivano più a niente, l'esame di terza media a loro neanche li riguardava, sarebbero stati sorpresi quanto noi dagli argomenti, l'anno prossimo, avrebbero ripetuto ad altri studenti quello che noi adesso sapevamo, possono far sudare gli studenti un anno, due al massimo, dopo nisba arriva la primavera. Siamo noi che andiamo avanti. Non loro. Sfoglio i libri, dei problemi di matematica che non farei mai, all'inizio dell'anno alcuni mi avevano fatto venire i brividi, quando non hanno più avuto questo potere mi sono sentita un po' invecchiare. Per il caldo studiavamo in cortile sotto i tigli. Avrei voluto che quel mese di giugno durasse più a lungo ed era la prima volta che ci pensavo così esplicitamente. Ero felice. Peccato ci fossero l'esame, i ripassi, avrei potuto perdere più tempo in quello che mi succedeva, approfittarne. La prospettiva dell'esame mi annebbiava un po' la vista. Dicevo tra me e me, se vengo cannata farò la qualsiasi, andrò a letto con uno, perso per perso, ho sempre avuto paura di morire prima di sapere cosa significhi, inutile vivere fino a quel momento, racchia per tutta l'infanzia, averci pensato continuamente per poi crac, *nothing*. D'altronde, se avessi dovuto morire, in una guerra ad esempio, mi sarei buttata sul primo che capita. Degli amici, se proprio proprio, François il sorvegliante. Nel caso di una guerra, sì, ma la domanda avrebbe superato l'offerta, e ce ne sono di più carine di me. Il calore mi ispirava delle idee viscide che mi sarei vergognata a raccontare agli altri, ma che non mi vergognavo di avere,

forse perché avevo quasi finito le medie, andarsene via da un posto porta libertà di pensiero. Non ho mai fatto tanto caso al fisico delle mie amiche, l'inverno, a dire il vero, con tutte quelle cose addosso. Li confrontavo col mio, la dimensione, i glutei, le gambe, i capelli, ma il mio corpo dov'è, ho la taglia di Odile, bruna come Céline, il seno, difficile capirlo con il reggiseno. Ma cos'è che preferivo, buoni risultati a scuola o un bel fisico, entrambe le cose sarebbe chiedere troppo, non bisogna volere tutto nella vita, quando si cresce bene esternamente è l'intelligenza che ne risente, nemmeno i prof si fidavano delle tipe perfette. A giugno Céline si faceva i codini, vedevo il suo collo lucido e lei che si appoggiava al muro con le gambe divaricate, imbarazzante da vedere con quei suoi jeans infilati proprio nel posto giusto. Mi aveva fatto ricordare un giorno, nella casa di prima in via Césarine, lo sgabuzzino, la sua risata, i suoi occhi piccoli e allungati, seduta su una cassetta capovolta, e "quella lì" come la chiamavano noi, che avevo scoperto essere così diversa dalla mia come la risata, la pelle d'oca sulle sue cosce, avevo visto il mio mistero molle, rosa, assomigliava alla parte interna del becco delle galline che mia nonna apriva con le forbici per ammazzarle. Le erano già spuntati dei peli, ma a me quando... giura che mi farai vedere un assorbente sporco di sangue. Ma era Alberte, non Céline. Adesso non ce le mostreremmo più, "quelle lì", né nient'altro, neanche con la zia Rose quando viene a farci visita, non una parola, eccetto, oggi non posso andare in piscina, ah! sì sei indisposta. Eppure, la prima volta, avrei voluto che le altre lo sapessero, non i ragazzi ovvio, non si è mai sentita una cosa del genere. Verso la fine dell'anno mi divertivo con le compagne di classe. Ci abbronzavamo una a fianco all'altra, fumavamo dietro i tigli, come se niente e nessuno potesse dividerci. Per i prof ci sono alunni che se la cavano un po', molto, un sacco, le cime e i somari. Non sono tanto queste differenze che mi colpiscono, piuttosto la disinvoltura, il modo di parlare, cose indefinibili. Restava solo una piccola differenza, i vestiti, a giugno ne avevo solo uno nuovo, nel giro di otto giorni ci si erano abituati tutti. Se vieni promossa te ne compro un altro. L'avrei voluto subito quando ero ancora in tempo per mostrarlo, dopo, durante le vacanze, ridicole come sempre, non ne valeva più la pena. Anche le vacanze creano piccole differenze, dalla fine della scuola al rientro. Céline doveva andare in Jugoslavia, poi ci si dimentica, si torna alla pari. Io non ci sarei andata sulla Costa come diceva una ragazza, quale Costa poi, né in Jugoslavia. Mancano ancora due anni per finire di pagare la casa. Dieci anni per pagare tre stanze e un giardino, avevo quasi otto anni, mi sembrava un'eternità di soldi, e non è neanche completamente nostra. In più in un quartiere appartato, quattro gatti, a differenza del quartiere di via Césarine dove c'era Alberte. Mio padre va in ferie ad agosto, andiamo a trovare i parenti, massimo massimo cento chilometri, per una domenica al mare posso stare fresca. "I ciottoli a noi stufano, queste cose sono per bambini come te." Io non dovrei averci più niente a che fare con

i bambini. Mia madre andrà a dare una mano tre giorni a settimana al *Café de la Petite Vitesse*. Non vuole che io vada sola in vacanza, ma poi dove. Ci avrei scommesso che non avrei fatto niente di interessante durante le vacanze. Mi rompeva soprattutto che fino a settembre non mi sarei liberata dal rumore di fondo dei miei genitori. Un presentimento. Durante la scuola non li si vede così tanto, ci sono mille occasioni per non pensare alle balle che dicono, una lezione, una conversazione, la palestra, adesso non avevo scampo. Nel cortile della scuola media i piscelli del primo anno ci piombavano addosso. Mi vedevo di nuovo all'inizio delle medie e poi prima, alle elementari, gli stessi pomeriggi stantii di fine anno, la ricreazione che non finisce più, le maestre in lontananza, dei ricordi di bambina che mi disgustavano sempre di più. Quando le ragazzine del primo anno venivano a romperci le scatole avevo voglia di prenderle a sberle. Alle elementari mia madre mi covava troppo, avevo sempre un mucchio di vestiti da sciopparmi sotto al braccio perché me li toglievo. Quelle più grandi mi tiravano dalla mano rimasta libera, giochiamo a rubabandiera, ma dove mettere tutto quell'armamentario, attenta che ti rubano le cose, una volta avevano chiamato il mio numero e non ero riuscita a liberarmi in tempo e correre. Presa! Io ero rimasta in posizione di partenza fino alla fine. Mi sono sentita una mocciosa patetica, nghuè nghuè, con la candela al naso. Tutt'altro avere quasi sedici anni, dopotutto.

Le mie gambe distese sotto al banco la mattina dell'esame di terza media aspettando il compito di matematica, la prof con una camicetta verde, bionda, che sembra una commessa del Monoprix, trova le differenze, delle cretinate che mi venivano in mente quando non dovrebbero, poi hip hip urrà, ho scritto senza fermarmi, la mattina era finita. Céline dietro di me ha avuto qualche difficoltà, suggerirle sarebbe stato rischioso, non ne avevo molta voglia. L'indomani ho dormito fino a mezzogiorno, dopo mi sono chiesta cosa avrei fatto il resto della giornata. Forse è lì che è iniziato tutto. Loro mangiavano, mio padre tagliava il pane lentamente, lei non diceva niente, la sentivo furiosa a causa mia, le davo dei dispiaceri. La cosa non mi toccava per niente. Potevano essere tizio o caio, ci prendi per delle persone qualunque, non ci racconti com'è andata, dovresti sapere cos'è che hai fatto! No. Quando è troppo è troppo, non sono loro a fare l'esame, eppure assillano. Il mondo mi sembrava strano. Lei sgusciava l'uovo sodo bollente poggiandolo sullo strofinaccio che usa come tovaglietta quando mangiamo, è più sbrigativo. Quei pomodori cosparsi di pezzetti di cipolla mi facevano venire il voltastomaco. Mio padre ha messo il notiziario dell'una, c'era una conferenza in America, l'inflazione risaliva, la siccità continuava, lo sapevamo anche noi, mi è sembrato di una banalità assurda. Le cose importanti erano questo momento, la cucina afosa, il frigo che si era appena messo in funzione, le mie mani sulla tovaglia cerata, dei segnetti di coltello vicino al mio piatto. Avevo un nodo in gola, non tanto per paura di essere

segata, l'esame di terza media è tutta una farsa, ma nel vederci a tavola, di sentire il mondo attorno formare un grande cerchio lontano-lontano-lontano e tuttavia così appiccicato a me. Nel pomeriggio sono andata in città, diciamo sempre così perché nel nostro quartiere non ci sono commercianti o altro, per comprare lo shampoo, ho detto a mia madre, le serve sempre una giustificazione. Per forzare il destino avevo tenuto gli occhiali, una sensazione che così racchia e secchia sarei stata promossa al primo colpo. È strano, mi sarebbe piaciuto incontrare Alberte, dirle che avevo appena fatto l'esame. A quattordici anni lei ha fatto l'istituto tecnico per diventare dattilografa e dopo non ci siamo più viste molto, non avevamo più granché da dirci. Ho pensato a lei passando davanti un vecchio pisciatoio, quell'odore di pollo crudo, il fruscio della pioggia che scorre di continuo. Ma perché le ragazze non possono andarci? Due gambe divaricate e un collant ci bloccavano in partenza. Mi scappa da morire, vecchia mia, santa Alberte, faceva finta di non riuscire più a tenercela, non avrei mai osato andare in quel posto da sola. Prima di uscire, abbiamo controllato che non arrivasse nessuno sul marciapiede, pure gli uomini guardano se li si vede uscire da lì, me l'aveva fatto notare Alberte. Si faceva un mucchio di pensieri. Ma due anni fa quando ci siamo incontrate ci siamo dette solo come stai, lei già lavorava e forse l'essersi mostrate da piccole le passere creava dei problemi. Non aveva nessun nesso con l'esame e mentre camminavo mi dicevo che mi sarei ricordata di quei pensieri dopo i risultati e che tutto avrebbe sempre avuto a che fare con quel fottuto esame. Poi la farmacia dove ho preso lo shampoo, la faccia dell'assistente. Non ci pensavo ai ragazzi. Al ritorno c'è un chilometro di strada, ho sfogliato un piccolo oroscopo fatto da me, ne ho sempre tanti, quello di *France-Soir* è finto di sicuro, vale per tutti quanti, mentre io me li invento. Se incrocio tre macchine bianche, sarò promossa senza fare la verifica orale. Non mi ricordo se fosse scritto sulle macchine che avrei passato l'esame. Non mi andava di tornare a casa. In cucina ho bevuto del caffelatte, una bella tazza di cioccolata calda, scrivo nei temi perché così va meglio. Non c'era niente in tv, poi se mi fossi piazzata lì davanti mi avrebbe detto che l'avevo guardata troppo durante l'anno, non mi sarei stupita. In camera mia mi è tornata quella sensazione strana. Avevo preso la rivista femminile *Femmes d'aujourd'hui* per mia madre, ma a me non interessava. Davanti al mio letto c'era la tenda rossa di cretonne con le coccinelle giganti, rovinata dal calore, faceva un'ombra colorata. Verso il tardo pomeriggio mia madre si è messa a cucire in soggiorno, quel suo razzolare nella scatola da cucito, il clic dei ferri, dei vecchi ditali e dei bottoni mischiati con i rocchetti, un rumorino, mi è sembrato di averlo sempre avuto dentro le orecchie, mi ha fatto pensare alla vecchiaia e alla morte. Gli ultimi giorni alla scuola media mi sembravano lontani, niente in vista. È strana una camera in penombra durante l'estate. Erano più di sei mesi che me l'ero proibito, ma quella era una brutta giornata, non mi cambiava molto che fosse completamente nera. La prima volta l'anno

scorso, non ho osato guardare mia madre, né nessun'altro, lo sapevano di sicuro, e non è permesso alle ragazze normali. Guardare sempre negli occhi, diceva la maestra alle elementari, non avere niente da nascondere. Che tortura. Sei mesi, ma quando me lo sono ricordata era già troppo tardi, la mia mano sapeva di foglie, dolciastre. Per una volta non avevo provato poi così tanta vergogna, si confondeva con il resto della giornata, né più né meno rispetto alle coccinelle giganti. Questa non riguardava i miei genitori. Anzi andava bene così, ero al centro della mia stranezza. La gatta si è messa a grattare la porta. È rimasta fino a sera sul mio cuscino a fare le fusa. Mi piaceva tanto, tutta nera e con gli occhi verdi. L'ho pensato sul serio, se non mi promuovono vado a letto con qualcuno. L'esame è stato una passeggiata, i prof mi hanno detto i risultati. Mio padre, la sera tornato dal lavoro, ha avuto gli occhi pieni di lacrime, soprattutto l'indomani quando sul registro ha visto il mio nome e non quello della figlia del signor Dubourg, il dentista, che allo scritto si era fatta fregare. Non gli ho voluto dire che l'esame non vale un corno per trovare lavoro, non volevo ferire il suo orgoglio. Lei ha detto facendo spallucce, i soldi non sono tutto, per fortuna, l'intelligenza va dove decide lei. Ho pensato che ci siano posti dove i semi non germogliano, per esempio nella mia famiglia, non fanno bei lavori, solo mio zio Jean è disegnatore tecnico. Oppure se l'intelligenza è esistita non la si vede più, è lo stesso, solo gli occhi, ancora, a volte. Mia madre è rimasta fredda, quando ci si impegna si viene ripagati, te lo meritavi. Lo faceva apposta a rovinarmi il momento felice, per non farmi fare la spaccona nel montarmi la testa, me la ripeterà tutta l'estate questa frase, ti monti la testa. Non abbiamo più parlato della mia promozione, solo con i vicini e in famiglia, fa effetto perché loro non hanno finito gli studi oppure sono stati cannati. Non mi ricordo quanti giorni è durata la mia soddisfazione. Compravo qualche cosetta in città, il mio vestito con le spalline sulla schiena scoperta, gli occhiali in tasca e al diavolo quelli che incontravo, vivevo del mio successo. Ma avrei voluto che quel successo mi portasse qualcos'altro, subito, altri piaceri, non sapevo quali, ma non quelle vacanze. Insomma, una ricompensa. Ti riposerai due mesi e mezzo, ma ti rendi conto della fortuna che hai, come minimo sarai in forma per il rientro a scuola. Riposo, sempre riposo con loro, cioè niente, odio la loro mania di riposo, ma da dove l'hanno tirata fuori, la domenica mio padre non sa cosa fare a parte la tv, parliamone del suo riposo. Lei ha promesso di regalarmi un vestito, entro i cento franchi, diciamo, la tua licenza media bisogna farla vedere. Quando andiamo a Rouen dall'oculista, che ne dici di un giro alle Nouvelles Galeries, quelle di Lafayette? Il famoso vestito dell'estate, ci vedo ancora una macchia di giardino quasi sbiadita, so che non dovrei. Mi sembrava un regalo scarso, avevano le braccine corte, non erano all'altezza, non so bene quanto avrebbero potuto spendere comunque, cos'è che volevo esattamente. Una sera di inizio luglio è scoppiato un brutto temporale, mio padre

guardava il Tour de France in tv mentre beveva un bicchierino di Ricard allungato con l'acqua, perché chi lavora nell'officina meccanica non deve bere, chi trinca è fregato. Aveva finito di piovere, ho aperto la finestra, l'odore di bagnato del quartiere ha invaso la mia camera, quasi freddo, dopo il caldo torrido, era il profumo delle cose già finite. Otto giorni prima stavo facendo l'esame, cinque, avevo visto il mio nome sul tabellone con la griglia dei risultati, quindici, stavo prendendo il sole nel cortile della scuola media, alcuni compagni non li avrei rivisti molto, nemmeno François il sorvegliante con la barba. Sulla carta da pareti vicino al mio cuscino ho scritto, Anne, 2 luglio. Iniziamo a rompermi le palle come tutti gli anni alla stessa occasione, non lo sopportavo, mi sembrava ingiusto. La scuola non finisce mai, un vero baratro, per una volta che avevo raggiunto un livello più importante, addirittura pensare di ricominciare da zero andando al liceo, altre facce di prof, altri alunni, anche le vacanze avrebbero dovuto lasciare il segno. Mi sono trascinata verso il letto, ero così tanto presa dalla giornata, soprattutto con certi sogni, un soldato che sembrava mio cugino Daniel, delle braccia che mi cingevano come nei romanzi. Mi è venuta in mente una cosa che diceva Alberte, contare tredici stelle per nove giorni, forse al contrario, e avremmo immaginato il nostro futuro marito. E poi mettere uno specchio sotto al cuscino, il venerdì 13 porta iella, il 13 cadeva di martedì. Le stelle mi sembravano più serie del solito. Mi sono addormentata con il braccio sulla vita, poteva essere d'aiuto, non ho fatto sogni. Ogni mattina mio padre mi svegliava andando al lavoro, poi mi riaddormentavo. Si sente tutto da una camera all'altra. Mi rigiravo nel letto verso le sei e mezzo, tappandomi le orecchie per non sentire tutto quel rumore che fa, la tosse dovuta al fumo, dai sputa ma sputa un colpo secco, il puff continuo nel water, la pentola scossa contro il fornello, il cassetto dei cucchiari sotto al tavolo, apri-chiudi, se mi stappavo le orecchie capitavo sempre nel bel mezzo di un rumore e riuscivo a farmi un'idea di quando sarebbe uscito. Quando accendeva la macchina ripiombavo nel letto. Avrebbe sgobbato fino a sera con quel caldo, dopotutto non si lamentava, piuttosto contento anche da quando era diventato caporeparto, non capisco perché avrei avuto dei rimorsi a stare in panciulle fino alle dieci. C'ho pensato mentre ero in dormiveglia che non sapevo più granché su di lui, fuori casa. Eppure, da piccola, quando prendeva il pullman per la raffineria mi immaginavo che partisse per la spiaggia, Le Havre aveva sempre significato mare e borsa da spiaggia incastrata tra le gambe una volta all'anno. Un'escursione domenicale offerta agli operai della raffineria, avevo visto le grate, le torri d'acciaio con del nero a intervalli regolari, le scale minuscole. Le grate mi facevano pensare al coro della chiesa. Avevo avuto paura che cadesse nei bidoni che doveva esaminare, un mare di petrolio, e l'odore era come quello dei suoi vestiti. Credevo che tutti gli uomini fossero fatti per avere degli incidenti, bere troppo, morire, avevo la fortuna di essere una ragazza. Con quelle stupidaggini da ragazzina ho avuto

l'impressione che mi interessassi a lui più prima che in quel momento, raccontami com'è stato alla fattoria dal nonnino, gli chiedevo ogni sera, e una mattina che mi ero svegliata senza che lo sapesse, avevo osservato la sua pelle rosea, tutta bianca sul fondoschiena, così strana per via delle sue mani rosse e gonfie, non sprizzavo più curiosità. Queste vecchie storie mi imbarazzano. Immagini piatte e innocue su di lui, è tutto quello che mi servirebbe se fosse necessario scavare più a fondo, sui genitori, sul loro lavoro. Porta il pane a casa, operaio, ci vuole, in seconda media abbiamo fatto una poesia di Verhaeren, lavoratori e compagnia bella, mio padre dice che siamo tutti lavoratori. Non mi facevo domande. Non ho neanche indugiato sul fatto che avesse la stessa cosa che hanno tutti gli uomini, gli amici, i pazzi trasandati sotto al vecchio ponte ferroviario che spiano le ragazze, e quei disegni atroci nei cessi pubblici. Proibito. Tenendo le orecchie tappate pensavo che adesso mi chiamava "ragazzina", quasi mai Anne, e che non ci dicevamo più granché, tranne la sera, brontolava perché volevo dormire con la gatta. Non si mettono i gatti sul letto, non è sano. Ogni sera. Dovevo obbedire. Finalmente andava via. Mi svegliavo verso le nove. La mattinata continuava, pettinarmi, un quarto d'ora, vestirmi, mezz'ora, mangiare, la radio, le prime ore sembrava tutto fresco. Se sento cantare coso, succederà qualcosa. Oppure le parole della prossima canzone descriveranno il mio futuro. Ste cose poi stancano e mi intricavo nelle predizioni. Alla fine mi ritrovavo in cucina con mia madre, dormito bene, oggi non piove. Ma da quanto non mi diceva qualcosa di interessante? Ad inizio luglio, ho scoperto che in fondo non avevo bisogno di lei, tranne che per pappare e dormire, comprarmi le cose. Non mi insegnava niente, questo è. Avrei voluto che mi raccontasse qualcosa, che ne so, che ridesse con me, in libertà, non forzata. Ci sono prof bravi, a volte, che parlano di attualità, dopo se ne discute e non ci si accorge nemmeno del suono della campanella. Anche in TV, le persone discutono. Con le amiche poi, staremmo a parlare per ore. Qui invece erano sempre le stesse domande. Cosa fai questa mattina, ah! bene, hai messo il tuo reggiseno a lavare così oggi lo lavo e lo asciugo. Da piccola faceva lo stesso, ma perché i signori che suonano il tamburo portano dei guanti bianchi, perché sì, è sempre stato così, mai un briciolo di spiegazione. Quando è arrivato il marchese per la prima volta, non mi aveva detto nulla, sei diventata signorina, tutto qui, aveva comprato la confezione in farmacia perché non è bene prenderla al supermercato, secondo lei. Eppure, la sua lingua non si ferma con i vicini, notizie, conversazioni prive di interesse che non ci prova neanche a fare con me, forse aspetta il momento in cui saprò conversare come dice lei. Non credo che un giorno lo farò, come lei intendo. Giravo lo zucchero nel caffelatte. Spazzava, lucidava cosette, andava a zonzo in cucina senza fermarsi, non è mai abbastanza pulito. Pestavo lo zucchero sul bordo della tazza perché sapevo che questo la innervosiva, ma hai finito o no. La guardavo inumidire il mio vestito per stirarlo sull'angolo della tavola, col

suo grembiule a quadratini bello stretto, il pugno conficcato nella ciotola piena d'acqua e le dita che si allargano bruscamente sul tessuto. Stacca la spina del ferro e continua a stirare con il calore che rimane, per risparmiare. Cerca di non sporcarlo subito, non c'hai cura delle cose, piccola mia. L'ordine, prima di tutto, aveva solo questo in bocca quest'estate, forse pure prima ma non l'avevo mai notato. Proprio come i prof, signorina non mischiare tutto, metti in ordine gli argomenti. La rivedevo nella casa in via Césarine, a questa stessa tavola. Quel giorno in cui stava salando il burro che le aveva dato il nonno, ero tornata a casa dalla scuola elementare e non sapevo dove mettere la cartella, lei maneggiava la massa gialla, le fettine lucenti le schizzavano tra le dita e rimpastava, aggiungeva sale fino a che la superficie fosse ricoperta di gocce d'acqua. Quando dava tre colpi al burro con il palmo della mano aveva definitivamente finito. Sui miei quaderni avevo delle macchie. E il lunedì mattina che cercavamo le mutande dappertutto, mettevamo l'armadio sottosopra, smettila di frignare, ti metti quelle vecchie, non te le vede nessuno. Tutte quelle cose perse ritrovate un mese dopo dietro i fornelli, tutte zozze. E in cucina giocavo a palla a muro. Nella casa nuova si era messa ad urlare, no ma guarda là, la vernice nuova. Ho pensato che fosse cambiata da quando aveva smesso di lavorare alla fabbrica tessile, dev'essere questo il progresso sociale, l'ordine, peccato non ci fosse stato un progresso anche nei suoi discorsi. Le sue osservazioni mi scocciavano, la scuola non mi avrebbe liberata dal peso della giornata. Solo la lettura. Ho letto tutte le *Femmes d'aujourd'hui* di mia madre, soprattutto i romanzi a puntate, Sandra non amava nessuno, titoli del genere mi facevano venire voglia di leggere, anche se erano abbastanza nguè nguè, ma non c'era niente da fare quando facevo scattare i sentimenti, e non si sa se "loro" si ameranno, sì o no, non riuscivo più a smettere. Forza gettatevi l'uno tra le braccia dell'altro, o così oppure morite, facciamola finita. Dopo diventavo terribilmente malinconica, tac, finito, fine della storia e io me l'ero persa di nuovo, ero fregata. Adesso non leggo più niente, anche perché non mi aspetto più niente. Il prof ci aveva dato una lista di libri da leggere, in-te-res-san-ti, non mi fidavo per niente perché ero stata fregata più volte, cose pallose come minimo, e poi bisognava andare in biblioteca, iscriversi e casini vari, oppure cercare in libreria ma lì non si può smanacciare, fanno storie, al supermercato si trovano solo gialli e Guy de Cars, la prof non vuole. Mi annoiavo così tanto che mi sono lanciata, ho preso in prestito in biblio *Lo straniero* di Camus. Non sono riuscita ad uscirne per tutta la giornata. Ogni due pagine mi fermavo, mi guardavo attorno, la camera mi sembrava lontana e non capivo come certe parole potessero farmi così tanto effetto. Quella sera mio padre si è arrabbiato, San Thibaut de Marly era l'8 o il 9 luglio, guardavo sempre sul calendario. Avevo chiuso le persiane di camera mia e quando sono tornata in soggiorno delle strisce verdi e rosse mi hanno striato gli occhi, ho pensato alla spiaggia, quando uccide l'arabo. Avrei voluto

scrivere cose così, oppure vivere in quel modo, ma per poi poterlo scrivere, che fosse tutto vero, facile da raccontare e che tutti potessero saperlo. Mio padre si era incavolato, scommetto che sei stata tutto il giorno davanti la tv, poi quei tuoi cantanti spazzatura, era elettrizzato, un altro po' ed avrei pensato che, no, mai più di uno o due bicchieri, ricominciava, non vorrei dire, ma non sai che farci col tuo corpo, tenerti occupata. Mia madre ha risposto che non poteva saperlo perché non c'era però io leggevo molto. Di solito sta zitto, quello che faccio non gli interessa, avrei giurato seriamente che fosse un po' alticcio, ha urlato, i libri i libri, non è bene stare sempre sui libri, non mi sembra sano, così ti esaurisci, non puoi farti una passeggiata, prendere la bici, che ne so. Di colpo lei ha preso le mie difese, le storie sulle passeggiate, uscire senza meta, mi è sembrato storcesse il naso, eppure la lettura non è neanche il suo forte. Sono strani, vogliono che abbia dei buoni voti a scuola, i prof dicono che la lettura agevola in questo, ma ho l'impressione che i miei non ci credano, ai problemi e alle lezioni sì invece. Lui ha continuato ad aizzarsi, io alla tua età già lavoravo, non avrei potuto passare ore su un libro. Lei si è irritata perché lui ragionava come un caprone, ma credi fosse una bella cosa lavorare a quattordici anni, forse vorresti vedere tua figlia in fabbrica? Se si riposa, se legge, non fa male a nessuno. Ogni volta, durante i loro litigi a causa mia mi imbarazzo, è come se non parlassero di me ma di un'altra Anne, la figlioletta modello dei suoi genitori, in fondo bisticciano a vuoto. Per di più, quella sera mi sono sentita falsa come Giuda, non serviva fare l'innocente, sapevo bene che leggere tutto il giorno fosse una cosa floscia, forse anche un po' sporca, soprattutto quel genere di libri che dopo vi inseguono, non come i romanzi a puntate. Quanto è pericolosa la lettura, forse avevano ragione, più della tv, una prova era quel giorno, dopo il libro i miei genitori mi sembravano un po' dei pagliacci e glielo avrei detto con molta naturalezza se non mi fossi trattenuta, perché non si parla così ai genitori, è brutto, loro sono così gentili e non hanno molti soldi, bisogna essere comprensivi, non so dov'è che ho sentito questa frase, ma in questo caso riflettendoci si è doppiamente intrappolati. Darci un taglio ogni volta per non ferirli. La storia del vestito con le spalline, ad esempio, non era quello lì che volevo a prima vista, e avevo dovuto ringraziare mia madre tre volte in più rispetto a genitori che ne avrebbero comprati parecchi senza fiatare, non era per niente giusto. Ho azzardato lo stesso, cos'è che volete che faccia di diverso, oltre a leggere e guardare la tv, trovati un'amica per andare in piscina, che ne so. Sono tutte in vacanza. Mentivo, Gabrielle Bouvet non partiva, ma non sarei entrata nel dettaglio, è l'insieme che conta e lei dice sempre di guardare sopra di me e non sotto se voglio farmi strada. Gabrielle è sotto, mia madre non la regge perché le sembra una tipa strana, loro dicono che l'amicizia è bella ma che è una fesseria sommata ai rischi che si corrono con certe compagnie. Non hanno risposto, mio padre si è ributtato sulla poltrona con il suo Ricard con poca acqua, e mia madre

ha pulito l'albume sui fornelli con piccoli colpi veloci, facendo una smorfia. Dopo ha concluso, sei nata ieri e vuoi tutto. La frase che mi ha fatto innervosire di più, avevo quasi sedici anni, non si rendevano conto. A cena non ho aperto bocca. Quando sono tornata in camera mia, avevo finito *Lo straniero* e non sapevo cosa fare. Ho incollato gli occhi sulle persiane, la ghiaia del vicolo, qualche pezzo di ligustro, mi sentivo speciale e triste. Il litigio con i miei mi pareva senza senso, era come se quel libro mi tagliasse fuori da tutto. Mi sono seduta con le gambe incrociate, mi guardavo nella specchiera, è finita che mi sono messa a fare delle smorfie, mettevo gli occhi storti, davvero fuori di testa, attenta che ci rimani, che battuta, comunque può darsi che fossi un po' pazzoide, chissà. C'ero solo io in quella casa. Alla scuola media non sempre ci si vuole bene però almeno si sta insieme, è rassicurante, è un punto di riferimento. Con i genitori non si possono avere riferimenti. Di colpo ho temuto di essere anormale e mi sono spogliata facendo movimenti ponderati, lenti, come nei film, ma più mi impegnavo più mi sembrava di fare la sbruffona. Se lo sapessero, io l'ho sempre detto che lo studio dà alla testa, i libri, quant'è bello dare di testa per fare la maturità, stai zitto allora vuoi che diventi come noi e si metta a lavorare a quattordici anni, è l'unica che sta continuando gli studi. Io piangevo, non volevo smettere di piangere, mi rendeva meno pazza. Se solo avessi potuto parlargli del libro che avevo appena letto, ma neanche quello gli sarebbe sembrato normale. Poi le cose che guardiamo noi tre in tv, dicono che bello, che stupido, non ha senso, andiamo a dormire domani c'è scuola. Spegne la tv. Certo che i giorni seguenti è andata così, ero ritornata ad essere come tutti, *Lo straniero* era solo letteratura, avevano ragione, ma sentire che quei miei pensieri strani si stavano levando dai piedi mi rendeva malinconica, presto mi sarei di nuovo pentita di essere normale. Nel senso che ho guardato la tv per tre pomeriggi e sere di seguito, perché mi annoiavo, pure la pubblicità. Mi sono ricordata, da piccola, a casa non c'era la tv, durante le vacanze sfogliavo *Femmes d'aujourd'hui* e mi costruivo delle storie con le pubblicità che c'erano, mi creavo una casa piena di tutti quei prodotti citati, avevo un vestito de La Redoute, delle scarpe di André, succedeva con ogni rivista. Mandavo giù pure delle pasticche per la stitichezza e lasciavo da parte solo quelle robe sulle dentiere. Ma non l'ho trovato molto divertente, mi sono vergognata che mi piacesse la pubblicità. Per fortuna ha iniziato a fare la cameriera al *Café de la Petite Vitesse* la mattina, tre volte a settimana. Non appena appendeva la borsa al manubrio della bicicletta, schiacciava il pedale spingendosi in avanti, tutto questo dalla finestra, quelle volte in cui ci metteva tanto ad andarsene fremevo, che rompipalle, fiuu, ero presa da una sensazione terribile di libertà, la casa tutta per me, padre e madre out, un sogno. Andavo a zonzo per le tre camere, uscivo in giardino, peccato che durasse poco, finivo ad aprire gli armadi, il frigo, e mi sbafavo i biscotti e i pezzi di salumeria, smussati per non dare

nell'occhio. Diventerai una balena. Avrei mangiato pure qualcuno per passatempo. Tutto quello che avrei potuto fare se non ci fossero stati completamente, avrei immaginato il peggio, ma fuori mezza giornata era inutile fare bisboccia. Nemmeno spostare un mobile tranne che in camera mia, con i genitori si è sempre in affitto. Frugavo dappertutto ma non ce n'erano segreti, lettere, oggetti nascosti, tutto quello che ho scovato, buste paghe, libretti di risparmio, niente di interessante, anche se non ne parlano mai davanti a me. Un giorno mi sono chiesta se casa nostra fosse bella oppure no, accettabile, ad ogni modo non riuscivo ad immaginarne un'altra. Ci sarebbero voluti degli altri genitori. Ascoltavo tre o quattro volte di fila lo stesso disco, perché era l'unico momento in cui potevo farlo senza attirare commenti, ma cosa ci trovi in questa canzone, ti rincretinisci, piccola mia, ti rincretinisci, non capirò mai che ci trovi di bello nell'ascoltare la stessa cosa dieci volte. Riascoltare, ri-riascoltare, consumare qualcosa sempre di più, arrivare al punto di raggiungere chissà cosa, la perfezione, la prima volta no, spesso la seconda e dopo finiva tutto, per tutta la giornata non volevo più sentirla quella canzone. Ed il pomeriggio, tutte quelle macchine sulla statale che filavano al mare verso Veules-les-Roses, le spiagge, pensavo ma perché filarsela. Molto prima di rivedere Gabrielle Bouvet l'ho pensata, ma come faceva lei, immaginavo avesse delle amiche nella sua casa popolare. Io invece da sola. Se la incontrassi in città mi fermerei a parlarci, in due succedono più cose, sarebbero più attendibili dei miei oroscopi che toppavano sempre, delle stelle e dei vetri sotto al cuscino. Provavo il vestito con le spalline, mi truccavo, facevo finta di avere il seno. Tornavo a sedermi scoraggiata perché l'unica a vedermi ero io. È fuori che succedono le cose, non a casa. E lei mi guardava arrabbiata. Vorrei andare in piscina, da sola, lì potrei trovare delle ragazze. Mi avevi detto che erano partite, potresti metterti in giardino a prendere il sole in costume, nessuno ti vede. Aveva dimenticato il vicino, perché pensa che le ragazzine non interessino a nessuno. Mi ha pedinato, quel vecchio maniaco, non così vecchio, quel suo modo di fare grandi salti sulle piante di scalogno, fermarsi dolcemente e non muoversi più dietro ai sostegni dei fagioli come se zappasse, sempre al solito posto, accovacciato. Non ho messo gli occhiali, poteva benissimo rifarsi gli occhi come dice mio padre, atroce, dato che non vedevo niente. Però in piscina i guardoni sembrano meno minacciosi, in sostanza sono più autorizzati. Qui quei rumorini che faceva con la zappa, quel modo furtivo di battere i piedi per terra appena dall'altro lato della grata, mi disgustava, fare finta di niente, come se non fosse mai successo, molto difficile, si dice che quando un tipo tira fuori il suo strumento poi lo rifarà ogni volta, un tic. Mi fa ridere pensare che i genitori ignorassero davvero quanti maniaci ci fossero, alcuni erano loro stessi genitori, mi facevo sempre delle domande quando guardavo i loro figli, ma se, con loro... Ne abbiamo visti così tanti io e Alberte in città. I vagabondi con gli occhi strani iniziano a uscire fuori a marzo,

come la primavera, con lo sguardo fisso, a parte questo molto normali, un po' più cauti di altri. Il loro problema erano i vestiti, si vedeva tutto, Alberte si scandalizzava, lui..., sempre ad abbottonare, ri-abbottonare, frugare nelle tasche, dietro le siepi spoglie con la scusa di tagliarle, di falciare un terreno in pendenza, di portare un cagnaccio al guinzaglio. Rallentavano tutto, i passi, i gesti. Ma cosa sta per fare, puzza di terra e legna bruciata, corro fino al punto che i passi mi riecheggiano in testa, lui in lontananza come uno spaventapasseri, così felice di essermela cavata di nuovo per questa volta, non aver visto quasi nulla rischiando di vedere tutto. Ripensavo ad Alberte che non aveva paura, oppure in due ci sentivamo forti o loro più diffidenti, solo, allora pollastrelle come andiamo, noi salutavamo il cane, ciao bello, bello, bello, qua la zampa, lui rideva tenendo il guinzaglio, 'ttente che se lo palpeggiate vi piscia sulle gambe, con degli occhi spaventosi. Avrei voluto toccare il pavimento della piscina, prendere il sole e fare il bagno con la luce naturale. Quindi mia madre non lo sapeva che in giardino c'era lui, il vecchio pappone. La cosa ancora più triste era essere tutta abbronzata e che solo i miei genitori potessero godersi la visione.

Un po' prima del 14 luglio, dei rumori di tubi dal bagno mi hanno svegliata. Ho riconosciuto mio padre dal suo modo violento di sputare. Mi sono schiacciata subito le coperte sulla testa, questa cosa mi agitava, quando sono ammalati ho paura, la loro faccia cambia, è come se fossero pazzi. Signore fa' che i miei genitori vivano fino a che sarò sposata, avrò due bambini, sarebbe meno triste così. Sono rimasta a soffocare sotto il lenzuolo, pensavo ad un dipinto che c'era nel libro di storia di terza media, un tizio caduto ai piedi del letto, con le gambe divaricate. Non osavo andare da lui, è lei che si occupa delle malattie, mi faceva comodo, è troppo disgustoso. La giornata non prometteva bene, facevo abbastanza fatica a sopportarmi e questo avrebbe cambiato la mia routine di abbronzatura. Mia madre ha detto che aveva un'indigestione, si era fatto del male con dei salumi. Dovevamo chiamare il signor Berdouillette, o Pisellino, è così che chiamiamo il dottore, ai miei genitori fa ridere, per prendere dei giorni di malattia dal lavoro. Si è alzato per cenare, anche se è acciaccato e non mangia molto, mi ha infastidito perché parlava solo della sua mancanza di appetito e nemmeno di una vera malattia in cui ci si immagina conseguenze terribili. Per così poco non ne valeva la pena. Quella vecchia scimmia sui pattini di Louvel, il dottore, è arrivato la sera. Mi infastidiva soltanto, adesso mi spaventa. Corre con la sua 2 CV, non è superbo neanche per sogno, dicono. Che schifo che mi faceva quello che stava succedendo tra lui, me e mia madre. Ha messo la mano sulla fronte per sembrare scioccato di vedermi così alta. Si rivolge ai miei genitori con un'aria di superiorità beffarda e non mi è mai sembrato che loro se ne accorgessero. E io non so cosa dirgli, tanto è uguale. Mia madre gli ha detto, sa che ha appena superato l'esame di terza media e che l'anno prossimo andrà al liceo, ah ma bene,

molto bene, la farete diventare qualcuno vostra figlia, non la riconoscerete più. Lei ha continuato sussurrando, con alcune persone sussurra, persone importanti, con noi piuttosto il contrario, piuttosto sbraita. Quindi lei non crede che con i tempi che corrono l'istruzione sia importante, quanto ha ragione signora mia. Ho avuto la certezza che Pisellino ci scambiasse per dei buzzurri. Mi è toccato anche farmi visitare, dopo la fatica dell'esame un piccolo fortificante. Lei lo guardava mentre mi picchiava la schiena, incollava la testa sotto la camicetta che avevo tirato su, mi premeva entrambi i lati della pancia, avevo la pelle d'oca nonostante il caldo. Chissà cosa pensava lei quando lui metteva le dita piuttosto in basso, si vedeva solo la sua testa, la sua bocca stretta, era serio, altrimenti ovvio che lo avremmo preso per un maiale. Ha soffiato, tutto a posto, il meccanismo funziona ogni mese? Non sapevo se doversi rispondere io oppure lei. Immediatamente, lei, sì sì, e quanti assorbenti, però lì ha dovuto far parlare me. Sempre regolare fin dall'inizio, assolutamente normale dottore, mi piacerebbe fosse così. Odio i dottori, andrebbero cambiati ogni volta. Mi ha dato del calcio e a mio padre delle medicine in polvere. È stato mentre mangiavamo che mio padre si è chiesto cosa avessi, è un po' stanca, ha risposto mia madre. Punto. La mia salute ora è una questione tra me e lei. Improvvisamente è scoppiato, forse c'era un po' di Ricard nell'aria, IO NON SO MAI NIENTE, non mi dite mai nulla, che è diventata signorina, è comunque un peccato! Mi vergognavo, avrei voluto andarmene, perché non gli aveva mai detto di come aveva fatto a nascondergli il bucato sporco nel cesto del bagno negli ultimi due anni, lei che il sangue non lo vede più da tre anni, io lo so, frugo dappertutto. È diventata rossa. Lui era imbarazzato. Che vergogna sentirli così strani a causa mia. Pensare che l'avesse appena saputo, tutto fresco per lui, che forse la notizia lo avrebbe tormentato. Brutto e pallido per l'indigestione. Ho deciso di ricambiarle il favore, di nascondere la confezione colorata, di buttarla io stessa fuori nella spazzatura. Non lavarti i capelli se sei indisposta. La parola malato, che fa pensare ai dolori, alle nausea, mi dava un certo fascino. Non le dirò più niente. Avrei voluto essere in una colonia estiva, ovunque. Ho portato la gatta sul letto, ma lei dopo un po' ha preferito uscire dalla finestra, correva, non c'è verso di tenerla, aveva detto mio padre.

L'impressione che è stato un caso incontrare Gabrielle Bouvet in città e legare più che a scuola media, non avevo gli occhiali ma eravamo sullo stesso marciapiede. Preferisco pensare ad un caso, che se mi dico che non c'era nessun'altra ragazza della scuola media nel quartiere, sarebbe per esclusione, cambierebbe troppo l'ottica, triste per l'amicizia, eppure. Le sue gambe da ciclista, ancora più scure di quelle di Alberte, non ho mai potuto essere amica di ragazze che ammiravo. Insomma, mi chiedo sul serio che cosa ci legasse. Fuori dalla scuola non è facile iniziare una conversazione, si cade subito in questioni personali, il che fa strano. Abbiamo girato insieme davanti ai negozi, mi sentivo meglio di lei, molto attraente, in alcune

occasioni l'intelligenza e i risultati scolastici passavano in secondo piano. Ci hanno abbordate dei tizi in motorino che Gabrielle conosceva, appunto. Non mi piacevano così tanto nonostante avessero almeno diciotto anni. Gabrielle ha dimenticato le presentazioni, uno dei tre mi ha messo la mano sulla spalla, tutta sudata. Un altro diceva, frà non fare il cretino, e faceva il buffone sulla moto. Non ero sicura di volere quello come ricompensa dell'esame. Ci hanno chiesto se andassimo alla fiera che organizzano il 14 luglio a Saint-Pierre. Molte ragazze della scuola non ci mettono mai piede, per loro le fiere sono fesserie, ma bisogna accontentarsi di quello che viene. Ho pianificato tutto, autoscontri, guancia contro guancia al tiro al bersaglio, il ritorno, la strada più isolata, la più desolata, oppure il vecchio ponte ferroviario, ma quale dei tre, tra parentesi. Mi sono fatta troppi film mentali. Il 14 luglio ha piovuto come Dio la manda, proprio la prima volta che stavo uscendo dall'inizio delle vacanze. Aspettavo che Gabrielle venisse a prendermi. La guardavo dalla finestra, un po' umiliante, così ho cominciato a leggere, la frase che avrei letto quando sarebbe apparsa con la bici avrebbe predetto il pomeriggio. L'oroscopo, sempre. Ho aspettato più di un'ora, quella stronza, già, e mia madre che diceva, ti fa aspettare la tua amichetta. Sentivo la musica da lontano, l'aria sapeva di pioggia, mi è parso che sarei stata sempre seduta lì, ad aspettare per delle cause perse. Pensavo allo *straniero*, ma non ho ucciso nessuno. È arrivata, non mi sono azzardata a rimproverarla per il suo ritardo, l'importante non era lei, ma andare alla fiera, niente andava sprecato. All'inizio avevo paura di entrare in quella specie di cerchio infernale, non so cosa stesse pensando Gabrielle, non sono cose che ci si dice, ma l'argomento ragazzi è uscito fuori, un segnale che si stava creando un rapporto di fiducia tra di noi, non ne esistono altri, se non si parla di ragazzi e poi di cose sessuali non si è davvero amiche. Alberte. Ciò non toglie che questo ci abbia allontanate, forse ce l'aveva con me per tutto quello che aveva osato raccontarmi. Mostrarmi. Alla fiera di Saint-Pierre ero lì sola con Gabrielle. Ci avevano paccate, preferivano andare a ballare. Ero delusa. Ci siamo buttate nella mischia, ho deciso, peggio per loro, non sarei rimasta con le mani in mano, come dice mia madre, non in questi casi naturalmente. Siamo andate subito all'autoscontro, dove stanno tutti i ragazzi, senza che io e Gabrielle lo specificassimo. Ci sarei rimasta tutto il tempo, dei tizi ci inseguivano, venivano a scontrarci dai lati, li vedevamo arrivare con quel sorriso terribile di vittoria sotto i clic delle aste metalliche, ci venivano addosso in pieno facendoci sbandare tutte da un lato, e loro pure. Era quello il momento che mi piaceva di più, quando arrivavano e sapevo che non potevamo più schivarli da quanto ci assaltavano, e gridavo in anticipo. Poi ci lanciavano delle occhiate spinte e questo ci ha legate a me e Gabrielle. A volte non riuscivamo ad allontanarci dalla loro auto, era brutto come se perdessimo tempo e credevano che lo facessimo di proposito a farci abbindolare, che gli corressimo dietro, di averci in pugno. Allora non li

guardavo più, in fin dei conti troppo racchi. Era solo l'urto che mi piaceva e poi sfrecciare negli spazi liberi della pista, gli sfigati sui bordi, passare a ridosso delle loro ginocchia. Non appena il suono stonato della fine del tempo ci rompeva i timpani, le auto non avanzavano più, davvero un sogno, e anche il piacere diminuiva, due o tre giri di pista prima di ritrovarlo. Nel giro di un'ora non avevo più molti soldi, nemmeno Gabrielle, lei ancora meno, ma è difficile parlare di soldi, questa è l'influenza dei genitori, è legato ai genitori, e non oseremmo mai chiederci quanto guadagnano. Non avevamo ancora trovato nessuno di interessante. In nessuno stand. L'oroscopo per farci due risate, due franchi, abbiamo azionato la manovella, è caduto un foglio rosa, per fare apparire il proprio futuro Romeo si doveva bagnare un bollino argentato con la saliva, quello di Gabrielle aveva la faccia da pregiudicato ed il mio almeno trent'anni. Abbiamo riso, un po' a denti stretti, per schifezze simili, lasciano una brutta impressione anche quando non si prendono sul serio. E poi Superstar, il grande gioco a premi, non abbiamo preso dei biglietti però c'era un tizio vestito di nero che imitava dei cantanti, viene da cinque anni alla fiera di Saint-Pierre, mi è venuto in mente che la trovavo una cosa carina, i miei genitori cercavano di vincere dello spumante o una bambola. Non imitava più le stesse celebrità, aveva sempre del rosso intorno alla bocca, quasi fino al naso, camminava un po' curvo, tra una canzone e l'altra vendeva dei biglietti. Pensavo che mi riconoscesse rispetto a due anni prima, quando non ero riuscita a smettere di guardarlo, imitava Aznavour, Alberte mi aveva detto una cosa terribile, quando ami un uomo mangeresti pure la sua merda. Mi vergognavo di me stessa, se in due anni avevo cambiato idea così facilmente, adesso non riuscivo a fare niente, a scegliere nessuno, a quel povero buffone non avrei neanche stretto la mano. Il pomeriggio avanzava, solo gente normale alla fiera, abbiamo scovato solo un prof, faceva finta di venire solo per vedere gli altri divertirsi, sarebbe stato meglio che non venisse, ci è toccato far mettere un sacco di gente tra noi e lui. Siamo passate tra le roulotte, davanti ai secchi d'acqua, è stato divertente, poi ci siamo godute di più la festa perché ci eravamo allontanate per cinque minuti. Abbiamo mangiato i croustillons, delle frittelle tonde, dei tizi ci hanno seguite, buone? Io ne ho due, si gonfiano, ti va di fare cambio? Gabrielle mi ha fatto l'occhiolino per vedere se avessi capito, allora ho pensato che potessi mettermi a ridere, che avevamo capito la stessa cosa. Ogni volta che mettevamo una frittella in bocca era sempre la stessa storia. Ma non volevo che si avvicinassero con quelle schifezze e tutto il resto, noi ragazze mica parliamo delle nostre cosette nascoste per attirare i ragazzi, e invece loro sempre pronti a citare le loro palle. Alla fine, ci hanno preso per delle racchie. Ci eravamo già allontanate e pensavo alla mia faccia, alle mie gambe, a quel movimento che mi appartiene, Anne, non aveva senso. Verso le cinque avevamo girato almeno dieci volte per la fiera, gli ultimi soldi agli autoscontri per non rimpiangere nulla. Non so come avevamo fatto i calcoli,

solo cessi. Poi tutti mi sono sembrati brutti. Il tizio con le labbra rosse sbraitava al Superstar, delle donne poco di buono, come le chiamano i miei genitori, ballavano in costume. C'è sempre odore di pipì alle fiere, e le canzoni sono dell'anno prima, il che è un po' anacronistico. Stavo diventando sempre più malinconica, ma mi piaceva. Divertente alzare lo sguardo quando si è schiacciati gli uni contro gli altri, ho pensato a Dio, non quello delle messe e della vergine con il manto blu cielo, uno che trasudava tristezza, che forse non esisteva. Uno che ci abbandona. Come se non avessi nemmeno più dei genitori. All'improvviso ero vecchia, queste impressioni fanno invecchiare perché prima non le hai mai avute. Mi è sembrato di capire perché la gente scrivesse, meglio che nelle analisi del testo. Scrivono perché esistono fiere rumorosissime e all'improvviso si ritrovano con la testa tra le nuvole. Siamo dovute tornare a casa; è terribile allontanarsi dalla folla, dai dischi, soprattutto perché si ripercorrono le stradine piene di roulotte. E *no boy-friend to-day, my cocottina* Gabrielle e uscire, soprattutto uscire, era la cosa più importante. Mia madre ha scatenato l'inferno, mezz'ora di ritardo, a quest'ora fuori non ci sono più ragazze per bene, mi ha ispezionato, fortunatamente avevo rimesso gli occhiali. Che lo dica almeno, chiaramente, quello che teme. Mai. Il gatto le mangia la lingua. Mio padre non era in casa, quindi lei non ha smesso subito, ti permettiamo di uscire ed ecco la ricompensa. Bisogna proprio essere genitori per credere che si torni puntuali per ricompensarli, è che ci scocciamo oppure ce la facciamo sotto. Aveva tenuto i suoi vestiti della domenica, la camicetta sempre fuori dalla gonna e la cerniera sempre abbassata. Un supplizio per me, quella linguetta rosa in mezzo alla schiena, carne sotto agli occhi di tutti, ma no sciocchina è la mia sottoveste, diceva, e poi quel brutto gesto di staccarsi la gonna incastrata nel sedere e quel pomeriggio, in quel cimitero, si accovacciò dietro il monumento ai caduti, guarda se arriva qualcuno, guarda là, ho fatto un lago! Per riuscire ad accettare le sue riflessioni avrebbe dovuto essere perfetta, mia madre, brutti ricordi. Ho sbucciato delle patate con lei per allisciarmela, perché mi permetta di rivedere Gabrielle. Al Tour de France, la Maglia gialla, quella del leader in classifica, era passata ad un altro tizio. Si era calmata. Paura per me nel mondo esterno, sì, ma in modo vago. Probabilmente non sospettava che una ragazza va alla fiera per farsi rimorchiare. Era una bella giornata. A cena, hanno parlato dei cugini da cui erano passati nel pomeriggio, tutta la sera a fare paragoni, per sistemare la casa altrettanto bene avrebbero dovuto fare dei tagli sul cibo, con quello che guadagnano, io dico che hanno fatto male i conti. Mio padre era d'accordo. E gli studi del bambino avranno un costo. Se continua così, la cosa migliore è che i suoi figli abbiano un buon bagaglio. Per tutta la cena hanno fatto commenti su questa cosa, per loro non esistono vacanze, né fiera di Saint-Pierre, sempre impuntati sul lavoro, lo studio, il futuro, come se il presente non servisse a nulla. A questo punto sarebbe stato meglio buttarsi

a capofitto nel futuro, oppure rinchiudermi per essere sicuri che ci sarei arrivata sana e salva. C'ho pensato al fatto che forse rinchiudermi fosse un loro sogno, dato che facevano tanto chiasso per un attimino di ritardo. Scuola media. Casa. Liceo. Casa. E dopo? Non sarebbe potuto durare per sempre. Era strano vedermi lì con loro quella sera, mia madre continuava a blaterare sui cugini, non dovrebbero mai andare a casa di nessuno, tornano tristi quando gli sembra meglio di casa loro. Controllando il calendario era trascorso solo un quinto delle vacanze. Quella sera ho pianto.

Il treno sapeva di caffè, i sedili di similpelle. Mi piace l'odore del treno in estate, ma solo un viaggio di mezz'ora con mia madre per andare dall'oculista. Mentre ero seduta di fronte a lei mi sono chiesta se la giornata sarebbe trascorsa senza lagne, una cosa minuscola, lei ha tenuto il muso fino a sera. Non sapevo se fossi felice di quell'uscita quando in vista c'era una giornata pienissima di acquisti, strada da fare accanto a lei, sempre a lamentarsi perché cammino trascinandomi. E poi mi sono messa un vestito dell'anno scorso, non scollato, un po' da bambina, per forza per non farle avere dei sospetti. Avrebbe rovinato tutto. Ci siamo infilate in una strada lastricata scivolosa, silenziosa. Sulla targhetta, Cochet patologie oculari. Abbiamo suonato, non mi piace aspettare, forse lo fanno apposta. Era una cameriera vestita in bianco e nero. Avete appuntamento con il medico, sospettosa e quasi con aria di superiorità, mi chiedevo per cosa. Ci ha precedute sulle scale così lucide ai bordi che avevo paura di mettere piede fuori dal tappeto. Mia madre cercava di camminare con calma, di non scivolare, era messa male, era una cosa intenzionale, per vedere se ne saremmo uscite senza volare, e quella sguattera reggeva il gioco con il suo sorriso, si sarebbe proprio meritata una puntura del dottore. Il tappeto arrivava fino alla sala d'attesa, ci siamo dovute lanciare sul pavimento scricchiolante, era imbarazzante, un sacco di gente aspettava seduta su delle poltrone. Anche noi abbiamo aspettato un'ora e mezza senza fiatare, solo sospirare uff. Ho sfogliato tutte le riviste che c'erano su un tavolo dorato con i piedi storti. Avremmo potuto arredare tre stanze solo con il casino che si trovava in questa sala d'attesa, armadi intagliati, due vetrine di statue giapponesi, almeno tre metri di tende di pizzo. Il silenzio mi metteva a disagio, la gente si osservava. Era tutto così lontano, eravamo spettatori di un mondo armonioso, oppresso, solo spettatori. Per fare la furba ho sussurrato a mia madre, dai cugini è pure così bello? No, ma tu sei svitata, non si fanno paragoni, uno specialista del genere avrà delle cose belle dai, questo quanto vale, mia madre si è infognata, diverse centinaia di migliaia e adesso stai zitta. Non le interessava il prezzo, ammira piuttosto. Qui la differenza non la infastidiva, anzi, forse provava che fosse un grande specialista. I cugini di Le Havre invece, che volevano dare spettacolo, non li digeriva. In fondo, più la differenza era grande, più lei lo accettava. Come

mai aveva scelto di andare da sto dottore, era famoso, ha salvato la vista a tizio e a caio. Acqua di Lourdes. Solo che io sono solo un po' miope, non ne valeva la pena scomodarsi tanto. Come ti chiami? Siediti lì. Mi ha appioppato sul naso degli occhiali neri orribili, e ci buttava un sacco di vetri a tutta velocità, meglio o peggio? rispondi, non lo stavo seguendo, si è arrabbiato, devi sapere quello che vedi! Mia madre diceva, rispondi al dottore. È stato terribile, sembrava una bambina. Ha scritto una ricetta. Senti cosa dice il dottore, non toglierti gli occhiali. Ma stava parlando per lui. Si è affrettata a frugare nella sua borsa, mai abbastanza veloce a pagare, quelle volte in cui credi di non avere i soldi. Quando sono uscita ero triste, l'avrei ucciso quel vecchio pallone gonfiato che mi dava del tu, ci aveva trattate come pezze da piedi, e non avevamo aperto bocca per tenergli testa. Non sono abituata a rispondere ai prof o alle persone sopra di me, e forse è per questo che i miei genitori incassano tutto a priori, però lei almeno avrebbe potuto difendermi, dire che ci voleva tempo per provare gli occhiali, e che lo avremmo pagato, in fin dei conti. Invece aveva voluto piacergli, gentile gentile, una volta giù per le scale avrebbe fatto un buco nell'acqua. Pensava fosse normale che lui si desse quelle arie con noi, che si mettesse a urlare, quando invece lei mi ripeteva sempre, nella vita non ci si fa mettere i piedi in testa, bisogna difendersi. Contro chi? Per me era quella specie di spaccone da quattro soldi che andava fatto a pezzi. Per lei no. Ho notato che le piaceva fare la sottona con persone importanti e mi è sembrato che i miei genitori si sbagliassero, questa cosa non li avrebbe portati da nessuna parte. Con i prof uguale, ai consigli di classe sempre dalla loro parte, deve rimproverarla e sa cosa fare se non l'ascolta, deve metterla in punizione. Le legnate in seconda media quando l'insegnante le ha detto che non avevo consegnato un compito, l'insegnante tranquilla, ma non lei che si era occupata della sberla. E alle elementari, lo dirò alla maestra, ti metterò in punizione, ci credevo a quella minaccia coi fiocchi per un nonnulla. E se scocciasse pure i prof del liceo, già mi sentivo giù di corda. La giornata stava diventando grigia. Mia madre ha percepito qualcosa, non ti preoccupare, il medico è un po' brutale, ha ragione, devi metterli gli occhiali, se no a che serve venire qui, credi che mi diverta forse. Così fino all'ingresso delle Nouvelles Galeries. La cosa peggiore è che non riesco mai a fermare i miei genitori quando partono con le loro balle. Volevo un altro vestito con le spalline, ben scollato davanti e dietro, ma di fronte a tutti quei reparti pieni facevo cadere le grucce, rovistavo senza riuscire a decidermi. E mia madre accanto, scegliilo bene! non ritorniamo, forse davanti non ne hai abbastanza e quindi non trovi niente. A poco a poco il suo buon umore è diminuito, anch'io ero troppo indecisa. Davanti allo specchio del camerino mi chiedevo con cosa sarei stata più attraente come si legge nei romanzi a puntate, o per meglio dire, cercavo di assomigliare a qualcuno, forse a Céline, e controllavo se il tessuto mi stesse bene in vita, sul seno. Impossibile che sospettasse delle mie

riflessioni mentre giravo e rigiravo davanti alla commessa, è fresco è grazioso come vestito, oppure faceva finta di non vedere la verità, che respirando un po' forte si sarebbe intravisto tutto sotto al tessuto. Quello rosso. Fuori mi sono pentita di non aver preso quello bianco. Comprare, comprare sempre, hanno ragione i miei genitori a essere contrari, non sono stata felice come speravo, c'è uno strano tempo morto quando si esce dalle Nouvelles Galeries con il pacchettino in mano, per motivi di soldi non ne abbiamo mai, oppure bisognerebbe prendere dieci vestiti alla volta, la cosa perderebbe importanza, io mi sentirei più leggera. Mentre quell'acquisto era già un dramma una volta uscite dal negozio, lo metterai almeno, non è che rimarrà nell'armadio per questo e per quello, e cerca di farci attenzione. E non sarebbe finita lì, un semplice acquisto ci perseguita per giorni e settimane, ci chiediamo se forse abbiamo commesso uno sbaglio finché il vestito non si macchia o passa di moda. Cose senza importanza, eppure non riuscivo a pensare ad altro, costretta a stare solo con due vestiti, era demoralizzante. Dopo, l'ottico grassottello che mi ha scaraventato una mezza dozzina di montature sulle orecchie spostandomi i capelli, e quando lei ha tirato fuori il portafoglio non volevo pensare troppo, mi sarei sentita troppo in colpa, i soldi ce li si guadagna, io no. Povera donna, avevo deciso di infilarli in fondo alla borsa i suoi bellissimi occhiali da ventimila franchi, vedere il portafoglio non avrebbe cambiato nulla. Dopo, i dischi che mi aveva promesso. Ha storpiato il nome del mio cantante preferito tre volte di seguito, c'era di nuovo un motivo per non poterla più sopportare. Tutto il pomeriggio a giocare a nascondino, sì, esistono madri peggiori, e lei minacciosa, non sembri felice vuoi sempre cose che non stanno né in cielo né in terra! Il contentino, se prendessimo una torta? Anche la mia amica, non so te, ma a me Rouen stanca, girovagare da un negozio all'altro. Sono rimasta fredda. Tanto era un'occasione persa perché con loro tutti i piaceri vanno in fumo. Di chi è la colpa. Quella sera in treno sono rimasta nel corridoio in piedi, mentre lei era seduta vicino al finestrino. Le borse a rete piene sulle sue ginocchia, le chiazze di polvere, mi dispiaceva per lei. Che cattiva che ero, aveva ragione. Nella rivista *Intimité* credo, aveva letto la storia di una bambina orribile che distruggeva di proposito le sue cose per far soffrire i genitori. A tavola aveva raccontato la storia davanti a mio padre, mi raccomando cerca di non diventare mai così. Mi sanguinavano gli occhi dall'orrore, ho rubato il giornale e non capivo niente, tranne che la bambina in questione ero io, Anne. Avevo infilato il giornale in un tubo arrugginito in giardino, ogni volta che ci giocavo accanto mi sembrava di vedere le prove della mia cattiveria ben arrotolate come una pergamena fino alla mia morte. O quella dei miei genitori. Nel corridoio del treno degli uomini mi passavano dietro, mi appiattivo contro il vetro, solo vecchi. Mi trattavano sempre più da persona sgradevole, ripensandoci, non potevo dire il contrario. Avrei dovuto ringraziarla di più per tutti i regali, un vestito, dei dischi che mi aveva comprato, non so,

avevo un blocco. Prima, in via Césarine, di a mamma, quanto le vuoi bene, tantiss-imiss-imiss-imo, fino in cielo. E al tuo papino? Pochino, pochino, quanto il mignolino. Lei si riempiva di gioia e lui rideva, gli sembrava bello. La domenica pomeriggio, quando lavorava alla fabbrica tessile, era così a pezzi che dormiva tutta vestita tranne le calze, fino alle cinque. Dormivo con lei. Due cagnoline rannicchiate nella stessa cassa. Il suo corpo ampio, perfetto, le sue giarrettiere rosa che al minimo movimento si muovevano sulla sua pelle in modo sciocco, la fibbia di metallo aperta. Facevo finta di dormire. Sveglia verso le cinque, per un pezzo non parlava, cercava le sue pantofole, poi piombava sul trono del gabinetto, porta socchiusa, odore di candeggina. La spiavo. Un'ombra e subito la gonna abbassata, non c'era verso di sapere a cosa assomigliasse il disegno intravisto. Il suo corpo non mi faceva vomitare. Quando mi travestivo con il suo vestito grande con le malve, sapeva di cucina e di sudore. Quando la guardavo lavarsi la faccia, le bretelle della tuta le scivolavano sulle braccia, belle gambe lisce senza peli. Pensavo che tutti gli uomini fossero brutti e pure senza fard sulla faccia per migliorare la situazione. Ma lei come faceva ad amarlo con quella sua pelle ruvida e rossastra. Queste immagini mi sono sembrate lontane. Lei dormiva per metà sui pacchetti delle Nouvelles Galeries, era troppo tardi, il pomeriggio non mi piaceva più dormire con lei sulla sua schiena incurvata, e “questa”, come chiama la sua gnugnù come fosse una bestia sporca, mai vederla, piuttosto mi tapperei gli occhi. Ricordarmelo non spiegava niente. C'era qualcosa in queste immagini di me con lei che non riuscivo a sopportare. Forse tutta la mia infanzia. Gli esami, la scuola, sono per andare avanti, sono d'accordo con loro, il mio vestito nuovo per esempio, era per il futuro, d'altronde se non l'avessi avuto, dopo sarebbe andata diversamente. Ma i genitori per quanto parlino di ciò che vogliono per il futuro, rappresentano sempre l'infanzia e il passato. Probabilmente i treni portano a riflettere.

Era il 18 luglio, la sera ho pianto vedendo il tempo passare e per non essere per niente giovane. Nel pomeriggio vedevo la vicina dall'altra parte della strada che stendeva il bucato, metri di bucato, con tutti i suoi mocciosi, non mi sono mai piaciute le famiglie numerose, quella massa di occhi, di pance, e di protezioni salva dita per porte. Viene a tastare se è asciutto strofinando velocemente ogni capo, di tanto in tanto ne stacca uno. Un'ora dopo, torna e fa piazza pulita in un batter d'occhio, con gli spilli. La vicina non mi sembrava messa meglio di me, solo che lei probabilmente non ci pensava, non si annoiava. Vedo che gli adulti non si annoiano mai. Forse il tempo pieno viene tutto in una volta, niente più ora d'aria. Non sai che farci col tuo corpo, mia povera piccola, ah quando lavorerai! La domenica dormiva, talmente era sfinita dal lavoro. Hai ancora tempo per capire come stanno le cose, approfittane. Non ho ancora capito se a loro piaccia lavorare, mi perdo in quello che dicono. Lui si vanta di

aver fatto i turni in officina, un giorno hanno urlato perché avevo detto che non avrei avuto un lavoro, viaggerò di continuo e vivrò in hotel. Non potrei neanche più ripeterlo, uscirei dalla stanza con la testa fasciata. Forse lavorano per me. Non avrò figli. Ho cercato di inventare cose che assomigliassero ad un lavoro. La sveglia alle nove, rifare il letto, mangiare, le dieci, la polvere, le dieci e un quarto, ripassare inglese, l'una. Ridicolo, non c'era verso di prendere sul serio quei passatempi, anche il ripasso sembrava infondato, il rientro a scuola sarebbe stato due mesi dopo. Sicuramente sono i soldi che indicano che è un lavoro, o che è qualcosa di utile. Qui sembrava un gioco per bambini, facevo finta di essere la studentessa di due mesi dopo, la buona moglie che lucida la casa. Almeno mia madre è pagata per fare le pulizie al *Café de la Petite Vitesse*, invece a me neanche un centesimo per pulire la mia stanza. Comunque rovesciavo i cassetti, ordinavo, buttavo via, a fine luglio non li aprivo più, li conoscevo a memoria. Ho smesso di inventarmi lavori e di provare vestiti per piacere a chissà chi. Una serata stantia, ha cominciato a piovere gocce grandi, gli uccelli si agitano sempre e pigolano quando inizia a piovere. La vicina aveva tolto il bucato. Non mi annoiavo, volevo raccontarmi delle storie, in realtà non ero sicura di volere quello, i ragazzi dell'altro giorno in motorino, prima ancora, alcuni tipi della scuola media a cui avevo pensato, tutti formavano un sottofondo dolce, da togliere il fiato. Ma all'orizzonte niente ragazzi pericolosi, niente in vista per le vacanze, e Gabrielle che non tornava. Tesoro, qui manco l'ombra, io e Alberte risate a mai finire, prima. Non avevo voglia di scrivere cose scandalose, basta con quelle porcherie scritte sulla pagina interna delle copertine, quelle parole che non si trovano nel dizionario e che non potevo fare a meno di scarabocchiare piccole piccole e che allo stesso tempo mi facevano morire un po' dalla voglia. No, tutt'altro, sentivo che c'era qualcosa di cui scrivere dentro quella stanza, legato all'arredamento, alla mia vita stupida, e gli uccelli che preannunciavano la pioggia, e quei desideri. Ma come fare, descrivere la città, il quartiere, e poi me, dopo, niente più, non siamo personaggi di romanzi, è abbastanza evidente e non mi accade niente di che. Più avanti, quando avrò vissuto a lungo, o quando sarò andata a letto con un ragazzo, pensavo allora, riuscirò ad esprimermi. Vedevo che mi mancava il linguaggio e che c'erano cose che non conoscevo, ma mi sbagliavo. Che difficoltà mia madre quando scrive una lettera, i biglietti d'auguri, un messaggio al prof, disegna dei cerchietti in aria sopra al foglio, tac si lancia, tutta dritta con lo sguardo in giù, dice che ha difficoltà a scrivere le lettere, a volte riesce e a volte no, bisogna conoscere il meccanismo. Ci sono molti modelli nei libri, per esempio, trovavo che *Lo straniero* a volte parlasse di piccole cose ordinarie, ma bisognava cambiare l'ordine e così diventava subito tutto una stupidata. Impossibile scrivere, ho bevuto del caffelatte alle quattro, mia madre scriveva la lista della spesa. Non porta da nessuna parte. E poi avrei voluto andare dritto alle cose importanti, gli eventi e i sentimenti

riempivano a malapena una pagina. Mi rompo le palle, questo non si scrive, invece è troppo poco. Nonostante tutto ho provato, e alla terza persona, mi sembrava più tranquillo, nel caso in cui avessi dovuto dire cose delicate. Dopo tre pagine non ho più voluto continuare, sembrava un inizio di *Intimité*, un incontro su un treno, il vagone di prima classe, ma la ragazza aveva sbagliato vagone, il caso, per forza, per far sì che un dirigente si innamorasse di lei. Alla fine, non ne avevo di piccoli dettagli delicati da raccontare, mi scoccavo, mi ero lasciata trascinare da chissà cosa ed ero finita fuori strada, fuori tema, pure fuori dalle parole. Tutt'altro che la pioggia, i giardini quadrati, la storia racchiusa da qualche parte dentro queste mura. Ho stropicciato tutto e poi ho pensato fosse meglio strappare a pezzettini. Se mia madre avesse scoperto la mia bozza mi sarebbe stata alle costole, è vero quello che hai scritto o è inventato, la finzione la impressionerebbe molto più della realtà. Sono sempre stati sospettosi, da piccola, senti un po' ma cosa stai facendo, niente, stai scrivendo bugiarda, è per divertimento, quindi non è per la scuola? Per loro era una cosa pericolosa, come toccarsi la passera o fare smorfie da schizzata. Smettila che ci rimani, disgraziata! Mi avrebbero chiesto che senso avesse scrivere, che tanto quelle storie erano inutili. Lì ho messo un punto ai miei tentativi letterari, volevo soprattutto qualcosa, non le parole, tutto qui, e non succedeva niente. Ho iniziato a temere la cena, il pranzo non contava, io e mia madre mangiavamo una cosa al volo. Per fortuna ho sempre fame, guardavo i pomodori, le uova, i primi minuti pensando soltanto al piacere di inghiottire e quando il mio piatto era di nuovo pulito c'erano delle pause tra le portate perché loro mangiano lentamente. Fanno la scarpetta, assorbono il sugo con la mollica e la immergono di nuovo fino a quando la punta del pane si è completamente ammorbidita. Mio padre dice che è il momento migliore della giornata. Che strano che è un tavolo, e centinaia di volte le stesse persone attorno, momenti di vero panico quando finiscono di parlare. Mi sono chiesta che cosa ci legasse noi tre, stavo perdendo la testa, ripetevo Anne, ma il nome da solo rimbomba quando non si sente più niente intorno. A volte commentavano le faccende dei giornali, non i fatti politici, solo gli incidenti, i crimini, non è piacevole, si vedono certe cose, anche se non le hanno mai viste con i loro occhi. Com'è possibile che a mia madre, sempre in cerca di cose belle, piacesse immergersi in storie di banditi e delinquenti. Paura che ci uccidano, che ci derubino, sarebbero fuori di testa visto che tutto il malloppo è alla cassa di risparmio. E ancora incidenti, il tratto di corda al lavoro, malattie. Se fossero veramente queste le cose importanti al mondo, non vorrei arrivarci alla loro età. Mentre mangiavamo ho notato che non sopportavano molte persone in fondo, nel quartiere o altrove, solo un po' di brava gente che non si vedeva più e che stava alla larga dalla cattiveria generale. La vicina del bucato e dei piscelli appiccicosi non teneva la casa in ordine, un'altra, una vera alcolizzata, la signora Collet, presuntuosa, che si crede chissà chi e non possono

sopportarlo che ci si creda chissà chi, soprattutto quando prima non si era nessuno, bisogna ricordarselo. Le persone una per una di continuo, mai una parola sull'officina meccanica, sulla scuola, sulle istituzioni che ci ha spiegato l'insegnante di educazione civica, ma si rendevano conto che tutto questo esistesse, sì certo ma non pensavano che potessimo parlarne. Riguardo al servizio militare è durata poco, ci vuole un esercito e io dico che chi non svolge il proprio servizio non è un uomo, innanzitutto non ti immischiare tanto non lo devi fare. Mi sono impuntata, ma perché c'è bisogno di svolgere un servizio, si sono incavolati, terribile, e non mi hanno risposto. Mi sono accorta con disgusto che per loro era tutto "così", criticare gli altri, nient'altro. Le mie cose sono arrivate prima del solito, mi hanno tenuta occupata, a differenza delle altre volte avevo dei dolori e non ho potuto impedire che lei se ne accorgesse e mi ha detto che è normale. Mi è sembrato che non avrei sofferto se non mi fossi annoiata così tanto. Sono rimasta sdraiata a pancia in giù tutto il pomeriggio, mia madre era gentile gentile, delle compresse e poi dei suoi giornali. Pensavo all'anno scorso, poi ancora prima, ai mesi di luglio, ogni anno, difficile ricordare, ma mi rendevo conto che da almeno quattro anni ogni anno sembrava sempre più lontano dal precedente, dei gradini sempre più alti e su ognuno una ragazza, io, racchia e abbastanza stronza, tranne che sul gradino di oggi. Fortuna che la scala aumentava. Ma forse l'anno prossimo potrei trovare la ragazza di quest'anno una poveraccia. Mi dava fastidio. E Gabrielle? La stronza che non veniva a trovarmi. Scomparsa in città, andare da lei impossibile, pensava che le sarei corsa dietro, ero orgogliosa. È riapparsa un pomeriggio con un'aria preoccupata. Non riuscivamo ad immaginare la felicità, le giornate che vanno lisce come l'olio, pensavo che di lì a poco tutto sarebbe cambiato. Mia madre ha fatto bella figura con lei, ma poi recupera alle sue spalle. C'è ancora bel tempo, Gabrielle, che belle vacanze. Il meteo è una cosa da vecchi, non ci interessa. Forse cercava di infilarsi nella conversazione. Le è sempre piaciuto che avessi delle amiche a condizione di "tenerci d'occhio". Ci pensavo quando la vedevo che ci stava appiccicata. Nel giardino pubblico di via Césarine voleva mettermi in mezzo alle altre ragazzine, forza gioca con loro, va' a salutarle dato che andate a scuola insieme, non significava nulla, tremendo, dovevo stringere la mano ad una quando da bambine non ci si saluta mai, ci si guarda, basta, tu sei lì io pure, punto. Mi costringeva, avrei voluto sprofondare sottoterra dalla vergogna. E Alberte. Vedendoci insieme diceva, se foste maschio e femmina organizzeremmo un bel matrimonio. Non ha mai dovuto pensare a cose brutte, povera donna, è vero che stavamo zitte davanti a lei, imbarazzate come due fidanzate, aspettando che si sentisse di troppo e che si mettesse a stirare. Con Gabrielle ci siamo allontanate senza fretta, per non destare sospetti, in giardino, vicino ai ribes e ci siamo messe su degli asciugamani. Con tutte le porcherie che ci sussurravamo io e Alberte ci avrebbero messe in riformatorio all'istante, non nascondete

niente alla mamma, diceva la maestra alle elementari. Sapevo bene che Gabrielle aveva dei segreti da raccontarmi, non era scomparsa dalla fiera di Saint-Pierre senza motivo. Per decidersi ha avuto bisogno di rompere un po' il ghiaccio, chiacchierare di jeans e maglioni, e io non sembravo curiosa e bramosa, è umiliante chiedere dettagli quando non hai niente da offrire in cambio. Mi infastidiva quando masticava fili d'erba con un'aria di superiorità. Chissà che cosa si aspettava, perché in fondo era venuta per questo, raccontare. Ho conosciuto un tipo. Lo faceva apposta a menare il can per l'aia. Un educatore della colonia, lo conosci, hai presente il quartiere di Point du Jour, la colonia che c'è nel castello, no, sì. Come Alberte, ogni tipo di formalità possibile prima di. Lo vai a dire in giro! Ti giuro di no! Se giuri e stai mentendo, muori all'istante, lo sai? Sì, lo giuro sui miei genitori. Mi faceva sbavare per la voglia perché praticamente mi avrebbe raccontato il mio futuro. Tutto quello che succede alle altre ragazze alla fine succede anche a te, pensavo, come le mestruazioni. Sono riuscita a fare l'indifferente, così lei si è data una mossa, sono andata in motorino l'altro ieri, un giro. Si è fatta pregare di nuovo. Un campo. Del fieno. Ha detto, sai, ci sono altri educatori, tre o quattro. Del resto me ne fregavo, aveva detto soprattutto che ce n'erano altri. Cos'hai combinato? Ha ripreso il suo fare da gatta morta, queste cose non si dicono si sussurrano, mi sentivo inferiore accanto a lei. Ha parlato lo stesso. Mia madre è venuta a chiederci se volessimo fare merenda, sempre quel suo tic di far sentire le mie amiche servite e riverite. Ne avete di cose da dirvi, ragazze! Finta tonta. Quando se n'è andata, ho ricordato a Gabrielle che c'erano altri educatori, quindi... Avrei voluto essere più racchia di lei, così si sarebbe fidata. Secondo lei c'erano dei problemi, non hai le libertà che ho io, devi prendere la bici, come scalare una montagna. Dopo che è andata via, mi sono scoraggiata pensando ai problemi legati al frequentare i ragazzi, il primo e più difficile da risolvere è quello di nascondere a tutti. Poi vedevo quel campo, quel fieno e il seno di Gabrielle spalmato sulla mano di questo Mathieu. Forse non ho il senso della proprietà, almeno nell'immaginazione, avrei rubato l'altra mano per me, fifty-fifty, una dopo l'altra, condividere è meglio di niente. Se Gabrielle voleva davvero che fossimo amiche, doveva fare uno sforzo per essere entrambe allo stesso livello riguardo ai ragazzi, il divario è insopportabile. Era già troppo avanti rispetto a me. Alberte e i suoi tre anni in più, che non ho mai recuperato, mi prendeva in giro, quella serpe, con i suoi reggiseni, le prime ombre sul bordo delle sue mutandine e la gobbetta lì in basso ogni mese. Scomparsa dalla mia vita prima che potessi arrivare al suo livello. Invidiavo Gabrielle. Però è stato da quel giorno che la mia vacanza è diventata meno schifosa.

La domenica mattina del traguardo del Tour de France, mio padre si lamentava che il vincitore fosse un belga, hanno trovato mia nonna morta sul suo letto. Viveva con la sorella di mia madre dall'altra parte della città. È stato il primo evento dopo l'esame di terza media. Mia

madre se n'è andata come una pazza ed io e mio padre non l'abbiamo più rivista per tutta la mattinata. Da tempo non c'erano morti in famiglia, a volte mi ero chiesta che effetto mi avrebbe fatto quando mia nonna sarebbe morta, era rimasta solo lei perché gli altri nonni erano morti all'ospizio quando ero piccola. C'è stato il funerale di uno zio, la casa era piena di gente, ero andata a scuola lo stesso, forse alle elementari, ed ero felice di avere una notizia da raccontare agli altri, la maestra mi aveva sbattuta fuori perché era una cosa triste, non si doveva spettegolare e tutto l'ambaradan. Ma nessuno era triste a casa, non ne sono sicura, avranno cantato, bevuto qualcosa, gradevole, a meno che non mi confonda con un'altra cena di famiglia. Così ho cercato di capire come mi facesse stare il fatto che fosse morta, di non vederla più. Difficile, l'ultima volta che era venuta a casa era ad inizio giugno, mio padre le aveva detto, nonna, quante energie, ha l'argento vivo addosso, io dico che ci seppellirà tutti, lei non aveva sentito perché era un po' sorda e questa cosa non mi faceva ridere. Non ho provato un grande dolore ma sono cresciuta in un colpo solo, d'ora in poi quando penserò a me da piccola a volte vedrò lei, era morta, qualcosa si era rotto. Andavamo al cimitero sulla tomba dello zio e mia madre mi diceva, è in cielo, sai, vede tutto comunque, per tanto tempo ho avuto paura che mia nonna morisse, avrebbe saputo di tutte le stupidaggini che avevo fatto. Dato che non avevo più questi pensieri, il giorno della sua morte ho provato curiosità. Una giornata un po' buffa. Ho pulito e cucinato al posto di mia madre, ero felice. Pensavo anche che avrei potuto farmela in doccia in mezzo alla confusione, le catastrofi hanno dei lati positivi. Pensavo ai tipi di Gabrielle, e ripensavo a mia nonna, si mescolava tutto ed era un po' imbarazzante perché non c'era alcun nesso tra le due cose. Ho cercato chi logicamente sarebbe dovuto morire dopo mia nonna, forse mio zio Jean, ma aveva solo cinquantotto anni. C'era un ricordo che non mi usciva dalla testa, la vedevo sempre di spalle davanti ai fornelli, era il coniglio alla senape, giocavamo nel ripostiglio con la pelle e le zampe che avevano dei filamenti di sangue sul pelo. Ero felice e malinconica. Mia madre è tornata, pensavo che sarebbe tornata come ha detto, mi sbagliai, non ha pianto neanche una lacrima, ha sospirato, con gli occhi lucidi come fa Gabrielle, fine. A tavola ha raccontato che era stata lei a lavarla, a metterle il rosario tra le dita, il parroco aveva trovato tutto impeccabile. Avevo il voltastomaco. Mio padre ha detto che sarebbe andato a dire addio alla nonna, mia madre ha pensato che non fosse il caso che io lo accompagnassi, sono cose da grandi. Temeva che ci rimanessi, quello che diceva mia nonna quando i bambini e le ragazze vedono cose che non dovrebbero vedere. A me andava bene, preferivo avere solo il ricordo di mia nonna di spalle con l'odore del burro che macerava. Su una morte improvvisa si potrebbe pensare che non ci sia molto da raccontare, risultato, mia madre ha passato il giorno successivo a parlarne con le vicine. A volte si trasformava in un romanzo poliziesco, come l'aveva trovata, la tazza di

caffelatte vuota, quindi aveva mangiato, si era rimessa a letto, è molto semplice era ancora calda, dormiva come se dormisse davvero, con il lenzuolo ripiegato fino al mento. La gente aspettava la vera spiegazione, non c'era. Mia madre cercava ancora dei dettagli, giungeva a conclusione, so bene che non siamo eterni, non ha sofferto, si dice sempre così. Più volte si è asciugata gli occhi con lo straccio che aveva quando la vicina era venuta a farle sputare il rospo. Tutto questo parlare mi ha esasperato. Ho notato che c'era sempre più distanza tra il modo in cui io sentivo le cose e quello che lei diceva. Non so se volesse ancora bene a mia nonna, a che età è meno doloroso perdere la propria madre, perché in ogni caso deve succedere. Ho pensato che a quarantotto anni, l'età di mia madre, dovesse essere meglio, che quindi mia madre calcava la mano per fare un po' di scena. Improvvisamente erano pieni di vita, come il giorno della mia comunione, materassi sul pavimento per i parenti che sarebbero rimasti a dormire. Tutti mi hanno trovato bene con gli occhiali nuovi. Mia nonna è passata in secondo piano per tutti, era un'occasione per riunirsi. Un'ondata di gente fino alla messa di sepoltura. Non ci sono andata, serviva qualcuno che controllasse l'arrosto di vitello che avremmo mangiato a pranzo. E avevo solo vestiti appariscenti, mia madre non ha ritenuto utile comprare un abito da lutto solo per un funerale. I miei zii e le mie zie dicono le stesse cose che dicono i miei genitori la sera a cena, il lavoro, l'affitto, le cambiali, un po' di tutto, e mangiavano salumi. Li ho trovati ancora peggio dei miei genitori. Mio zio Jean raccontava che un tizio aveva deciso di farla finita giù da un'impalcatura, inimmaginabile. Non ce n'erano cugini della mia età, solo una dodicenne. Mi dispiaceva che mia zia Monique non ci fosse, perché mio cugino Daniel l'avrebbe accompagnata. Mia madre è partita, avete visto, nessuno si è disturbato a casa di Monique, e lei, credetemi, quando non si ha rispetto dei genitori non si vale niente, siete d'accordo. Neanche un fiore sulla bara della sua povera madre. Si sono seduti tutti, mangiavano il vitello. Anche se non siamo ricchi abbiamo comunque una dignità. Hanno parlato di Daniel, una vera testa calda, che aveva, attenzione, cambiato già trentasei lavori, più una rissa ad un ballo, e che trincava molto. Mi sono ricordata che prendeva per corrispondenza lezioni di karate o jujitsu, e poi di un libro che aveva, come avere successo nella vita in venti lezioni. Delirava tanto, si dimenava come un pidocchio durante un'eruzione cutanea per uscirne fuori, da tutto. Sbattuto fuori dall'istituto tecnico a diciassette anni. Ero innamorata di lui a quattordici. Ho visto che non era più possibile con tutto quello che gli facevano passare, mi ha fatto venire le lacrime agli occhi, ultimamente mi succede spesso quando vedo cose brutte, ho l'impressione che sia il caso, non c'è niente da fare. Daniel era davvero messo male, mi spaventava pensarci, prendere una strada sbagliata, forse succede tutto in un colpo solo, come si fa a riconoscere i segnali, l'azione che ti allontana dalla retta via e ti fa sprofondare in un vortice infernale. Dicevano che

era colpa dei genitori, che non avevano rimproverato Daniel abbastanza. Mi spaventava a morte vedere come fossero tutti d'accordo, che la pensassero tutti allo stesso modo. Il bello è che si sono messi a discutere dei dettagli, se Monique fosse stata otto anni a Le Havre o no, in via Eyriès, sei anni, non di più, aspetta, fermo, sette anni. Ci voleva il tempo per farsi un'opinione, prima che la verità venisse a galla. Si perdevano sempre di più nei dettagli. Per il momento mia nonna era finita nel dimenticatoio. Non mi interessava più niente, e dire che da piccola mi piacevano le cene di famiglia, i piatti dei dolci, le canzoni, gli sprechi di cibo in cucina con i cugini, ma quando si è bambini non si ascoltano le parole, a malapena si sentono, solo di sottofondo. Pensavo soltanto ad alzarmi da tavola, Gabrielle, la stronza che è. E loro erano pazzi, giravano a vuoto alla ricerca di chissà cosa, come va, coso sta bene, e quello là l'ho incontrato al supermercato, come se tutti quei dettagli fossero importanti, o li portassero da qualche parte. E il caffè, e l'ammazzacaffè e l'ammazzacaffè al quadrato. Ma cosa mi teneva legata a loro. Ancora un vuoto. Finalmente si sono alzati per sgranchirsi le gambe in giardino. Troppo tardi, gli ortaggi erano circondati da cordicelle da giardino, come il giorno dell'esame di terza media, il pomeriggio era passato senza che me ne accorgessi ma questo non serviva a niente. Niente di peggio che uscire per una mangiata, i miei zii erano sparsi sul passaggio sopra i fagioli, le mie zie avevano i vestiti stropicciati sul sedere, sapeva di brutto e vecchio. Prima mi piacevano i giorni in cui la festa era per noi e non per gli altri, speciale insomma. Invece la sera del funerale ero sollevata che fosse finita, mi hanno sbacchiata, bene a presto Anne studia, sarebbe bello se diventassi maestra. Avevo mangiato troppo con tutti e bevuto un po' di cherry. I miei genitori hanno detto, non c'è bisogno di cenare siamo ancora pieni. È sempre così nelle sere di festa, ma mi sento sporca e pesante. In più, pensavo di aver perso un'altra giornata, Gabrielle se la svignava mentre io ascoltavo le mie zie confrontare i prezzi delle verdure. Senza la sepoltura e la cena, forse non avrei avuto quella fretta. Mia nonna è morta proprio al momento giusto. Alle sette c'era ancora il sole, non stavano guardando la tv, era pur sempre il giorno del funerale, stavano rimettendo in ordine e nel frattempo la mia giornata è finita male, né più né meno, poi ci avrei dormito sopra, almeno la sera lasciava meno rimorsi, se Dio esistesse e mia nonna vedesse tutto da lassù, non tornerebbe a dire quello che avevo voglia di fare la sera della sua sepoltura, che avevo fatto, perché una volta che ti prende l'idea non torni indietro. Questo è stato il mio modo di seppellirla.

L'indomani mia madre ha lavorato al *Café de la Petite Vitesse*. Alle due mi ero presentata al palazzo di Gabrielle. Sua madre disfaceva la spesa, lei mescolava il caffè con il cucchiaino, cigolava, l'ho odiata. Se ci fosse stato un altro modo per conoscere ragazzi interessanti, dell'amicizia ne avrei fatto a meno. D'altronde, ho sempre pensato che fosse una situazione

temporanea in attesa di qualcosa di meglio, alle elementari non c'erano classi miste e tra me e me avevo trasformato le femmine in maschi. Ho dimenticato di dire che mia nonna era morta. Guardavo l'appartamento di Gabrielle, un ambiente semplice come casa nostra ma con oggetti completamente diversi. È strano stare a casa degli altri, peggio ancora con i genitori degli altri. Preferivo ancora mia madre alla madre di Gabrielle, le madri degli altri sono sempre fastidiose, per molto tempo mi sono chiesta come facessero le mie amiche a non rendersi conto di quanto le loro madri fossero racchie. Quello che mi disgustava di più era immaginare che Gabrielle e sua madre avessero la stessa intimità che avevo io con la mia, sulla faccia aveva qua e là qualcosa di materno, quel suo modo di stare seduta su un lato, tutta storta, con il gomito sulla formica. Sembrava imbarazzata che mi fossi presentata, anche io lo ero, e sua madre continuava a tirare fuori scatolette di sardine, del succo di mela che io detesto. Usciamo, presto, da questo scenario, ritroviamoci quasi uguali, tipo a scuola dove è come se non avessimo una famiglia per i prof, dicono "i genitori" così come dicono "la società", "il lavoro", cose molto vaghe che non li riguardano. Probabilmente Gabrielle con sua madre aveva le antenne, per sapere quando potevamo darcela a gambe dovevo aspettare, vieni a prendermi per andare in piscina, occholino, aspetta che prendo il costume. Mezz'ora dopo eravamo sulla statale, nella direzione opposta rispetto alla piscina. Mi ero tolta la camicetta nel garage delle biciclette del palazzo, per sentire sulla pelle solo le spalline. Contavo di togliermi gli occhiali poco prima del castello della colonia, era meglio tenerli per andare in bicicletta, superstiziosa che potessi spaccarmi la faccia proprio perché i miei genitori non sapevano nulla di quella passeggiata. Paura sì, era come se la bicicletta pedalasse all'indietro e che questo mi desse quasi sollievo, ma dovevo fare cose di cui avevo paura, altrimenti tanto valeva restare a casa, nella cerchia familiare fino al rientro a scuola, meglio morire. Non sapevo a cosa andassi incontro, come nei romanzi a puntate, e anche ne *Lo straniero*, mi ricordo, c'era scritto, è stato come se bussassi quattro volte alla porta dell'infelicità, ma io non potevo dirmelo perché non sospettavo nulla, sapere cosa sarebbe successo dopo avrebbe rovinato tutto.

Chapitre 3. Commentaire de traduction

En nous appuyant sur les théories de traduction et sur les stratégies que nous avons étudiées, dans ce chapitre nous visons à expliquer les choix que nous avons faits dans notre traduction. Ces choix touchent à la fois à la sphère formelle, à la sphère conceptuelle et à la sphère culturelle, d'où l'entrelacement des structures auquel le traducteur doit faire face d'après Eco⁵⁸ et qui démontre la complexité du travail du traducteur qui opère à plusieurs niveaux pour « dare nuova vita a parole di altri, regalarle a persone che altrimenti non le avrebbero conosciute ⁵⁹».

Le fil rouge de notre étude c'est la position du traducteur qui se situe au milieu entre deux langues, la langue de départ et la langue d'arrivée⁶⁰, ce qui se lie à une perspective double qui peut paraître lors de la traduction. Le traducteur peut en effet rester attaché au texte source, mais cela comporte parfois le risque d'étrangeté du lecteur de la traduction, ou sinon considérer les exigences de ce dernier en altérant, où il est nécessaire, le texte de départ. Cependant, l'objectif de la traduction doit être celui de garantir une harmonie entre ces deux sphères, ce qui est symbolisé par la métaphore du « troisième espace ⁶¹» qui envisage la traduction comme étant un fleuve qui touche les deux rives linguistiques de la même façon. Par conséquent, le résultat que nous avons voulu poursuivre est le type de traduction que Jacqueline Risset appelle « belle fidèle infidèle ⁶²», celle qui à la fois reste loyale envers l'auteur, mais qui néanmoins réussit à lutter contre l'invisibilité du traducteur. Cet objectif de traductologie s'avère particulièrement intéressant à l'égard de notre texte et de l'écriture d'Annie Ernaux pour laquelle son traducteur italien Lorenzo Flabbi ne manque pas de souligner que « lorsqu'elle parle de soi, elle parle de nous toutes et nous tous, parce qu'elle parle de son temps ⁶³» ; d'où le défi que nous a accompagné.

L'organisation du chapitre prévoit une division par stratégies : dans une première partie nous nous pencherons sur la transposition à travers laquelle nous analyserons un type particulier de structure formelle et sa restitution en traduction. Nous nous concentrerons après sur la modulation, ce qui nous permettra de nous interroger sur les différentes façons de voir le monde qui se reflètent dans les langues. Enfin nous étudierons l'adaptation et la

⁵⁸ Umberto Eco, *Dire presque la même chose : expériences de traduction*, Éditions Grasset & Fasquelle, Paris, 2006, pp. 20-25.

⁵⁹ Giuliano Rossi, Giuseppe Sofo, *Sulla traduzione, Itinerari fra lingue, letteratura e culture*, Solfanelli, Chieti, 2021, pp.152-153.

⁶⁰ Antonio Prete, *All'ombra dell'altra lingua*, Torino, Bollati-Boringhieri, 2011, p.12.

⁶¹ Homi K. Bhabha, *The Location of Culture*, London-New York, Routledge, 1994, p.38.

⁶² Jacqueline Risset, *Histoire d'une traduction*, dans Dante, *La Divine Comédie*, Paris, Flammarion, 2010, p.XLI.

⁶³ Interview à Lorenzo Flabbi, online : <https://www.raicultura.it/letteratura/articoli/2021/12/Annie-Ernaux-con--2f755055-ad21-4c21-9bcd-09c66dcd0da7.html>, (consulté le 04/02/2024).

transcription, par le biais desquelles nous soulèverons le débat sur la position du traducteur à l'égard du texte.

3.1. La transposition

La première sphère du texte que nous voulons traiter est celle de la forme dont la principale stratégie adoptée est la transposition, une opération grammaticale qui « consiste à remplacer une partie du discours par une autre »⁶⁴. Les transpositions mises en œuvre sont généralement dues à un besoin de réorganiser des formes grammaticales et syntaxiques et des structures phrastiques du texte-source. Pour ce qui concerne les parties du discours, cela répond à un besoin de garantir la spontanéité et la naturalité de la langue de la traduction où les signifiants sont changés, mais ils gardent le sens original. Quant à l'organisation phrastique, la transposition s'avère nécessaire étant donnée la nature du texte, c'est-à-dire une narration rétrospective à la première personne qui entrelace le flux de conscience de la narratrice/personnage principale et le discours indirect libre des personnages. Notre objectif a été celui de garantir la compréhension du texte traduit tout en gardant l'articulation, parfois complexe, des structures.

3.1.1. Les parties du discours

Tout d'abord, la transposition intéresse la construction nominale qui est typique en français ; l'italien, au contraire, privilégie d'autres solutions qui visent plutôt à décrire le mouvement des processus à travers l'emploi des verbes⁶⁵. C'est pour cette raison qu'une phrase simple comme « Dehors j'ai regretté *la blanche* », incluant un seul verbe et un nom qui constitue le COD, en italien elle devient « Fuori mi sono pentita *di non aver preso quello bianco* », où le nom se transforme en une proposition subordonnée circonstancielle.

De plus, la transposition nom/verbe comporte en italien le recours au mode subjonctif dans certaines subordonnées. Ainsi, la phrase « Elle paraissait gênée *par ma venue* » est-elle traduite en « Sembrava imbarazzata *che mi fossi presentata* ». À ce sujet, nous mettons en évidence que l'utilisation du subjonctif comporte une différence de registre entre les deux langues, le français l'adoptant presque exclusivement dans la langue cultivée. Toutefois, nous

⁶⁴ Josiane Podeur, *La pratica della traduzione. Dal francese all'italiano e dall'italiano al francese*, Liguori, Napoli, 2002, p. 33.

⁶⁵ Josiane Podeur, *ibid.* p. 38.

avons décidé de le garder car les spécialistes soulignent comment l'italien adopte le subjonctif de manière plus naturelle.⁶⁶

En outre, le phénomène de transposition du nom français apparaît lorsqu'en italien nous utilisons plutôt un adjectif. Par exemple, nous avons traduit « un minot inoffensif de *quatorze ans* » en « un *quattordicenne innocuo* », ce qui permet d'alléger la longueur de l'expression et qui témoigne du goût italien pour l'adjectif. Ce goût se manifeste aussi dans la tendance à ajouter des suffixes aux noms indiquant la dimension ; c'est pour cela que « un bruit menu » devient « un *rumor-ino* », ou encore « des petits ronds » devient « *dei cerchi-etti* ».

Quant à l'utilisation des adverbes, conformément aux théories selon lesquelles le français est réticent à utiliser les adverbes en *-ment* qui sont considérés « lourds selon le goût classique ⁶⁷ », le résultat est la nominalisation française qui s'oppose à l'emploi plus vaste d'adverbes en italien. Ainsi, bien que les adverbes suivants aient aussi des synonymes en *-ment*, nous avons envisagé l'écart entre les deux langues de la manière suivante : « tout le temps » dévient « *continuamente* », « deux fois » dévient « *doppiamente* », « pour rien » dévient « *inutilmente* ».

Une autre caractéristique propre au français nous confirme l'hésitation au recours aux adverbes en *-ment*, c'est-à-dire l'emploi des adjectifs à leur place ; la phrase « la suite aurait été *différente* » contient un adjectif qui dans notre traduction se transforme en adverbe « *dopo sarebbe andata diversamente* ». Par ailleurs, nous soulignons l'habitude de la langue italienne d'intensifier le sens de certains verbes en les associant à des adverbes déictiques : le verbe « dégringoler » est traduit par « *rotolare giù* », ou encore le verbe conjugué « nous avançons » est traduit par « *andiamo avanti* ».

3.1.2. L'organisation phrastique

Nous envisageons la structure du texte comme étant l'une des particularités principales à reproduire dans la traduction. En particulier, il s'agit d'une narration rétrospective à la première personne où la narratrice, qui coïncide avec le personnage principal, entrelace son flux de conscience avec le discours indirect libre des personnages.

Tout d'abord, nous nous sommes demandé s'il fallait reproduire cette particularité dans la traduction ou s'il valait mieux d'apporter des changements de nature structurelle pour garantir une majeure clarté dans le discours. En effet, le premier rapport au texte peut résulter dans une compréhension faible des phrases et des périodes.

⁶⁶ M.Cressot et L.James, *Le style et ses techniques*, Paris, 1947, p.87.

⁶⁷ M. Grevisse, *Le bon usage*, 12^{ème} éd. revue et corrigée par A. Goose, Paris, 1986, p.1014.

Toutefois, nous voulons proposer ici que la structure du texte est strictement liée à l'intériorité du personnage, une adolescente dans le tourbillon de son âge avec tous les tourments et les inquiétudes qui y sont liés et dont le langage est « lui-même reflet d'un rapport au monde vécu sur le mode de la révolte ou de l'insoumission ⁶⁸ ». Ainsi, en lisant le texte, le lecteur peut-il entrer dans la pensée du personnage et s'imbriquer dans le flux de ses réflexions en adoptant son point de vue.

Par voie de conséquence, sur ce sujet notre traduction adopte une approche sourcière dans la mesure où nous avons voulu garder la pensée, les sensations et les sentiments de la narratrice du texte source et les transmettre d'une manière la plus proche possible. De cette façon, à l'opposé de courir le risque de trahison envers le texte par une attitude explicative et par l'enrichissement du texte avec des notes ou des constructions nouvelles, il en résulte un effet d'enchevêtrement, de complexité et d'engagement du lecteur similaires au texte source.

Dans la pratique, cette volonté s'applique dans les transpositions qui concernent l'organisation phrastique et qui touchent à la syntaxe et aux propositions ; généralement celle-ci tiennent compte de la différente organisation phrastique entre le français et l'italien. Si d'un côté le premier est plutôt centré sur l'ordre canonique (SVC), également nommé « séquence progressive », le second est caractérisé par une certaine liberté qui correspond souvent à une « séquence régressive » (VS), mais qui jouit aussi d'une certaine variété ⁶⁹. C'est pour cette raison que dans le texte en français il y a des éléments qui ont une position fixe et obligatoire dans la phrase, mais qui en italien ont la possibilité de se déplacer. À titre d'exemple, dans la phrase « Justement des *gars* en vélomoteur *nous ont accostées* que connaissait Gabrielle » l'ordre canonique est respecté, toutefois en italien nous a paru plus logique de transposer l'ordre afin de la rendre plus spontanée, l'italien ayant la possibilité de bouger le verbe devant le sujet : « *Ci hanno abbordate dei tizi in motorino che Gabrielle conosceva, appunto.* ».

Dans la langue française, il y a cependant des constructions qui s'éloignent de la règle générale SVC, il s'agit notamment des dislocations et des mises en relief qui sont des structures largement utilisées dans l'oralité, mais que nous retrouvons souvent dans ce texte. Ce type de construction, visant à souligner dans une phrase un élément en particulier, elle ne devrait pas être calquée dans la traduction selon la règle générale, mais plutôt résulter dans une inversion. C'est pourquoi « *Ce qui me faisait le plus suer* » est traduit en « *Mi rompeva*

⁶⁸ Aurélie Adler et Julien Piat, « Introduction : Annie Ernaux, les écritures à l'œuvre », Fabula / Les colloques, in Aurélie Adler, Julien Piat, Véronique Montémont (dir.), *Annie Ernaux, les écritures à l'œuvre*, 2020, online : <https://www.fabula.org/colloques/document6632.php>, (consulté le 05/02/2024).

⁶⁹ Josiane Podeur, *La pratica della traduzione. Dal francese all'italiano e dall'italiano al francese, op.cit.*, pp.54-55.

soprattutto *che* », ou « *Ce qui* me dégoutait déjà, c'était » dévient « *Che schifo che* mi faceva ».

Pour ce qui concerne la syntaxe, nous avons eu recours à la transposition pour rendre plus naturelles et plus fluides les fonctions syntaxiques en italien, tout en gardant la nature sémantique des parties du discours. De cette façon, un sujet peut être transformé en complément d'objet direct : « *J'ai été réveillée* par des gargouilles dans la salle de bains » dévient « *dei rumori di tubi dal bagno mi hanno svegliata* ».

À ce propos, la transposition de la syntaxe va de pair avec celle des formes actives et passives où les linguistes mettent en évidence comment la langue française rechigne un peu à utiliser la forme passive, dû à une tradition classique provenant de Vaugelas⁷⁰. C'est pour cette raison que dans le texte français il y a de nombreuses constructions à la forme active qui sont traduites en italien avec le passif. Par exemple, dans la phrase « *Le maillot jaune avait encore changé* de bonhomme » le verbe « *changer* » subit en italien un changement formel qui comporte aussi le choix d'un autre verbe : « *La Maglia gialla, [...], era passata* ad un altro tizio ». De la même manière, le choix d'un verbe passif en italien a lieu lorsqu'en français l'auteure utilise le pronom « *on* » à valeur indéterminée. Par conséquent, la phrase « *qu'on devinerait* tout sous le tissu » est rendue à la forme passive « *si sarebbe intravisto* tutto sotto al tessuto ».

Par ailleurs, un autre phénomène de transposition concerne les différents types de phrase (affirmative, négative, exclamative et interrogative). Dans la traduction nous sommes penchés surtout sur cette dernière, dans la mesure où la narratrice adopte la forme d'un discours indirect libre qui est très riche en interrogations. Toutefois, la particularité de ces questions est le manque presque total du point d'interrogation, dont nous donnons l'exemple dans les citations suivantes : « *Qu'est-ce qu'elle m'avait dit d'intéressant depuis longtemps* » ; « *Qu'est-ce qu'il s'apprête à faire, ça sent la terre et le bois brûlé* » ; « *Est-ce qu'elle irait tanner les profs au lycée, j'en ai eu le cafard d'avance* » ; « *pourquoi les monsieurs qui jouent du tambour ont des gants blancs, ça se fait, ça s'est toujours fait* ».

Pour répondre à cela, nous avons choisi des solutions variées selon le cas. D'un côté, si la phrase était indépendante, nous avons décidé de la transposer en une question directe : « *Ma da quanto non mi diceva qualcosa di interessante ?* ». De l'autre côté, lorsque la question était souvent entrelacée dans le discours et parfois avec les réponses elles-mêmes, nous avons gardé le même style du texte en français : « *Ma cosa sta per fare, puzza di terra e legna*

⁷⁰ M. Grevisse, *Le bon usage, op.cit.*, 1986, p. 1166.

bruciata » ; « E se scocciasse pure i prof del liceo, già mi sentivo giù di corda » ; « ma perché i signori che suonano il tamburo portano dei guanti bianchi, perché sì, è sempre stato così ».

Mais à ce moment-là une autre question est survenue et elle constitue une différence entre la langue française et la langue italienne, à savoir la présence d'un élément introducteur dans les questions. En effet, si le lecteur français peut s'apercevoir qu'il s'agit d'une question en lisant le mot interrogatif au début d'une phrase, le lecteur italien n'a pas cette possibilité. En italien nous ne possédons pas de marque d'interrogation comme « est-ce que » ; par ailleurs, différemment du français qui adopte des mots différents selon que la phrase est affirmative ou interrogative (pourquoi/parce-que ; comment/comme), en italien il existe une seule forme valable pour les deux types de phrase. C'est pour cela que la traduction de « *pourquoi* les monsieurs qui jouent du tambour ont des gants blancs » en *« *perché* i signori che suonano il tamburo portano dei guanti bianchi » aurait comporté des problèmes de compréhension. Par conséquent, pour essayer de résoudre cette problématique nous avons analysé les indications de Jakobson : « Si une catégorie grammaticale donnée n'existe pas dans une langue, son sens peut s'exprimer par l'aide de moyens lexicaux ⁷¹ ». Ainsi, avons-nous eu recours à des conjonctions au début des phrases qui sont très utilisées à l'oral et qui peuvent faciliter l'interprétation : « *Ma* cosa sta per fare » ; « *E se* scocciasse pure i prof del liceo » ; « *Ma* perché i signori che suonano il tamburo portano dei guanti bianchi ».

À propos du domaine de l'interrogation, nous nous sommes intéressés de même à la présence de certaines questions rhétoriques : « est-ce qu'on parle de nos petites affaires cachées nous les filles pour attirer les garçons ». Ici, il s'agit d'une question rhétorique où la réponse est intrinsèquement négative, d'où, selon la règle générale, dans la traduction ce type de question est rendue à la forme négative ⁷² : « noi ragazze *mica* parliamo delle nostre cosette nascoste per attirare i ragazzi ».

Compte tenu que la solution la plus simple aurait été celle d'ajouter des points d'interrogation, nous sommes conscients du risque de compréhension faible en traduction, mais nous pensons qu'il s'agit ici d'un écart, d'un choix de l'auteur que le traducteur doit maintenir. En effet, nous envisageons une corrélation entre le style et l'état d'âme du personnage, une sensation de platitude et d'ennui d'une adolescente qui « cherche à communiquer, à comprendre. Mais rien, dans le langage [...] ne coïncide avec la réalité de ce qu'elle vit et elle se trouve renvoyée à la solitude ⁷³ ». De plus, cette solution nous a permis de

⁷¹ Roman Jakobson, "Aspetti linguistici della traduzione", in Roman Jakobson, *Saggi di linguistica generale*, Feltrinelli, Milano, 2002, p.60.

⁷² Josiane Podeur, *La pratica della traduzione. Dal francese all'italiano e dall'italiano al francese*, op.cit., p.68.

⁷³ Annie Ernaux, *Ce qu'ils disent ou rien*, Editions Gallimard, Paris, 1977, cf. quatrième de couverture.

garder le rythme et la fluidité du texte, risquant les points d'interrogations d'interrompre le flux de la pensée et de la narration.

3.2. La modulation

Une langue est composée par deux aspects qui vont de pair, la forme et le discours, et dans la traduction le traducteur doit en tenir compte. De ce fait, si la transposition se concentre sur le domaine de la forme, maintenant il est question de nous pencher sur l'autre sphère du langage, celle de la pensée.

Pour ce faire, il existe en traduction la technique de la modulation, définie de manière technique comme étant un « éclairage » produit par le changement d'un point de vue⁷⁴. Chaque langue est en effet connexe à une culture et, par conséquent, sa propre façon de voir et d'exprimer la réalité peut différer de la façon propre à une autre langue. Il y a des aspects du langage qui pourraient être calqués et résulter dans une traduction correcte grammaticalement, mais incorrecte dans le message ; dans ce sens, la modulation aide à rendre le discours le plus spontané et le plus naturel possible en langue cible.

L'emploi de la modulation touche en particulier les figures de rhétorique telles que la métaphore, la métonymie ou la synecdoque et les expressions idiomatiques. De plus, dans notre travail nous avons distingué entre les modulations obligatoires, c'est-à-dire ayant une traduction lexicalisée dans les dictionnaires, et celles libres, dépendant seulement de la situation d'énonciation et des choix du traducteur.

3.2.1. La métaphore

Le premier élément touché par la modulation est la métaphore, l'opération qui consiste à remplacer un mot par un autre mot qui se charge d'une valeur symbolique. L'apport de la modulation s'explique ici parce que les langues diffèrent dans la manière d'attribuer des symboles ou des images aux noms. Au sein de la modulation métaphorique nous avons procédé d'une façon variée selon les cas, toujours en considérant l'existence d'une modulation obligatoire et d'une modulation libre.

Le premier cas que nous avons rencontré est celui de l'image créée *ad hoc* par l'auteure, c'est-à-dire celle qui est universelle et valable pour plusieurs langues et cultures puisqu'il s'agit d'un imaginaire partagé ; par conséquent, le recours à une traduction directe est ici

⁷⁴ J.-P. Vinay, « La traduction humaine », in *Le langage*, Gallimard, Paris, 1968, p.745.

accepté⁷⁵. Un exemple dans notre texte est l'image « comme une *bête sale* » dont le signifié est l'organe génital féminin. Nous avons appliqué un calque en « come fosse una *bestia sporca* » puisque l'idée de vulgarité et de grossièreté associée à la bête est valable de manière générale, aussi bien que l'a été la connotation négative de l'organe dans les cultures religieuses pour longtemps, provenant de la tradition du péché originel⁷⁶.

Il y a aussi bien le cas des métaphores calquées pour la raison opposée, à savoir l'originalité de la construction pour part de l'auteure ; nous envisageons ici les métaphores de langue source qui n'ont pas de lexicalisation dans les dictionnaires. En suivant les études du spécialiste Newmark, selon lesquelles le traducteur doit être loyal envers l'auteur lorsqu'une métaphore originale est effectuée, il s'avère pour nous nécessaire de maintenir l'image qu'elle a décidé de créer volontairement en appliquant une traduction directe⁷⁷. C'est pourquoi une métaphore étrange comme « la télé en couleurs mal réglée », qui vise à indiquer la difficulté à voir, est-elle traduite en « come una TV a colori impostata male » ; ou encore que la similitude particulière « il s'agitait comme un pou dans une gale » qui évoque l'idée de nervosité, est-elle traduite littéralement : « si dimenava come un pidocchio durante un'eruzione cutanea ».

Cependant, pour la plupart des occasions la modulation métaphorique a été la recherche d'une autre métaphore en italien, dû à l'impossibilité d'utiliser l'image de départ, mais malgré tout notre objectif a été celui de chercher des images proches dans le lexique. À titre d'exemple, nous citons la métaphore « la plus petite *goutte* d'explication » pour laquelle nous avons proposé « un *briciolo* di spiegazione » ; dans les deux cas, il s'agit d'une métaphore qui indique la petitesse à travers le champ lexical de la consommation. De plus, dans la phrase « elle a *nagé* ma mère » il y a le verbe à valeur métaphorique « nager » qui indique une situation de difficulté ; ainsi, a-t-elle été traduite en « mia madre si è *infognata* », où il y a une métaphore commune dans le langage oral italien qui indique le même sens avec la même image de l'eau. De la même manière, le « *tourbillon* jusqu'à la messe d'enterrement » dévient « un'*ondata* di gente », représentant les deux métaphores un grand afflux de personnes à travers l'image d'un événement météorologique. Toutefois, dans ce dernier cas, si en français il s'agit d'une métaphore *in absentia*, en italien la métaphore est *in presentia*.

En outre, le cas suivant consiste plutôt à rendre une métaphore du texte de départ en une similitude en italien, étant donné que « l'argot parisien est essentiellement métaphorique⁷⁸ ».

⁷⁵ Josiane Podeur, *La pratica della traduzione. Dal francese all'italiano e dall'italiano al francese, op.cit.*, p. 80.

⁷⁶ Philippe Vilain, « Alienation et inter-dit dans les romans d'Annie Ernaux », in *LittéRéalité*, vol.17, n.2, 2005, p.56.

⁷⁷ Josiane Podeur, *La pratica della traduzione. Dal francese all'italiano e dall'italiano al francese, op.cit.*, p.80.

⁷⁸ P.Guiraud, *L'argot*, PUF, Paris, 1956, p.55.

En effet, la métaphore française « une montagne à *soulever* » a son équivalent italien dans une similitude lexicalisée qui possède la même image de la montagne et qui indique la même idée d'impossibilité d'agir : « *come scalare una montagna* ». Cependant, nous avons rencontré aussi le cas opposé pour lequel une similitude en français a une métaphore équivalente et obligatoire en italien : « tu vas devenir *comme un tonneau* » dévient « *diventerai una balena* », utilisant les deux langues deux images animales différentes pour indiquer l'idée de grosseur physique.

Une autre situation s'est vérifiée lorsqu'en français l'auteure utilise des images qui n'ont pas d'image équivalente en italien. Ici, compte tenu du risque d'une tendance à démétaphoriser le texte original⁷⁹, nous avons eu recours à ce type de modulation avec discrétion. D'un côté, notre priorité a été la recherche d'images proches, de l'autre, lorsque cela n'était pas possible nous avons cherché des structures équivalentes dans le sens. C'est pourquoi la métaphore « examen-*bidon* » qui n'a pas de métaphore proche valable pour un examen en italien, est remplacée par une expression qui exprime le sens avec un langage familier conforme à l'original : « *l'esame non vale un corno* ». Pour la même raison, la phrase « cette menace bien briquée *pour le moindre vol de sucre* » nous a conduit à changer le *mot-image* « sucre » en un *mot-signe* : « *per un nonnulla* ».

Pour terminer sur le domaine des métaphores, il y a une phrase qui nous a beaucoup fait réfléchir et que nous voulons mettre en évidence ici, c'est-à-dire : « l'acte qui vous fait *bacuner* du droit chemin dans le mauvais ». Le premier obstacle ici a été celui de comprendre le verbe « bacuner », dont la seule explication que nous avons trouvée est dans un dictionnaire d'ancien français provençal qui cite « Bacune » comme étant un démon⁸⁰. À partir de ce moment, vu le manque en italien d'un verbe qui puisse reproduire la même image, nous avons décidé de moduler la phrase en créant une métaphore en italien : « *l'azione che ti allontana dalla retta via e ti fa sprofondare in un vortice infernale* ». Ici, la métaphore du diable est reprise dans l'image de l'enfer que nous estimons aussi comme étant une compensation à l'intraductibilité du verbe.

3.2.2. La métonymie

Le processus de la modulation concerne aussi la métonymie, la figure de style qui emploie un mot pour désigner quelque chose à laquelle il est lié par un rapport logique. À la différence

⁷⁹ J.-C. Margot, *Traduire sans trahir*, Lausanne, 1979, pp. 286-287.

⁸⁰ Online : <https://archive.org/details/dictionnaireduvi01lacouoft>, (consulté le 12/01/2024).

de la métaphore, la modulation métonymique comporte moins de risque d'écart de la norme puisqu'elle contribue à rendre la langue cible plus fluente⁸¹.

Avant tout, un premier type de métonymie qui ressort dans la traduction est celle de cause/effet, dans la mesure où nous voyons en français l'origine et en italien le résultat : « les yeux m'en *piquaient* d'horreur » → « mi *sanguinavano* gli occhi dall'orrore ». Il y a aussi le processus inverse d'effet/cause : « une vraie tête *brulée* » → « una vera testa *calda* ». De cette manière nous mettons en évidence que les langues peuvent donner des connotations différentes aux noms pour désigner la même chose, dans ce cas-là en insistant soit sur l'origine soit sur la conséquence d'un phénomène.

Un autre type de métonymie qui a subi la modulation prend en cause la synecdoque généralisante qui adopte un terme général au lieu d'un autre plus spécifique pour des raisons de naturalité linguistique. « J'en ai fait une de ces *marées* ! » dévient « ho fatto un *lago* ! », la marée étant une sous-catégorie du lac. La généralisation est présente aussi bien dans la traduction de la phrase « je le jure sur la *tête* de mes parents » → « lo giuro sui miei genitori » où l'image de la tête est remplacée par l'image abstraite des personnes ; nous pensons en effet que l'image de la tête soit plus récurrente en français qu'elle ne l'est en italien, peut être en raison de l'imaginaire de la guillotine.

Pour conclure l'analyse de la métonymie, nous envisageons la traduction de certains noms propres en des noms communs ; il s'agit de « C.E.S », de « C.E.T. » et de « B.E.P.C. » qui ont été traduits en « scuola media », « istituto tecnico » et « esame di terza media ». D'ailleurs, s'agissant d'acronymes nationaux inconnus en langue cible, leur transcription aurait comporté des difficultés de compréhension, faute de notes explicatives ou d'un contexte plus explicite⁸².

3.2.3. Expressions idiomatiques

La dernière sphère qui rentre dans la modulation est celle du langage idiomatique avec toutes ses expressions et locutions. Nous en avons trouvé une grande quantité dans le texte, ce qui contribue beaucoup à l'impression d'écrit oralisé. D'après nous, le langage idiomatique est, en effet, une caractéristique fondamentale de cette écriture et il vise à toucher le lecteur par la spontanéité du discours. Somme toute, il s'agit d'un langage qui veut se montrer coloré, vif et dynamique.

Quant à la traduction, la phraséologie idiomatique est un domaine qui pose des difficultés car elle est particulièrement reliée aux mœurs et à la culture des parlants d'une langue, ce qui

⁸¹ Josiane Podeur, *La pratica della traduzione. Dal francese all'italiano e dall'italiano al francese*, op.cit., p.92.

⁸² Josiane Podeur, *ibid.*, p.182.

peut être intraduisible dans une autre⁸³. Toutefois, elle doit « être traduite par son exact équivalent sémantique, et ne permet ni l'hésitation, ni la libre sélection ⁸⁴ » ; c'est pourquoi un premier objectif a été celui de chercher des expressions équivalentes et obligatoires, c'est-à-dire lexicalisées dans les dictionnaires bilingues. Ainsi, l'expression « il passe trois pelés un tondu » dévient-elle automatiquement « quattro gatti », ce qui dans les deux langues exprime la présence de très peu de personnes. Ou encore l'expression « raide comme la justice » est traduite en « ferma come una statua », le français et l'italien se servant de deux concepts différents pour désigner un caractère impassible.

Par ailleurs, à plusieurs occasions nous nous sommes intéressés à sélectionner des expressions possédant des images proches sémantiquement du texte originel, afin de garder une approche sourcière envers les choix de l'auteure. Par conséquent, bien qu'une expression comme « les *Anglais* ont débarqué » ait plus d'une traduction en italien (« avere le proprie cose », « avere il barone rosso », « avere gli ospiti »), nous avons choisi « è arrivato il *marchese* ». En effet, comme l'expression française évoque le sang à travers l'imaginaire de la guerre, nous envisageons l'image du « *marchese* » comme étant proche dans le champ lexical de l'histoire. Pour la même raison, pour la phrase « Ma mère a fait *un foin de tous les diables* » nous avons sélectionné « mia madre ha *scatenato l'inferno* » où l'image de l'enfer fait un écho logique à celle du diable.

Par le biais de cette dernière expression nous présentons une autre caractéristique de la plupart de ces expressions, c'est-à-dire le registre familier et populaire qui les caractérise. Ici la tâche devient plus complexe, étant donné que la traduction devrait être fidèle au concept, à la sémantique et au registre aussi. Par conséquent, à certains moments nous avons fait des choix. Dans les cas suivants, sous les indications de Josiane Podeur qui affirme que la traduction doit exprimer la « sagesse populaire » de la langue source au détriment de la sémantique⁸⁵, c'est le registre qui prend le dessus : « laisser longtemps en carafe » → « menare il can per l'aia » ; « ça lui ferait une belle jambe » → « avrebbe fatto un buco nell'acqua ». Ici, les deux langues utilisent des images complètement différentes tout en indiquant le même concept et en adoptant le même niveau de registre.

Dans d'autres situations, compte tenu que l'argot est riche en mots et en images mystérieuses et difficiles à rendre en traduction par des expressions équivalentes, nous avons été obligés à avoir recours à l'entropie, c'est-à-dire à l'explication du concept au détriment de l'image. Par exemple, « ceux qui s'étaient déjà fait la malle » est une expression familière qui

⁸³ A.Rey, Préface à A.Rey et S.Chantreau, *Dictionnaire des expressions et locutions*, Le Robert, Paris, 1989.

⁸⁴ R. Amossy, 2001, « D'une culture à l'autre : réflexion sur la transposition des clichés et des stéréotypes », dans « Palimpsestes », n.13, p.10.

⁸⁵ Josiane Podeur, *Jeux de traduction / Giochi di traduzione*, Liguori Editore, Napoli, 2009, p.121.

évoque l'action de s'enfuir à travers l'image d'un prisonnier qui prépare sa valise ; en italien il n'existe pas d'image correspondante et la traduction littérale n'aurait aucun sens, c'est pourquoi nous avons choisi l'expression « quelli che se l'erano già squagliata », qui reprend le message avec un registre de niveau pareil. De plus, l'expression « lâché avec des élastiques » qui indique un cadeau fait avec avarice, elle subit l'entropie en devenant un simple adjectif qui éclaircit le sens : « scarso ». Ce processus est aussi appliqué dans la phrase « Je l'ai eu les doigts au nez le B.E.P.C. » où la narratrice transmet l'idée de facilité à travers l'image des « doigts au nez » ayant une connotation particulière en français, mais seulement un sens dénotatif en italien ; en conséquence nous avons pratiqué l'entropie : « L'esame è stato una passeggiata ».

Ces différences en traduction peuvent s'expliquer par le fait que l'argot emploie une grande quantité d'objets symboliques qui peuvent tomber en italien⁸⁶, mais parfois cela comporte aussi un changement de registre. Nous pouvons l'observer dans l'expression « Pour un pet de travers » qui est traduite en « Per così poco », où nous avons dû renoncer à l'image et à la familiarité du registre pour des raisons de clarté du discours en italien. Cela concerne aussi la phrase « tous les plaisirs tournent en *eau de boudin* avec eux » qui dévient « con loro tutti i piaceri vanno in *fumo* », où la traduction s'éloigne pour la connotation culturelle de l'image source, d'où conséquemment la perte du registre.

À ce sujet, il y a un cas particulier qui a attiré notre attention : « après des queues Marie c'est le printemps ». Cette phrase nous a paru à premier impact une expression idiomatique, vu que les images qu'elle contient et le nom propre n'ont pas de lien logique avec la situation d'énonciation. La recherche d'une signification a été difficile puisqu'elle n'est pas présente dans les dictionnaires officiels, mais nous en avons trouvé une dans un dictionnaire argotique⁸⁷. Nous envisageons qu'« après des queues, Marie » est une locution qui signifie « rien », mais avec une occurrence réduite et un usage ancien. Pour la traduire nous avons choisi l'expression « nisba », un adverbe d'un jargon italien qui pourrait bien faire face au style argotique.

3.3. L'adaptation

Si d'un côté à travers la modulation nous avons fait un aperçu de certaines différences culturelles qui se reflètent dans le langage et qui dépendent de la façon d'interpréter le monde, maintenant nous nous occupons de mettre en évidence ce qui dans le texte se trouve à la

⁸⁶ Josiane Podeur, *La pratica della traduzione. Dal francese all'italiano e dall'italiano al francese, op.cit.*, p. 97.

⁸⁷ Online : <https://www.languefrancaise.net/Bob/76907> (consulté le 18/01/2024).

limite de la traduction, mettant en jeu la culture, la société et la subjectivité⁸⁸. En effet, nous avons rencontré des éléments qui ne peuvent pas être présents dans la traduction, parce que sinon le lecteur éprouverait une impression d'étrangeté, il ne subirait pas un niveau d'effet pareil à celui que le lecteur de langue source reçoit, il se sentirait loin du récit.

Dans notre texte l'utilisation de l'adaptation a été analysée et pondérée, conformément aux intentions de l'auteure. En nous penchant sur la poétique d'Annie Ernaux elle-même, nous avons en effet réfléchi sur comment et dans quelle mesure insérer la source dans la traduction. Ce qui caractérise son œuvre est nommé par les critiques une « auto-sociobiographie », à savoir une écriture qui montre une corrélation entre la forme autobiographique et la sociologie⁸⁹. Par le biais d'un croisement entre le récit personnel et l'évocation des phénomènes d'une réalité sociale partagée, l'objectif est donc l'implication du lecteur au sens large⁹⁰. En particulier, ce type d'écriture fait de sorte que chaque personne qui lit le roman puisse trouver des éléments et des sensations qui les concernent et éprouver ou avoir éprouvé les mêmes sentiments que la narratrice exprime dans des situations communes.

À ce moment-là, nous nous sommes interrogés sur comment répondre à cette problématique en traduction. D'un côté, l'ambition de l'écrivaine de toucher toute type d'individualité nous conduirait à la domestication du texte, afin que le lecteur italien puisse se retrouver facilement dans le récit, en entrer en syntonie et se laisser transporter par l'imagination et les souvenirs personnels auxquels l'auteure veut faire appel. De l'autre côté, le contexte de la narration est lui aussi un élément fondamental de la poétique d'Annie Ernaux ; l'évocation de ses origines a en effet toujours une place fondamentale dans ses romans. D'où la difficulté de trouver un compromis entre ces deux sphères si importantes mais qui entrent en collision dans la traduction.

Par conséquent, lorsque la présence culturelle/sociale/subjective aurait compromis la compréhension du texte, notre objectif a été généralement celui de nous rapprocher du lecteur à travers le processus de l'adaptation. En revanche, nous avons décidé de garder des images du texte de départ qui, bien qu'elles n'appartiennent pas à la culture de langue cible, elles sont compréhensibles ; cela nous a également permis de maintenir la couleur et la particularité de certaines traditions.

⁸⁸ Josiane Podeur, *La pratica della traduzione. Dal francese all'italiano e dall'italiano al francese, op.cit.*, p.111.

⁸⁹ Philipp Lammers et Marcus Twellmann, *L'autosociobiographie, une forme itinérante*, 2021, online : <https://journals.openedition.org/contextes/10515#tocto2n6>, (consulté le 02/02/2024).

⁹⁰ Bérengère Moricheau-Airaud, « Propriétés stylistiques de l'auto-sociobiographie : l'exemplification par l'écriture d'Annie Ernaux » dans *Sociologie du style littéraire*, n.18, 2016, online : <https://journals.openedition.org/contextes/6235>, (consulté le 02/02/2024).

Dans la pratique, l'adaptation a touché à plusieurs sphères du texte, à savoir la vie matérielle et les objets qui reflètent les mœurs d'une culture, la vie sociale constituée par les institutions et l'organisation de la société propres à chaque pays, la culture religieuse qui peut varier d'une nationalité à l'autre et tout ce qui concerne la culture linguistique, avec les variations diatopiques, diastratiques et diaphasiques qu'une langue peut avoir.

3.3.1. La vie sociale

Dans le texte de départ le premier domaine qui a subi l'adaptation concerne la vie sociale, dans la mesure où une traduction directe engendrerait le risque d'incompréhension et de dépaysement en traduction.

Premièrement, quant au contexte de la narration nous avons décidé de ne rien adapter en italien en gardant une approche sourcière. En effet, si la nécessité d'une « transculturation » s'avère particulièrement nécessaire dans la littérature enfantine et dans la publicité en raison de la recherche d'une réaction émotive du lecteur⁹¹, ce qui le linguiste Jakobson appelle la fonction « conative », en revanche, nous envisageons la fonction « référentielle » et « émotive » comme étant propres à un roman⁹². Par conséquent, le contexte de développement de l'histoire reste la France et plus en particulier la Normandie des années 1970, ce qui entraîne des conséquences dans d'autres sphères pour des raisons de cohérence.

Les premières conséquences sont les prénoms qui restent en français : « Anne », « Gabrielle », « Céline », mais ce choix nous a conduit à réfléchir lorsque la narratrice utilise des noms symboliques ou des surnoms. Un exemple se trouve dans la phrase suivante :

« Mon père en a eu les yeux pleurards le soir en rentrant du travail, et surtout quand il a vu le lendemain dans le journal mon nom et pas celui de la fille *Dubourg*, le dentiste, qui s'était fait ratiboiser à l'écrit. »

Ici, nous voulons proposer une interprétation : nous avons cueilli un effet de connivence créé par la narratrice avec le lecteur, à savoir un choix volontaire d'utiliser un nom ayant du symbolisme potentiel. Ce que nous voulons mettre en évidence est que le nom *Dubourg* est sans aucun doute un nom réel, mais que si nous décomposons en *Du-bourg* il impliquerait une composante sociale, amplifiée par l'incise suivante qui souligne la profession de la personne en question : « le dentiste ». À ce sujet, nous attachons comme point de repère la forte

⁹¹ Josiane Podeur, *La pratica della traduzione. Dal francese all'italiano e dall'italiano al francese*, op.cit., p.113.

⁹² À ce sujet, voir le schéma des fonctions de Jakobson dans Roman Jakobson, *Saggi di linguistica generale*, op.cit., Feltrinelli, Milano, 2002 p.191.

composante sociale de l'œuvre d'Annie Ernaux et que la narratrice elle-même souligne très souvent dans le roman, c'est-à-dire la différence sociale entre sa famille d'ouvriers et la société qui les entoure : « les parents de Céline, ingénieurs, [...] ils sont l'exemple vivant de la réussite, tandis que les miens qui sont ouvriers, il faut que je sois ce qu'ils disent, pas ce qu'ils sont » ; « J'ai eu la certitude que le [médecin] Berdouillette nous prenait pour des ploucs ».

Par conséquent, dans une première phase de réflexion nous avons essayé l'adaptation pour reproduire le symbolisme du nom :

*« Mio padre, la sera tornato dal lavoro, ha avuto gli occhi pieni di lacrime, soprattutto l'indomani quando sul registro ha visto il mio nome e non quello della figlia del signor *Dal Borgo*, il dentista, che allo scritto si era fatta fregare. »

Ce choix aurait cependant été incohérent par rapport aux autres noms qui restent dans leurs formes originales. Ainsi, avons-nous pensé à amplifier le nom par une incise qui explicite son signifié :

*« Mio padre, la sera tornato dal lavoro, ha avuto gli occhi pieni di lacrime, soprattutto l'indomani quando sul registro ha visto il mio nome e non quello della figlia del signor *Dubourg, il dentista dal cognome borghese*, che allo scritto si era fatta fregare. »

Si dans un premier moment ce choix nous a paru le meilleur, nous nous sommes rendu compte après de la proximité entre l'étymologie du nom « bourg » et le nom « borgo », ce qui nous permet de maintenir le nom en français et d'offrir la même possibilité d'interprétation :

« Mio padre, la sera tornato dal lavoro, ha avuto gli occhi pieni di lacrime, soprattutto l'indomani quando sul registro ha visto il mio nome e non quello della figlia del signor *Dubourg*, il dentista, che allo scritto si era fatta fregare. »

Pareillement, nous avons rencontré un autre cas problématique d'onomastique dans la phrase suivante : « Il fallait appeler le père *Berdouillette* pour un arrêt de travail, c'est comme ça qu'on le nomme, notre toubib, ça amuse mes parents ». Il s'agit ici d'un surnom familial et argotique que la famille de la narratrice utilise pour désigner le médecin d'une manière

amusante : dans le dictionnaire d'argot le mot « berdouillette » indique le sexe masculin d'un enfant⁹³. Même dans ce cas-là, nous avons réfléchi sur le choix à faire, soit garder le surnom original dont la lettre majuscule montre qu'il s'agit d'un nom, soit l'adapter. Enfin, nous avons suivi les théories de traduction selon lesquelles si l'étymologie du nom est essentielle, dans ce cas-là elle sert à indiquer le côté amusant, et s'il est nécessaire de garder la nationalisation, pour maintenir ici l'approche sourcière, le traducteur peut avoir recours au binôme traductif⁹⁴. C'est pourquoi nous avons procédé de la manière suivante : « *Dovevamo chiamare il signor Berdouillette, o Pisellino, è così che chiamiamo il dottore, ai miei genitori fa ridere, per prendere dei giorni di malattia dal lavoro.* » Ainsi, avons-nous préservé à nouveau une présence de la source, mais cela n'a pas empêché l'adaptation, qui a aussi été amplifiée dans la suite par la seule présence du nom adapté : « *Ho avuto la certezza che Pisellino ci scambiasse per dei buzzurri* », ayant le binôme déjà explicité sa fonction avant.

En outre, la présence de l'organisation scolaire dans le texte est un autre exemple de la vie sociale et elle constitue un véritable fil rouge qui suit le développement du personnage ; nous avons tenu compte qu'elle est très différente de celle italienne et qu'elle procède par une numération à l'inverse par rapport à la nôtre. Par conséquent, nous l'avons adaptée à partir de la classe « sixième » en « primo anno [di scuola media] » jusqu'à la classe « première » en « penultimo anno [del liceo] ». Au domaine de la scolarité appartient aussi le système des notes ; c'est pourquoi la note dans le discours de la mère : « A la maison elle râlait sec, *huit* en maths ! [...] Tu veux finir en usine peut-être ? », elle ne peut pas être calquée : * « A casa lei brontolava di brutto, *otto* in matematica! [...] Forse vuoi finire in fabbrica? », sinon cela serait à la fois une erreur qui comporte également une incompréhension de la réaction de la mère, étant la note « otto » positive en Italie. La note « huit » est donc adaptée en « quattro ».

Une autre sphère présente dans le texte et appartenant à la vie sociale est celle de la monnaie : « Elle m'a promis de m'offrir une robe, dans les cent *francs* » ; ici nous nous sommes interrogés sur le type de choix à faire. Si nous avons mis en pratique l'adaptation, nous aurions dû changer le mot en « euros », mais cela aurait affecté le contexte narratif. Si la narration se déroule en France dans les années 1970 en effet, l'apparition de l'euro résulterait improbable. C'est pourquoi nous envisageons notre choix comme étant cohérent avec l'approche sourcière envers le récit.

Pour conclure l'analyse de la vie sociale, nous nous penchons sur un moment dans le texte où il est question d'évoquer un jeu d'enfants :

⁹³ Online : <https://www.languefrancaise.net/Bob/25969> (consulté le 22/01/2024).

⁹⁴ Josiane Podeur, *La pratica della traduzione. Dal francese all'italiano e dall'italiano al francese, op.cit.*, pp.161,173.

« Ma mère me couvait trop à l'école primaire, j'avais toujours des tas de fringues à me coltiner sous le bras parce que je les enlevais. Les grandes me tiraient par ma main libre, *viens jouer au mouchoir*, mais où poser tout mon fourbi, attention qu'on te vole tes affaires, *un jour j'avais eu le mouchoir dans le dos et je ne l'avais pas vu. Chandelle ! j'étais restée au milieu du rond jusqu'à la fin*. Je me suis trouvée une gosse minable, gnangnan, une chandelle. Autre chose d'avoir bientôt seize ans, tout de même. »

Ici la narratrice raconte un souvenir d'enfance, lorsque sa mère avait l'habitude de la faire habiller avec de nombreux vêtements et qu'elle les enlevait et les gardait sous ses bras. Cette scène explique celle d'après, l'une étant la cause de l'autre. En effet, il faut avant tout donner un aperçu sur le jeu dont elle parle, à savoir le « jeu du mouchoir » ou de la « chandelle » qui prévoit que les joueurs s'assoient en cercle et qu'un joueur coure autour du cercle aux épaules des autres. Ensuite il laisse un mouchoir derrière un joueur qui doit s'en apercevoir avant que l'autre complète le tour et s'assoie à sa place ; lorsque ce dernier réussit à le faire, il pose sa main sur le joueur étourdi en criant « chandelle ! » et le joueur étourdi doit se placer au centre du cercle. Cela explique le fait que la narratrice « [avait] eu le mouchoir dans le dos et [elle] ne l'avait pas vu », c'est-à-dire qu'elle était trop pleine de vêtements autour de soi pour réussir à voir le mouchoir. Or, ce jeu est très connu en France mais non pas autant en Italie, donc nous avons décidé d'adapter la scène, tout en gardant les sensations éprouvées et racontées par la narratrice :

« Alle elementari mia madre mi covava troppo, avevo sempre un mucchio di vestiti da sciopparmi sotto al braccio perché me li toglievo. Quelle più grandi mi tiravano dalla mano rimasta libera, *giochiamo a rubabandiera*, ma dove mettere tutto quell'armamentario, attenta che ti rubano le cose, *una volta avevano chiamato il mio numero e non ero riuscita a liberarmi in tempo e correre. Presa! Io ero rimasta in posizione di partenza fino alla fine*. Mi sono sentita una mocciosa patetica, nghuè nghuè, con la candela al naso. Tutt'altro avere quasi sedici anni, dopotutto. »

Nous pensons que dans le cas où il s'agissait d'une simple référence au jeu, nous pouvions laisser le jeu de départ en utilisant une note d'explication, mais la présence du jeu est ici imbriquée avec le sentiment de honte que la narratrice éprouve à cause du comportement de sa mère. C'est pour cela que nous avons proposé un jeu pour enfants connu en Italie, à savoir

« rubabandiera », que nous envisageons tout d’abord comme étant proche du « mouchoir » parce que dans les deux cas les joueurs jouent avec un mouchoir. Par ailleurs, nous nous sommes engagés à adapter le sentiment de honte et de malheur dû à l’échec au jeu. Ainsi, le fait de se sentir pleine de choses qui la bloquent est-il restitué en traduction : « non ero riuscita a liberarmi in tempo e correre ». Par conséquent, nous avons adapté le reste : « Chandelle ! » → « Presa ! » ; « j’étais restée au milieu du rond jusqu’à la fin » → « Io ero rimasta in posizione di partenza fino alla fine. ». En outre, lorsque l’image de la chandelle est reprise pour indiquer une sensation d’infantilisme du personnage, nous l’avons utilisée dans la traduction aussi, à travers une image ayant le même sens figuré : « Je me suis trouvée une gosse minable, gnangnan, une *chandelle* » → « Mi sono sentita una mocciosa patetica, nghuè nghuè, *con la candela al naso* ».

3.3.2. La vie matérielle

Quant à la quotidienneté, à savoir la vie de tous les jours, il existe des différences dans la façon de vivre et dans les habitudes entre les Français et les Italiens et cela est témoigné par notre texte aussi. Un exemple représentatif est celui de la gastronomie qui souvent nous a conduit à faire des choix. Bien que « les habitudes gastronomiques de chaque pays, dépendantes des facteurs écologiques, elles restent fortement typées⁹⁵ », nous avons décidé de ne pas adapter les noms de certains aliments.

Par exemple, cela s’est passé lorsque la narratrice évoque un souvenir de sa grand-mère qui cuisinait : « je la voyais toujours de dos devant sa cuisinière, c’était du *lapin à la crème* ». Ici, nous avons voulu rester fidèles au texte de départ en traduisant « la vedevo sempre di spalle davanti ai fornelli, era *il coniglio alla senape* ». De cette façon, nous n’avons pas adapté le souvenir de la narratrice pour des raisons de cohérence avec le contexte et avec la subjectivité du personnage ; de plus, nous pensons que cela n’a pas altéré la compréhension du lecteur de langue cible, étant le lapin un élément primaire présent tout autant dans la cuisine française que dans celle italienne.

En revanche, quand la narratrice évoque les « croustillons », à savoir une pâtisserie typique des foires des pays normands, nous avons procédé de la manière suivante : « On a mangé des *croustillons* » → « Abbiamo mangiato *i croustillons, delle frittelle tonde* ». Il s’agit ici pour nous d’adapter l’image en une image culturelle italienne, mais il s’agit en même temps d’un recours à la paraphrase, c’est-à-dire le fait d’utiliser le terme français et de l’accompagner

⁹⁵ Josiane Podeur, *ibid.*, p.114.

avec une explication. Ainsi, cela permet-il à la fois de cibler le texte et de garder la nationalité de l'image de départ.

Par ailleurs, il y a dans le texte une autre évocation gastronomique qui fait partie des souvenirs de la narratrice : « Je rentrais de l'école primaire et je ne savais pas où poser mon cartable le jour où elle *salait le beurre* donné par le grand-père ». Nous mettons en évidence ici la présence d'une tradition faisant partie de la culture gastronomique normande, le contexte du développement de l'histoire. Il faut souligner que le beurre salé est effectivement un plat typique de la culture du texte source ; cependant, ce qui nous a poussés à ne pas adapter l'image est le fait qu'il s'agit d'une préparation connue également en Italie, surtout dans les régions du nord, bien que moins largement. Même dans ce cas-là, nous avons préféré préserver les traditions originelles et maintenir une cohérence contextuelle → « Quel giorno in cui stava *salando il burro* che le aveva dato il nonno [...] ».

3.3.3. La culture religieuse

En ce qui concerne la sphère religieuse nous mettons en évidence l'allusion dans le texte à un saint : « c'était le 8 ou le 9 juillet *saint Thibaut* ». Il s'agit de l'évocation d'un jour dédié à un saint français qui est donc présent dans le calendrier français, à savoir Saint Thibaut de Marly. En Italie nous avons le respectif *San Teobaldo*, pourtant, les saints sont différents et le jour de commémoration change lui aussi. Nous avons donc décidé de ne pas adapter le nom, tout d'abord pour une cohérence onomastique en langue source et ensuite, parce que l'adaptation italienne du saint aurait causé des problèmes de cohérence temporelle, étant sa célébration dans une période différente. Par ailleurs, nous avons laissé le nom original dans sa forme complète, vu que le lecteur de langue cible ne possède pas de même horizon culturel de celui de langue source qui puisse l'aider à saisir immédiatement la référence : « Quella sera mio padre si è arrabbiato, *San Thibaut de Marly* era l'8 o il 9 luglio, guardavo sempre sul calendario ». Cela répond en outre à l'inclinaison toujours majeure de l'italien contre la « naturalisation » onomastique⁹⁶.

De plus, nous attachons au domaine de la religion l'allusion à certaines superstitions :

« Je me suis souvenue d'un truc d'Alberte, compter treize étoiles pendant neuf jours, l'inverse peut-être, et on rêvait de son futur mari. Et puis mettre une glace sous son oreiller le vendredi 13 manque de bol ».

⁹⁶ Josiane Podeur, *ibid.*, p.174.

Ici il s'agit d'un renvoi à deux croyances de superstition amoureuse et à une malédiction. La première croyance repose en effet sur l'espérance que les étoiles réalisent les rêves de ceux qui les comptent afin de trouver l'amour. La seconde consiste dans le fait de placer un miroir sous son oreiller pour parvenir à voir en rêve le visage de son futur mari. La dernière, c'est le fait de croire que la journée du 13 tombant de vendredi soit porteuse de malchance. Dans tous les cas, nous avons décidé de ne pas adapter les idées puisque, bien qu'il s'agisse de croyances populaires, celles-ci sont bien présentes aussi dans la culture d'arrivée.

3.3.4. La culture linguistique

Un autre domaine qui est touché par l'adaptation est celui de la culture linguistique, notamment tout ce dont la langue se sert pour jouer avec elle-même.

Nous nous sommes déjà occupés de mettre en évidence que le langage de ce texte est à la limite entre l'écrit et l'oral et nous voulons analyser ici que l'oralité du texte est amplifiée aussi par un recours à plusieurs onomatopées contribuant à un effet de musicalité. À ce sujet, nous soulignons que les langues associent des sons différents aux réalités du monde, ce qui résulte dans la création d'onomatopées qui ne peuvent pas être calquées dans d'autres langues.

C'est par exemple le cas de la phrase suivante : « si je n'étais pas allée en seconde, *couic*, le boulot » ; ici, l'onomatopée « couic » indique de manière familière le fait de tordre le cou à quelqu'un et représente de manière figurée l'étranglement. Cette onomatopée ne peut pas être calquée en italien, faute d'un manque de sens équivalent du son ; c'est pour cela que nous l'avons adaptée : « se non fossi andata al liceo, *zac*, a lavorare ». Dans cette traduction nous avons introduit l'onomatopée italienne « zac » qui indique un coup violent et plus en particulier un coupage.

Il est de même pour l'onomatopée « gnagnan » qui est présente dans deux phrases indiquant dans un premier degré un pleur d'enfant et dans un deuxième degré une plainte avec une connotation négative : « Je me suis trouvée une gosse minable, *gnangnan*, une chandelle » ; « ça me donnait envie de lire, bien que ce soit plutôt *gnangnan* ». Comme l'onomatopée serait incompréhensible en italien, voire déroutant pour la ressemblance avec « gnam gnam », une onomatopée qui indique toute autre chose, nous avons adapté le son en « nghuè nghuè », ce qui reproduit en italien le pleur d'un enfant et qui peut aussi bien assumer une connotation négative.

Par ailleurs, un aspect qu'il faut analyser est la présence dans le texte de certains mots qui ne sont pas lexicalisés, étant des néologismes. Pour étudier cette question, il a été fondamental pour nous de nous pencher sur l'analyse du personnage principal dont le comportement nous a éclairé la tendance. En effet, il est intéressant de noter que la narratrice souligne plusieurs fois son incapacité à communiquer et à comprendre le langage des autres : « Je m'étais laissé entraîner par je ne sais quoi et j'étais à côté de la plaque, hors sujet, hors des mots même. » Cela nous a entraîné à nous demander soit de traduire ces mots en des mots italiens lexicalisés, soit plutôt de garder le côté inventif en créant d'autres néologismes en italien. Pour répondre à cette problématique, nous nous sommes penchés sur la métaphore de la traduction comme étant un « voile qui révèle » qui est chargé de dévoiler le texte en l'allégeant de tout ce qui cache le sens profond des mots⁹⁷.

Tout d'abord, nous nous concentrons sur le mot « farcignoles » qui apparaît dans la phrase : « ils me paraissaient *farcignoles* mes parents et je leur aurais dit de tout très naturellement si je ne m'étais pas retenue ». Ici nous avons cueilli à premier impact le sens négatif du mot grâce au contexte. Mais pour remonter à une signification plus précise du mot, nous en avons analysé la structure ; ainsi, avons-nous porté notre attention sur la racine « farce » indiquant un genre de théâtre grossier. Nous avons décidé de traduire en : « i miei genitori mi sembravano un po' dei *pagliacci* », en privilégiant l'aspect du sens au détriment de celui de la créativité. Nous soulignons aussi que le suffixe « gnole » nous a paru une altération que nous avons voulu rendre en « un po' ».

L'autre mot est « foligande » qui se trouve dans la phrase : « [...] je me suis fait des grimaces à la fin, je louchais, une vraie braque, attention tu vas y rester, quelle blague, peut-être tout de même que j'étais un peu *foligande*, on ne sait jamais ». Nous avons procédé de la même manière, c'est-à-dire en observant d'abord le contexte pour comprendre le sens général, ensuite en analysant la racine du mot que nous avons jugé être le mot « folie ». Cela nous a amenés à proposer la traduction suivante : « [...] è finita che mi sono messa a fare delle smorfie, mettevo gli occhi storti, davvero fuori di testa, attenta che ci rimani, che battuta, comunque può darsi che fossi un po' *pazzoide*, chissà ». Même dans ce cas-là, nous avons décidé d'avoir recours à un mot lexicalisé qui reproduit et éclaire le sens de départ.

⁹⁷ Giuseppe Sofò, «Il velo che svela: La traduzione come custode e rivelatrice del segreto letterario», in *Elephant & Castle*, n. 20, settembre 2019, p.8.

3.3.5. Les langues vernaculaires

Nous voulons traiter maintenant une caractéristique fondamentale du style du texte source, c'est-à-dire la présence d'un type de langage très différent de celui standard ; il est en effet évident que presque la totalité du texte offre un vocabulaire familier, populaire, parfois régional et argotique.

Premièrement, en ce qui concerne le langage familier, notre objectif a été celui d'effectuer une recherche lexicale au fur et à mesure que nous rencontrons les mots et les constructions, afin de rendre de manière générale le même niveau de style en traduction. Par exemple, des mots comme « baratin » ou des verbes comme « enquiquiner » et « bosser » sont traduits respectivement en « balle », « romperci le scatole » et « sgobbare », de façon à reproduire la familiarité du langage. Cependant, lorsque cela n'était pas possible nous avons cherché de compenser la perte dans d'autres endroits du texte, vu que l'aspect familier concerne la plupart du vocabulaire.

De plus, ce phénomène s'applique aussi dans les locutions et dans les expressions familières qui représentent la majorité du langage idiomatique. Par exemple, des locutions telles que « Drôle de » et « riches en millions » sont traduites respectivement par l'exclamation péjorative : « Che razza di » et par l'expression « ricchi sfondati ». Pour les expressions, nous en mettons en évidence des exemples qui montrent notre recherche d'expressions équivalentes non seulement dans le sens, mais aussi dans le style du langage. C'est pour cette raison que l'expression familière « nous flanquaient la pétoche » devient une expression familière italienne « ce la facevamo sotto », avec la transposition du sujet. Il va de même pour l'expression « se mettre dans la manche » qui est rendue en « fare la sottana », une expression faisant partie du langage colloquial des jeunes.

Il y a cependant d'autres situations où il s'est avéré difficile d'adapter le langage familier en italien, c'est par exemple le cas des mots « bouquin », « boulot » ou « minot » qui indiquent « livre », « travail » et « garçon » et pour lesquels les dictionnaires italiens ne nous suggèrent pas de synonymes familiers, d'où leur traduction en langage standard. Toutefois, étant le texte en langage colloquial de manière générale, il nous a offert plusieurs possibilités d'effectuer des compensations dans d'autres endroits. Cela apparaît notamment dans la phrase : « Qu'ils se jettent enfin l'un sur l'autre, ça ou la mort, qu'on *en finisse* », où le verbe « en finir » n'a pas de niveau familier ; toutefois, pour la traduction nous avons proposé : « Forza gettatevi l'uno tra le braccia dell'altro, o così oppure morite, *facciamola finita* », où le verbe « farla finita » a en revanche un niveau colloquial. Ou bien la phrase ironique prononcée par le père « c'est bien joli d'aller au bac si c'est pour y *perdre la santé* » qui est traduite en

« quant'è bello *dare di testa* per fare la maturità » où en italien l'expression possède un niveau familier qui n'est pas présent dans celle française.

Par ailleurs, nous avons analysé la présence d'un langage populaire que nous envisageons comme étant lié à l'extraction sociale du milieu d'origine de la narratrice. À ce sujet, nous avons cherché à adapter cette particularité en traduction. Nous citons l'exemple de la construction « puisqu'ils faisaient tant de raffut *pour un chouïa* de retard » qui possède un nom d'origine arabe faisant partie du langage populaire ; elle est rendue dans son équivalent populaire italien : « facevano tanto chiasso *per un attimino* di ritardo ».

Nous nous concentrons également sur une autre caractéristique de ce style, à savoir le langage dialectal, notamment le patois normand, pour lequel nous nous sommes interrogés sur comment pouvoir le rendre en italien. La problématique c'est que le choix d'un dialecte italien causerait des problèmes de cohérence par rapport au contexte de la narration ; de plus, le choix d'un dialecte en particulier exclurait les autres sans une raison précise. Ainsi, généralement avons-nous cherché à rendre cet aspect dans un langage incliné à un vocabulaire populaire et régional qui pourtant est valable et diffusé dans la langue standard.

Nous prenons en cause un mot qui nous a paru à première vue un néologisme, mais que nous avons retrouvé dans des dictionnaires de patois après une recherche plus approfondie. Nous nous référons au mot « carabi » à travers lequel la narratrice fait allusion au génital féminin et qui se rattache au domaine de la sexualité et au rapport que la narratrice entraîne avec celle-ci. Dans le premier chapitre nous nous sommes engagés à étudier ce phénomène en termes conceptuels dans une analyse critique du roman et nous voulons rappeler que le langage adopté, dans ce cas-là le patois, témoigne d'une ambiguïté volontaire interprétée comme étant un phénomène d'abnégation de la sexualité⁹⁸. Ici, nous nous concentrons plutôt sur le passage de cette problématique en traduction. Le mot est évoqué dans les phrases : « peut-être que ça crée des obstacles de s'être montré nos *carabis* étant petites » ; « C'était dangereux à leur idée comme de se toucher le *carabi* ». Pour la traduction, nous nous sommes appuyés sur une recherche étymologique dans un glossaire de patois⁹⁹, ce qui nous a montré la signification du mot en « méchant cheval ». Le sens du mot nous confirme l'approche à la sexualité comme étant un mal à éloigner, étant symbolisé ici par l'image d'un animal dangereux qui constitue aussi un euphémisme visant à ne pas nommer la référence réelle ; nous avons donc décidé avant tout de garder l'ambiguïté volontaire en ne pas utilisant le mot scientifique. Ensuite, nous avons cherché un mot qui pourrait bien rendre le sens à la fois

⁹⁸ À ce sujet, voir par exemple Elizabeth Richardson Viti, « Ernaux's Ce qu'ils disent ou rien : Anne Makes a Spectacle(s) of Herself », in *Dalhousie French Studies*, vol. 78, 2007, pp. 75-82.

⁹⁹ Online : https://www.wiki-anjou.fr/images/3/3c/VerrierOnillon_Glossaire_1908GG_t1.pdf, (consulté le 24/01/2024).

dialectal et euphémistique, sans tomber dans le langage vulgaire. Dans un premier temps nous avons choisi le mot « fiorellino » qui révélait bien l'aspect euphémistique, toutefois nous nous sommes rendu compte après qu'il possède une connotation plutôt amicale et positive à la différence du terme français. Finalement, nous avons choisi le mot « passera » qui est à la fois un terme du dialecte toscan répandu dans le langage familial et qui est euphémistique en se servant lui aussi de l'image d'un animal : « forse l'essersi mostrate le *passere* da piccole creava dei problemi » ; « Per loro era una cosa pericolosa, come toccarsi la *passera* ». Nous sommes conscients que de cette façon nous avons perdu l'aspect méchant et dangereux de l'image, faute du manque d'une image correspondante en italien, mais nous pensons avoir gardé les autres caractéristiques. Nous soulignons néanmoins que l'aspect violent est repris dans un autre endroit du texte, lorsque la narratrice assume le point de vue de sa mère pour évoquer l'organe génital, en affirmant qu'il s'agit d'une « bête sale » → « una bestia sporca ».

De plus, nous ajoutons dans la sphère du langage régional une expression que la narratrice confie à sa grand-mère : « Craignait que je *gagne malheur*, cette expression de ma grand-mère quand les enfants et les jeunes filles voient des choses qu'ils ne devraient pas voir ». L'expression « gagner malheur » appartient effectivement au dialecte normand et les critiques mettent en évidence que dans d'autres romans d'Ernaux elle est insérée par la narratrice pour montrer la perception de l'infériorité sociale de sa famille à travers le langage¹⁰⁰. Compte tenu d'un langage strictement lié à une problématique sociale, nous nous sommes occupés de rechercher une expression italienne ayant des caractéristiques proches. Pour cette raison, nous l'avons traduite de la manière suivante : « Temeva che *ci rimanessi*, quello che diceva mia nonna quando i bambini e le ragazze vedono cose che non dovrebbero vedere ». En effet, nous soulignons que le verbe « rimanerci » est utilisé en italien dans un langage bas pour indiquer le fait de subir des conséquences négatives et traumatisantes.

Pour terminer l'analyse des langues vernaculaires, nous nous penchons sur la présence de l'argot. Il est essentiel de distinguer avant tout l'argot du dialecte, étant le premier une variation diastratique, à savoir appartenant à une sphère sociale en particulier, tandis que les dialectes constituent une variation diatopique, se différenciant par le lieu géographique où ils sont parlés. Par voie de conséquence, nous ne pouvons pas traduire l'argot par un dialecte italien, vu que l'argot ne possède pas de nuances régionales. L'argot est notamment un langage quotidien et oral propre d'un contexte connoté socialement, ce qui est rendu évident par la narratrice, et il se caractérise par l'emploi d'un vocabulaire absolument différent de la

¹⁰⁰ Jacques Lecarme, « La Honte et Je ne suis pas sortie de ma nuit (A. Ernaux) », online : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/la-honte-et-je-ne-suis-pas-sortie-de-ma-nuit-fiche-de-lecture/2-gagner-malheur/>, (consulté le 28/01/2024).

norme et très métaphorique, et par de mauvaises constructions aux niveaux de la syntaxe et de la morphologie. Pour répondre à cette problématique nous nous sommes appuyés sur les théories de traduction selon lesquelles la solution en traduction est dans le recours à un langage adéquat au niveau du style, à savoir un style familier et populaire¹⁰¹. Un cas emblématique de notre texte est le « toubib » (« médecin ») qui n'est pas traduit en « medico » mais en « dottore ».

Pour montrer notre apport, nous citons ici trois exemples de vocabulaire argotique dans le texte : « Où poser tout mon *fourbi* » ; « le B.E.P.C. c'est *peau de zébi* pour trouver un boulot » ; « il étant dans son jardin, le vieux *marlou* ». Tout d'abord, nous pouvons observer la portée métaphorique de l'argot qui désigne les signifiés à travers des images originelles ; il s'agit respectivement d'une grande quantité d'objets, de quelque chose d'inutile et d'un homme ayant des propos mauvais. Dans notre traduction nous avons choisi les mots suivants : « ma dove mettere tutto quell'*armamentario* » ; « l'esame non vale *un corno* per trovare lavoro » ; « in giardino c'era lui, il vecchio *pappone* ».

En ce qui concerne le premier cas (« fourbi » → « armamentario »), le choix se lie à la provenance du mot source, à savoir l'argot militaire ; en effet, nous sommes conscients que le style bas aurait mieux été reproduit par une expression telle que « tutto quel casino », mais nous avons préféré garder la connotation du mot de départ grâce à un mot du même champ lexical. Cependant, même s'il y a une perte au niveau de la familiarité, le mot est lexicalisé comme ayant une nuance amusante.

La préférence du style bas au détriment de la connotation est en revanche présente dans le second exemple (« peau de zébi » → « un corno »), un mot qui lui aussi est issu de l'argot militaire et qui pourtant dans notre traduction ne maintient pas cet aspect pour privilégier le style familier.

Enfin, le troisième cas (« marlou » → « pappone ») nous montre comment l'apport du calque causerait une erreur. En effet, il est évident que le mot « merlo » existe en italien et qu'il indique la même image d'un homme dangereux par le biais d'une antiphrase. Toutefois, l'emploi dans les deux langues est différent : si en français il possède un niveau stylistique argotique et bas, en italien ce n'est pas le cas. C'est pour cela que nous avons décidé de chercher un autre mot ayant un style familier.

L'argot se caractérise aussi par de nombreuses erreurs syntaxiques et morphologiques ; à ce sujet, nous envisageons certaines différences entre les deux langues qui ont causé des difficultés dans la traduction. Nous citons l'exemple de la construction de la forme négative

¹⁰¹ Josiane Podeur, *La pratica della traduzione. Dal francese all'italiano e dall'italiano al francese, op.cit.*, p. 145.

sans l'élément négatif « ne » avant le verbe : « *je comprendrai jamais* le plaisir d'entendre dix fois la même chose » ; « celui qui *fait pas* son service » ; « comme si *rien nous séparait* ». Or, cette particularité propre au français ne peut pas être reproduite en italien, ayant ce dernier un seul élément à la forme négative (« non »), donc cet aspect s'avère intraduisible. Par ailleurs, il y a aussi des constructions pronom personnel + verbe où le pronom a une forme réduite : « *T'es pas cinglée non* » ; dans ce cas, lorsqu'il était possible nous avons réduit la forme en italien conformément à un style plutôt familier : « *C'hanno solo un diploma* » ; « non *c'hai cura delle cose* ».

3.4. La transcription

Dans ce chapitre nous analysons la technique de la transcription, par le biais de laquelle nous voulons démontrer notre approche sourcière envers le texte. La transcription vise en effet à emprunter à la langue source des mots ou des expressions qui participent de sa constitution culturelle, afin de ne pas perdre la couleur locale en traduction¹⁰². Bien que le risque pour le traducteur soit l'être considéré « incertain de sa propre langue ¹⁰³», nous mettons ici en évidence les raisons qui nous ont amenés à y avoir recours.

Tout d'abord, nous nous sommes déjà penchés sur l'usage des noms propres en langue originelle en le justifiant par l'approche sourcière ; cela se lie au phénomène de la transcription qui a lieu pour ne pas altérer la nationalité de départ. Mais dans le texte il existe aussi d'autres sujets où la transcription est envisagée comme étant obligatoire selon les théories de traduction.

3.4.1. Les titres

Premièrement, nous présentons la transcription des titres et un écart qui s'est produit dans ce domaine. En effet, d'un côté la transcription a été obligatoire, de l'autre l'adaptation officielle l'a été.

Le premier cas est celui des revues et des journaux locaux qui apparaissent très souvent dans le texte : « je croyais présenter une collection comme dans *Jours de France* » ; « J'avais pris à ma mère son *Femmes d'aujourd'hui*, je n'arrivais pas à m'y intéresser » ; « Dans *Intimité* je crois, elle avait lu l'histoire d'une gosse affreuse ». Pour les trois titres nous avons mis en pratique la transcription ; toutefois il nous a paru nécessaire d'ajouter des paraphrases

¹⁰² Josiane Podeur, *ibid.*, p.147.

¹⁰³ E.A.Nida et Ch.Taber, *Theory and practice of translating*, Leiden, 1969, p.100.

explicatives. Ainsi, le premier titre devient-il « mi sembrava di presentare una collezione di moda come *nella rivista Jours de France* ». Pour le deuxième titre, nous croyons que la paraphrase a été indispensable, voulant la narratrice transmettre le rejet d'une certaine féminité respectable et conforme à la société : « Avevo preso *la rivista femminile Femmes d'aujourd'hui* per mia madre, ma a me non interessava ». Enfin, pour le troisième titre nous avons eu des doutes en raison de l'existence en Italie d'un magazine nommé *Intimità* ; cependant, nous avons choisi le titre transcrit pour des raisons de cohérence avec les autres.

L'autre cas en revanche, celui du titre qui doit être obligatoirement traduit¹⁰⁴, concerne le roman *L'étranger* qui dans notre traduction apparaît avec la traduction de Perroni *Lo straniero*¹⁰⁵. À ce sujet, nous soulignons que lorsque le titre apparaît pour la première fois dans la traduction, nous avons inséré une petite paraphrase sur l'auteur parce que bien que le roman ait une grande notoriété, l'instantanéité de la corrélation auteur-texte n'est pas assurée en langue cible : « ho preso in prestito in biblio *Lo straniero di Camus* ». En outre, une autre conséquence de l'adaptation officielle du roman est que lorsque la narratrice cite un passage qui en est tiré, la traduction que nous avons proposée est celle officielle : « c'était comme quatre coups brefs qui frappaient sur la porte du malheur » → « è stato come se bussassi quattro volte alla porta dell'infelicità ».

3.4.2. Les lieux

Comme nous avons démontré notre objectif de ne pas naturaliser les noms propres du texte source, nous soulignons ici notre apport envers la toponymie pour laquelle nous avons utilisé la transcription. Selon les théories de traduction en effet, le fait de transcrire la toponymie se lie à une tendance toujours majeure à l' « étrangéisation » au détriment de la « domestication »¹⁰⁶.

À travers les deux exemples suivants, nous voulons montrer à la fois l'intérêt envers la nationalité de départ et l'attention envers le lecteur cible, dans la mesure où nous avons accompagné la transcription par des petites paraphrases explicatives : « la colonie installée au château du *Point du Jour* » ; « toutes ces voitures sur la nationale qui devaient filer vers *Veules-les-Roses*, les plages » → « il *quartiere di Point du Jour*, la colonia che c'è nel castello » ; « filavano *al mare* verso *Veules-les-Roses*, le spiagge ».

¹⁰⁴ Josiane Podeur, *ibid.*, pp. 177-179.

¹⁰⁵ *Lo straniero*, traduction de Sergio Claudio Perroni, I grandi tascabili, Milano, Bompiani, 2015.

¹⁰⁶ Josiane Podeur, *La pratica della traduzione. Dal francese all'italiano e dall'italiano al francese*, op.cit., p.174.

3.4.3. Les anglicismes

La narratrice insère dans le texte plusieurs expressions en anglais qui participent avant tout de la recherche du personnage d'un langage qui lui appartient. De plus, cet apport répond au « goût [français] de l'anglicisme ¹⁰⁷ » et contribue à colorer et à rendre vif le langage en lui donnant une allure ironique et divertissante : « *Et no boy-friend to-day, my cocotte Gabrielle* » ; « j'aurais bien volé l'autre main pour moi, *fifty-fifty* » ; « y avoir pensé tout le temps pour, crac, *nothing* » ; « père et mère *out*, le rêve ».

En ce qui concerne la traduction, nous avons transcrit les anglicismes pour reproduire le même effet d'écart présent dans le texte de départ.

3.4.4. Les éléments culturels

Compte tenu que les divergences culturelles peuvent ressortir dans le langage, si d'un côté nous avons montré les cas où il a été possible d'avoir recours à l'adaptation, de l'autre il y a des circonstances où nous avons fait des transcriptions.

Un exemple se produit lorsque la narratrice évoque le « Tour de France » : « mon père regardait le *tour de France* à la télé ». Il s'agit d'un élément propre à la culture sportive française qui pourtant est connu à l'échelle internationale ; par conséquent, la transcription est à la fois obligatoire et naturelle : « mio padre guardava il *Tour de France* in tv ».

De plus, nous nous concentrons sur un cas où le spécialiste Newmark lui-même s'est interrogé, c'est-à-dire l'unicité des endroits typiques propres à chaque culture et dont la traduction produirait des changements profonds au niveau du sens. L'exemple emblématique est la différence entre un « bistrot » français et une « osteria » italienne¹⁰⁸. Cette problématique apparaît dans notre texte quand la narratrice parle d'un « Café » : « Ma mère irait aider au *Café de la Petite Vitesse* trois jours par semaine ». Le Café est effectivement un lieu d'échange et de conversation qui est né pendant l'Âge des Lumières et dont le terme est resté ancré dans le langage français. Ici, notre réponse à cette problématique a évolué ; tout d'abord, nous voulions utiliser un binôme traductif afin de mieux faire comprendre de quoi s'agit-il : *« Mia madre andrà a dare una mano tre giorni a settimana *al bar Café de la Petite Vitesse*. ». Toutefois, nous nous sommes rendu compte de l'effet de lourdeur de la phrase et de la simplicité de compréhension du terme français qui est proche de celui italien, existant en Italie le « Caffé » qui subit l'influence française.

¹⁰⁷ M.Grevisse, *Le bon usage, op.cit.*, 1986, p.210, p.184.

¹⁰⁸ P.Newmark, *Approaches to translation*, London, 1981, p. 267.

Finallement, la transcription culturelle a touché l'évocation de la sphère du commerce et de la mode. Un premier exemple est constitué par les marques françaises qui en traduction restent les mêmes : « avevo un vestito de *La Redoute*, delle scarpe di *André* ». De plus, nous présentons le cas des « Nouvelles Galeries » : « qu'est-ce que t'en dis d'un tour aux *Nouvelles Galeries* ». Il s'agit d'un grand magasin français qui a été inauguré il y a très longtemps et qui maintenant n'existe plus, appartenant aux Galeries Lafayette. Étant un lieu lié à la culture de départ, nous avons transcrit le nom, mais comme il s'agit d'un lieu potentiellement méconnu par le lecteur de langue cible, nous avons décidé d'y ajouter une paraphrase qui permet au lecteur italien de mieux comprendre : « che ne dici di un giro alle *Nouvelles Galeries*, quelle di Lafayette? ».

Ces derniers chapitres sur l'adaptation et la transcription montrent la double perspective que nous avons adoptée pour l'ensemble du texte. Nous envisageons une corrélation entre le texte de départ et le texte d'arrivée qui peut être expliquée par le mot arabe « Barzakh », l'espace métaphorique qui est la traduction, ce qui constitue en même temps leur barrière et leur point de jonction¹⁰⁹.

¹⁰⁹ Giuseppe Sofo, «Il velo che svela: La traduzione come custode e rivelatrice del segreto letterario», in *Elephant & Castle, op.cit.*, p. 10.

Conclusion

Dans ce mémoire nous avons eu l'occasion de traiter le sujet de l'adolescence à travers *Ce qu'ils disent ou rien*, un roman qui marque d'une façon intéressante et complémentaire le début de la carrière d'Annie Ernaux et la phase adolescente d'un personnage qui semble apparaître et évoluer au fil des romans qui se succèdent.

L'analyse littéraire du roman nous a permis de montrer des éléments particuliers qui ont un effet sur le langage et sur la construction du texte. Nous nous sommes plongés sur l'étude d'un « je » très animé et constamment déchiré sur le plan du langage et sur le plan social, qui dans un premier degré n'est qu'un témoignage d'une condition adolescente et dans un second degré une condition attribuable à l'expérience à la première personne d'Annie Ernaux. Dans ce sens, bien qu'il ne s'agisse pas d'un roman autobiographique, nous avons saisi des échos avec d'autres romans qui le sont, aussi bien qu'une condition préalable pour l'avènement du célèbre style « auto-socio-biographique ».

En ce qui concerne la traduction, nous nous sommes largement interrogés sur la position du traducteur dans une œuvre qui se fait porteuse de l'expression adolescente. S'agissant d'une condition universelle, l'objectif a été celui de permettre à un lecteur de langue étrangère de s'y reconnaître tout en adaptant le texte en italien. Avant tout, la traduction a entraîné des conséquences langagières et formelles témoignées par le recours à la transposition et où, en général, nous avons essayé de maintenir le même effet de véhémence. Toutefois, dans ce contexte l'emploi de l'argot dans la version originelle a dû être remplacé à cause du manque en italien d'une variation diastratique équivalente ; d'où le recours en italien à des constructions syntaxiques et lexicales d'un style populaire. De plus, à certains moments la traduction a comporté également des changements aux niveaux social et culturel car le lecteur de langue cible n'aurait autrement pas ressenti le même effet de celui de langue source. Cependant, le fil rouge du travail a été pour nous la pondération entre une traduction cibliste et une traduction sourcière, un écart qui est désormais surpassé en raison de la rupture en traduction des confins entre une langue et l'autre. Nous avons en effet utilisé comme référence le concept de « Barzakh ¹¹⁰ », à savoir la zone de corrélation présente entre deux langues, y compris les aspects qui vont de pair avec une langue, tels que la culture et la pensée. Tout cela nous a permis de maintenir un équilibre en traduction, vu que nous ne nous sommes pas penchés exclusivement sur un côté.

¹¹⁰S. H. Bashier, « Ibn al-'Arabī's Barzakh: The Concept of the Limit and the Relationship Between God and the World », University of New York Press, Albany, 2004.

À travers ce mémoire nous espérons susciter la curiosité des lecteurs italiens à l'égard de ce roman. Le fait qu'il n'a pas encore eu de traduction officielle, bien que l'écrivaine ait reçu un Prix Nobel de littérature, nous fait penser qu'il n'a pas encore obtenu l'attention qu'il mérite. Par conséquent, notre travail a voulu donner un éclairage des particularités importantes qui caractérisent l'œuvre et que nous envisageons comme étant les racines d'une littérature en germe. Nous avons montré à ce sujet comment la question sociologique, qui est un véritable moteur de cette écriture, est déjà présentée ici par une narratrice adolescente. En se servant de la véhémence du personnage, la narratrice développe en effet des questions sociologiques liées aux mentalités et aux langages issus de son contexte familial et elle montre aussi bien le concept de hiérarchie sociale dont elle présente à ce moment une attitude ambivalente. Par le biais du contexte de narration adolescente, il s'agit aussi bien d'évoquer le rapport avec les parents, une autre question qui va marquer l'ensemble des romans et qui est ici ancrée dans une phase juvénile à proprement parler. La narratrice manifeste ainsi toute une série de sentiments contradictoires qui se stabiliseront dans les romans successifs en raison de l'évolution personnelle de l'auteure.

Notre objectif de faire connaître le roman n'aurait pas pu être réalisable sans la traduction que nous avons proposée, ce qui a été pour nous un véritable défi en raison de la complexité du style véhément et oralisé du livre. Pour nous initier au travail, nous nous sommes en effet servis d'une lecture générale des traductions du traducteur officiel, Lorenzo Flabbi, qui lors d'une interview définit le style d'un de ces romans : « vitale [...] capace di farmi vivere al di sopra del tempo ¹¹¹ ». Ses déclarations ont tout d'abord attiré notre attention envers l'écrivaine, mais elles nous ont aussi orientés vers un style à adopter pour un type de langage très vif et plein de popularité. Dans le cas de ce roman, la difficulté du style est très probablement le résultat de la pensée et de l'expression adolescente propre à un personnage constamment déchiré, qui ne comprend et qui ne se sent pas compris, qui cherche un langage propre, ainsi qu'une identité et une place dans le monde.

¹¹¹Interview à Lorenzo Flabbi, online : <https://www.raicultura.it/letteratura/articoli/2018/12/Lorenzo-Flabbi-Tradurre-Annie-Ernaux-mi-rende-una-persona-migliore-978df9a6-eed4-4bbc-b8ee-5d1bcc8d899d.html> (consulté le 17/04/2024).

Bibliographie

Sources primaires

Camus, Albert, *Lo straniero*, traduction de Sergio Claudio Perroni, I grandi tascabili, Bompiani, Milano, 2015.

Ernaux, Annie, *Ce qu'ils disent ou rien*, Editions Gallimard, Paris, 1977.

–, *L'écriture comme un couteau, Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Stock, Paris, 2003.

–, *Regarde les lumières mon amour*, Seuil, Paris, 2014.

Critique littéraire

Adler, Aurélie, Julien Piat, « Introduction : Annie Ernaux, les écritures à l'œuvre » in, *Annie Ernaux, les écritures à l'œuvre* (dir. Aurélie Adler, Julien Piat, Véronique Montémont), Fabula / Les colloques, 2020, online : <http://www.fabula.org/colloques/document6632.php> (consulté le 14/02/2024).

Armstrong, Joshua, « Annie Ernaux and Sophie Calle: Agency and the Ambient Language of Everyday Life », in *The French Review*, Vol. 90, No. 4, 2017, pp. 132-144.

Blanckeman, Bruno, « Annie Ernaux : une écriture des confins » in *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, pp. 105-114.

Charpentier, Isabelle, « De corps à corps. Réceptions croisées d'Annie Ernaux » in *Politix*, vol. 7, n.27, 1994, pp.45-75.

–, « La littérature est une arme de combat » - Entretien avec Annie Ernaux, écrivaine, par Isabelle Charpentier, sociologue. Mauger Gérard. *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Editions du Croquant, 2005, pp.159-175.

–, « Les réceptions "ordinaires" d'une écriture de la honte sociale – lecteurs d'Annie Ernaux » in *Idées économiques et sociales*, 2009, pp.19-25.

Day, Loraine, « Fiction, Autobiography and Annie Ernaux's Evolving Project as a Writer: A Study of *Ce Qu'ils Disent Ou Rien* », in *Romance Studies*, vol.17, n.1, pp.89-103.

Dugast-Portes, Francine, *Annie Ernaux. Étude de l'œuvre*, Editions Bordas, Paris, 2008.

Ernaux, Annie, « Lectures de *Passion simple* », *La Faute à Rousseau*, n.6, 1994.

Ernaux, Annie, « Entretien avec André Clavel », in *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, 1997.

Ernaux, Annie, Raphaëlle Rérolle, « Écrire, écrire, pourquoi ? » in *Annie Ernaux : Entretien avec Raphaëlle Rérolle*, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, Paris, 2011, online : [Éditions de la Bibliothèque publique d'information \(openedition.org\)](http://editions.de.la.bibliotheque.publique.d.information.openedition.org) (consulté le 10/02/2024).

Fernandez-Recatala, Denis, *Annie Ernaux*, Editions du Rocher, 1994.

Fort, Pierre Louis, Violaine Houdart-Merot, *Annie Ernaux : Un engagement d'écriture*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2015.

Fort, Pierre-Louis, « La filiation inversée : Annie Ernaux et le 'corps glorieux' », in *French Studies*, vol.62, n.2, pp.188-199.

Gutton, Philippe, « Sublimation pubertaire », in *Adolescence*, Editions Greupp, t.29, n.4, 2011, pp.895-912.

Heck, Maryline, « L'attention à la vie ordinaire comme pratique éthique et politique : le cas des « ethnotextes » d'Annie Ernaux », *Elfe XX-XXI*, n.10, 2021, online : <http://journals.openedition.org/elfe/3625> (consulté le 12/02/2024).

Lammers, Philipp, Marcus Twellmann, « L'autosociobiographie, une forme itinérante » in *COnTEXTES*, Varia, 2021, online : <https://journals.openedition.org/contextes/10515> (consulté le 02/02/2024).

Lecarme, Jacques, « La Honte et Je ne suis pas sortie de ma nuit (A.Ernaux) », online : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/la-honte-et-je-ne-suis-pas-sortie-de-ma-nuit-fiche-de-lecture/2-gagner-malheur/>, (consulté le 28/01/2024).

Lejeune, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Seuil, Paris, 1975.

Moricheau-Airaud, Bérengère, « Propriétés stylistiques de l'auto-sociobiographie : l'exemplification par l'écriture d'Annie Ernaux » in *COnTEXTES*, 18, 2016.

Richardson Viti, Elizabeth, « Ernaux's Ce qu'ils disent ou rien: Anne Makes a Spectacle(s) of Herself » in *Dalhousie French Studies*, vol. 78, 2007, pp.75-82.

Thomas, Lyn, *Annie Ernaux, à la première personne : essai*, Stock, 2005.

Tondeur, Claire-Lise, « Entretien avec Annie Ernaux » in *The French Review*, vol.69, n.1, 1995.

Tondeur, Claire-Lise, *Annie Ernaux ou l'exil intérieur*, Rodopi, Amsterdam-Atlanta, 1996.

Vilain, Philippe, « Aliénation et inter-dit dans les romans d'Annie Ernaux ? » in *LittéRéalité*, vol.17, n.2, 2005, pp.51-63.

Traductologie

Amossy, R., « D'une culture à l'autre : réflexion sur la transposition des clichés et des stéréotypes », in *Palimpsestes*, n.13, 2001.

Bhabha, Homi K., *The Location of Culture*, Routledge, London-New York, 1994.

Cressot, M., L.James, *Le style et ses techniques*, PUF, Paris, 1947.

Eco, Umberto, *Dire presque la même chose : expériences de traduction*, Éditions Grasset & Fasquelle, Paris, 2006.

Grevisse, M. *Le bon usage*, 12^{ème} éd. revue et corrigée par A. Goose, Paris, 1986.

Guiraud, P., *L'argot*, PUF, Paris, 1956.

Jakobson, Roman, « Aspetti linguistici della traduzione », in Roman Jakobson, *Saggi di linguistica generale*, Feltrinelli, Milano, 2002.

Margot, J.C., *Traduire sans trahir*, Lausanne, 1979.

Moricheau-Airaud, Bérengère, « Propriétés stylistiques de l'auto-sociobiographie : l'exemplification par l'écriture d'Annie Ernaux » dans *Sociologie du style littéraire*, n.18, 2016, online : <https://journals.openedition.org/contextes/6235>, (consulté le 02/02/2024).

Newmark, P., *Approaches to translation*, London, 1981.

Nida E.A., C.Taber, *Theory and practice of translating*, Leiden, 1969.

Podeur, Josiane, *La pratica della traduzione. Dal francese all'italiano e dall'italiano al francese*, Liguori, Napoli, 2002.

–, *Jeux de traduction / Giochi di traduzione*, Liguori Editore, Napoli, 2009.

Prete, Antonio, *All'ombra dell'altra lingua*, Bollati-Boringhieri, Torino, 2011.

Rey, A., Préface à A.Rey et S.Chantreau, *Dictionnaire des expressions et locutions*, Le Robert, Paris, 1989.

Risset, Jacqueline, *Histoire d'une traduction*, in Dante, *La Divine Comédie*, Flammarion, Paris, 2010, p.XLI.

Rossi, Giuliano, Giuseppe Sofo, *Sulla traduzione, Itinerari fra lingue, letterature e culture*, Solfanelli, Chieti, 2021.

Sofo, Giuseppe, «Il velo che svela: La traduzione come custode e rivelatrice del segreto letterario», in *Elephant & Castle*, n. 20, settembre 2019.

Vinay, J.P., « La traduction humaine », in *Le langage*, Gallimard, Paris, 1968.

Autres sources

Interview à Lorenzo Flabbi, online :

<https://www.raicultura.it/letteratura/articoli/2021/12/Annie-Ernaux-con--2f755055-ad21-4c21-9bcd-09c66dcd0da7.html>, (consulté le 04/02/2024).

Online : <https://archive.org/details/dictionnaireduvi01lacouoft>, (consulté le 12/01/2024).

Online : https://www.wiki-anjou.fr/images/3/3c/VerrierOnillon_Glossaire_1908GG_t1.pdf, (consulté le 24/01/2024).

Online : <https://www.languefrancaise.net/Bob/76907> (consulté le 18/01/2024).

Annexe : Transcription de *Ce qu'ils disent ou rien*

CE QU'ILS DISENT OU RIEN

Parfois j'ai l'impression d'avoir des secrets. Ce ne sont pas des secrets puisque je n'ai pas envie d'en parler et aussi bien ces choses-là ne peuvent pas se dire à personne, trop bizarre. Céline sort avec un type du lycée, de première, il l'attend au coin de la Poste à quatre heures, au moins c'est clair son secret, si j'étais elle je ne me cacherais même pas. Mais moi ça n'a pas de forme. Rien que d'y penser je me sens lourde, une vraie loche, je voudrais dormir jusqu'au moment où je comprendrai mieux, à dix-huit ou vingt ans peut-être. Il doit bien y avoir un jour où tout s'éclaire, se met en place, il n'y a plus qu'à marcher tranquille, tout droit, mariée, deux enfants, un métier pas trop minable, racontez vos rêves d'avenir, un sujet de rédaction, j'avais eu une bonne note. L'avenir, quand je vois toutes ces années à passer dans les bouquins, j'ai un grand creux dans la tête, toutes ces choses que je ne sais pas encore et qu'il faudra écrire et dire. Je glissais exprès au fond du lit, je ne voulais pas me lever toute petite, c'était noir, bien chaud. Pareil maintenant. L'année dernière pourtant je ne pensais qu'à rentrer en seconde C, il faut dire que les profs nous flanquaient la pétoche, juste, très juste, vos notes... Calmes, distingués, mais ça veut dire macache pour C, vous n'avez qu'à être plus intelligents, pas notre faute. A la maison elle râlait sec, huit en maths ! c'est pas gras, quand on en met un coup on y arrive. Tu veux finir en usine peut-être ? Je sais bien qu'elle a raison, rien à dire contre, si je n'étais pas allée en seconde, couic, le boulot. Tout de même, quand elle me tannait en mars dernier au moment de l'orientation scolaire, je ne l'aimais pas, j'aurais préféré qu'elle ne dise rien. Maintenant elle est rassurée, pas de pet jusqu'au bac, je ne lui ai pas avoué qu'en fin de seconde on pouvait être viré du lycée ou descendre dans une section commerciale, elle me ferait la nouba toute l'année. N'ont que leur certificat d'études mais mille fois plus chiants là-dessus que les parents de Céline, ingénieurs, quelque chose comme ça, c'est vrai qu'eux, ils n'ont pas besoin de hurler, ils sont l'exemple vivant de la réussite, tandis que les miens qui sont ouvriers, il faut que je sois ce qu'ils disent, pas ce qu'ils sont. Je ne sais pas si j'arriverai à faire institutrice, même si j'ai encore envie maintenant. Il m'agace lui, à me regarder toujours avec inquiétude, ça te casse pas la tête d'être sur des livres à longueur de temps ? La lecture c'est pas son fort, juste *Paris-Normandie*, un peu *France-Soir*. Quelquefois, quand il ne fait pas attention, ses lèvres bougent en lisant. Peut-être qu'il a raison, trop dur les études. A la rentrée je croyais que je ne penserais qu'au travail, au lycée, dans ma classe, je ne connaissais que Céline, et un minot inoffensif de quatorze ans. Puis

non. Je n'ai plus d'idées pour la composition française. La prof me reproche le désordre. Elle a écrit sur le premier devoir, le sujet était bon mais vous n'avez pas ci et ça, était, c'est cuit, je ne saurai jamais traiter le sujet comme il faut, l'imparfait, c'est ça, impossible de se rattraper, de rien changer. S'il n'y avait que dans les compositions françaises. Je me vois dégringoler et je ne sais même pas comment appeler ce que je sens. Amoureuse, ça servirait à quoi puisque je ne le reverrai jamais, et tous les garçons me dégoûtent. J'ai peur parfois, pas tellement de l'usine, ils attigent, mes parents, je trouverais bien une petite place dans un bureau, mais de ne plus avoir envie de rien, d'être seule de mon espèce. Tu n'es pas comme d'autres, faut t'arracher les mots de la bouche, tant d'autres qui sont si gentilles, qui sauraient apprécier ce qu'on fait pour toi. Tout le temps des comparaisons, mais jamais avec les mêmes filles. Pourquoi les autres sont-elles aussi claires, Céline, quand elle monte devant moi en maths, son dos remue à peine, seules ses fesses, d'un mouvement harmonieux, est-ce qu'elle a déjà, je me sens une punaise derrière elle, moi maigre et sans gros nichons comme elle. A quoi je ressemble. Je voudrais être encore à la fin de la troisième, au mois de juin, il faisait une chaleur torride, mon père disait dehors, après le journal télévisé, il faudrait bien que le temps se mette à la flotte pour les jardins. Hier je me suis vue dans une vitrine de chaussures, il pleuvait à verse, j'avais des mèches partout, les vacances sont bien finies. Je suis laide avec mes lunettes. Je ne les quitte plus, elles me font un petit creux de chaque côté de mon nez, que je tâte aux cours quand j'en ai trop marre. Ça m'est égal maintenant, ce creux. Elle me regarde partir pour le lycée mine de rien, tu es bien avec tes lunettes, très bien, ça fait sérieux. Dans la famille, ils disent que je ressemble à une institutrice, j'ai déjà les lunettes au moins. J'ai commencé à les enlever au mois de juin, presque à la fin de l'année scolaire. Au début j'ai eu du mal à m'y faire, je ne distinguais plus les gens de l'autre côté du trottoir, ils passaient dans un brouillard de lumière, la télé en couleurs mal réglée. Le problème, je ne pouvais pas dire bonjour puisque je n'étais pas sûre, sûre. Je ne tenais pas à passer pour louf en me trompant de tête. C'était gênant aussi de rayer les gens de ma circulation personnelle, le drame à la maison quand je ne salue pas un prof, des personnes importantes qu'on connaît de vue, des voisins. A quel âge on dit bonjour sans y penser. A l'école primaire, c'était encore pire, je changeais de trottoir tellement ça me faisait suer, la femme Bachelot pépiniériste, derrière sa grille, elle ne me regardait jamais, restait raide comme la justice, bonjour madame, ne répondait pas et après seulement me retournait sur toutes les coutures. Je m'en serais déchirée, la bique, et elle a dit à ma mère que je descendais du trottoir juste avant sa maison, qu'est-ce qu'elle se croit votre gamine. Je m'étais fait emballer, les Bachelot, c'est sacré, riches à millions, mais pas fiers, mes parents trouvent presque normal qu'ils aient beaucoup d'argent puisqu'ils font comme s'ils n'en avaient pas. Ça m'a bien arrangée de ne plus voir les gens, je ne mettais rien sous ma robe

à bretelles, collante en haut et décolletée. Si je marche trop vite, le tissu s'engouffre entre mes jambes et me tiraille par-derrière, ça dessine tout. Tu veux toujours ce qui n'est pas fait pour toi, à ce prix-là tu aurais pu prendre quelque chose de plus frais, plus jeune fille, tu te fais remarquer. Pourtant elle m'avait laissé choisir et gueulait ensuite. C'est vrai, j'avais un peu honte mais je me sentais forcée de me montrer avec, on ne peut pas rester même tout le temps. Les lunettes dans le sac je me serais baladée en chemise. En cas de rencontre maternelle ou paternelle, je pourrais toujours dire que j'avais une saleté sur un verre, que je les avais enlevées à cause de ça, il faut bien préparer ses défenses. Drôle d'impression, je croyais présenter une collection comme dans *Jours de France*, un public plein d'yeux dans du flou, la sueur me collait le haut des jambes, difficile de marcher naturellement quand je passais devant les terrasses des cafés, place de la Poste, et puis l'arrivée au C.E.S., les dix premiers mètres dans la cour. Ils, les filles aussi, à regarder si j'ai vraiment de la poitrine. Je ne baissais pas trop les yeux, on aurait pensé que je m'admirais, je mettais du temps à enfiler ma blouse, avant de monter dans les classes. L'année dernière, je n'aurais pas osé, je n'avais pas assez de poitrine et cette année il y avait le B.E.P.C., comme si d'avoir un problème m'autorisait à me lancer un peu. J'ai toujours pensé qu'on ne peut pas avoir deux peurs à la fois, la plus forte l'emporte sur la bascule, là c'était l'examen. Tout partait d'ailleurs en digue-digue, on contrôlait encore les absences mais pour rien. Ils n'avaient pas l'air fin, les profs, à noter scrupuleusement les noms de ceux qui s'étaient déjà fait la malle. Ils ont baissé pour moi à vue d'œil en juin, leurs menaces ne servaient plus à rien, même l'épreuve du B.E.P.C. ne leur appartenait pas, ils seraient aussi surpris que nous par les sujets, l'année prochaine, ils répéteraient à d'autres élèves ce qu'on savait maintenant, ils peuvent faire suer les élèves un an, deux tout au plus, après des queues Marie c'est le printemps. Nous avançons, pas eux. Je feuilletais les livres, des problèmes de maths que je ne ferais jamais, certains qui m'avaient flanqué les chocottes au début de la troisième, fini leur pouvoir, je me suis sentie un peu vieillir. L'étude se passait sous les tilleuls de la cour à cause de la chaleur. J'aurais voulu vivre ce mois de juin plus longtemps et c'était la première fois que je pensais ça très clairement. J'étais heureuse là. Dommage qu'il y ait eu l'examen, les révisions, j'aurais pu m'attarder davantage sur tout ce qui me venait, profiter. Ça me bouchait un peu, la perspective de l'examen. Je me disais, si je suis collée, je ferai n'importe quoi, je coucherai avec un garçon, perdu pour perdu, j'ai toujours eu peur de mourir avant d'avoir connu ça, pas le coup de vivre jusque-là, toute l'enfance moche, y avoir pensé tout le temps pour, crac, *nothing*. D'ailleurs, si j'avais dû mourir, dans une guerre par exemple, je me serais jetée sur le premier venu. Des copains, au loin, François le surveillant. En cas de guerre, oui, mais il n'aurait pas suffi à la demande, et il y en a de plus jolies que moi. La chaleur me donnait des

idées gluantes dont j'aurais eu honte de parler aux autres, mais que je n'avais pas honte d'avoir peut-être parce que c'était bientôt fini le collège, partir de quelque part ça donne de la liberté dans la réflexion. Jamais je n'ai remarqué autant le corps de mes copines, l'hiver, à vrai dire, avec tout ce qu'on a sur le dos. Je comparais avec moi, la grosseur, les fesses, les jambes, les cheveux, où est mon corps à moi, j'ai la taille d'Odile, brune comme Céline, les seins, difficile de savoir avec le soutien-gorge. Qu'est-ce que je préférais, des bons résultats scolaires ou un joli corps, les deux c'est trop demander, faut pas tout vouloir dans la vie, quand ça pousse trop bien au-dehors, ça doit tirer sur l'intelligence, même les profs se méfient des nénettes trop bien. En juin, Céline remontait ses cheveux en couettes, je voyais son cou humide et elle se tenait appuyée au mur, les pieds éloignés, gênante à voir avec son jean renfoncé au bon endroit. Elle me rappelait un jour, dans la maison d'avant, rue Césarine, le cagibi aux outils, son rire, ses petits yeux fendus, assise sur une caisse renversée, et « celui-là » comme on l'appelait entre nous, que j'avais découvert aussi différent du mien que son rire, ses cuisses semées de graines de froid, j'avais compris mon propre mystère de mou, de rose, ça ressemblait à l'intérieur du bec des poules que ma grand-mère forçait avec des ciseaux pour les tuer. Déjà les premières barbes lui étaient venues, quand est-ce que moi aussi... dis tu me jures de me montrer une serviette pleine de sang. Mais c'était Alberte, pas Céline. Maintenant, on ne se le montrerait plus, « celui-là », ni rien, même la tante Rose quand elle nous visite, pas un mot, sauf, je ne peux pas aller à la piscine aujourd'hui, ah ! oui t'es handicapée. Pourtant la première fois, j'avais eu envie que les autres le sachent, pas les garçons évidemment, ça ne s'est pas trouvé. Je me plaisais avec les filles de la classe à la fin de l'année. On bronzait hanche contre hanche, on fumait derrière les tilleuls, comme si rien nous séparait. Pour les profs, il y a les élèves qui pigent un peu, beaucoup, vachement, les cracks et les pas fute-fute. Ce ne sont pas tellement ces différences-là qui me frappent, plutôt la décontraction, la manière de parler, des trucs indéfinissables. Là il restait une petite différence, les robes, je n'en avais qu'une neuve en juin, au bout de huit jours, tout le monde y était habitué. Si t'es reçue, je t'en paierai une autre. C'est tout de suite que je l'aurais voulue pendant que je pouvais la montrer, après, pendant les vacances, toujours tartes, ce serait plus tellement la peine. Les vacances aussi font une petite différence, avant la sortie et à la rentrée. Céline devait aller en Yougoslavie, après on oublie, on redevient pareils. Je ne partirais pas sur la Côte comme disait une fille, laquelle Côte, ni en Yougoslavie. Il y a encore deux années pour finir de payer la maison. Dix ans pour payer trois pièces et un jardin, j'avais presque huit ans, ça me paraît une éternité de sous, et encore ce n'est pas à nous complètement. En plus dans un quartier retiré où il passe trois pelés un tondu, à la différence de la cité rue Césarine, où il y avait Alberte. Mon père prend ses congés en août, on va voir la

famille, cent kilomètres à tout casser, un dimanche à la mer s'il leur tombe un œil. « On s'embête sur les galets, c'est bon pour la jeunesse. » Je dois pas encore faire partie de la jeunesse. Ma mère irait aider au *Café de la Petite Vitesse* trois jours par semaine. Elle ne veut pas que je parte seule en vacances et puis où. Je pariais qu'il ne m'arriverait rien d'intéressant pendant les vacances. Ce qui me faisait le plus suer, c'était que je ne me débarrasserais pas du bruit de fond de mes parents jusqu'en septembre. Un pressentiment. Pendant l'école, on ne les voit pas tellement, on a mille occasions d'oublier leur baratin, un cours, une discussion, la gym, là je n'y échapperais pas. Dans la cour du C.E.S. les mômes de sixième nous déboulaient dessus. Je me revoyais à l'entrée du collège, et puis avant, à l'école primaire, les mêmes après-midi poussiéreux de fin d'année, la récréation qui n'en finit pas, les instits lointaines, des images de gosse qui me dégoûtaient de plus en plus. J'avais envie de claquer les gamines de sixième quand elles venaient nous enquiquiner. Ma mère me couvait trop à l'école primaire, j'avais toujours des tas de fringues à me coltiner sous le bras parce que je les enlevais. Les grandes me tiraient par ma main libre, viens jouer au mouchoir, mais où poser tout mon fourbi, attention qu'on te vole tes affaires, un jour j'avais eu le mouchoir dans le dos et je ne l'avais pas vu. Chandelle ! j'étais restée au milieu du rond jusqu'à la fin. Je me suis trouvée une gosse minable, gnangnan, une chandelle. Autre chose d'avoir bientôt seize ans, tout de même.

Mes jambes allongées sous la table le matin du B.E.P.C. en attendant le sujet de maths, la prof en chemisier vert, blonde, elle pourrait être vendeuse à Monoprix, où la différence, des pensées neuneu qui me viennent au moment où il le faut pas, puis youp, j'ai écrit sans arrêt, la matinée était finie. Céline derrière a eu des difficultés, lui souffler aurait été dangereux, je n'en avais pas tellement envie. Le lendemain, j'ai dormi jusqu'à midi, après je me suis demandé ce qui m'arrivait toute la journée. Est-ce que tout a commencé là. Ils mangeaient, mon père coupait lentement son pain, elle ne disait rien, je la sentais colère à cause de moi, des inquiétudes que je lui donnais. Ça ne me faisait rien. Ils auraient pu être des quidams, tu nous prends pour des quidams, tu nous racontes pas comment ça c'est passé, tu dois bien savoir ce que t'as fait ! Justement non. Fort de café, c'est pas eux qui passent l'examen et ils vous tarabustent. Le monde m'apparaissait bizarre. Elle écalait son œuf dur trop chaud en le tenant dans le torchon de la cuisine qui lui sert de serviette aux repas, ça va plus vite. Les tomates parsemées de bouts d'oignons m'écœuraient. Mon père a mis les informations d'une heure, il y avait une conférence en Amérique, l'inflation recommençait, la sécheresse continuait, on le voyait bien, ça m'a paru d'une totale insignifiance. Les choses importantes, c'était ce moment, la cuisine étouffante, le frigo qui venait de se déclencher, mes mains sur la toile cirée, les petites marques de couteau près de mon assiette. J'avais la gorge serrée, pas

vraiment la crainte d'être collée, c'est un examen-bidon le B.E.P.C., mais de nous voir à table, de sentir le monde autour dans un grand cercle loin-loin-loin et pourtant tout collé à moi. L'après-midi je suis allée en ville, on dit toujours ça parce que dans notre quartier il n'y a pas de commerçants ni rien, pour acheter du shampoing, j'ai dit, il faut toujours un motif à ma mère. Pour forcer le destin, j'avais gardé mes lunettes, une idée comme ça que moche et polarde, je serais reçue du premier coup. C'est drôle, j'aurais bien aimé rencontrer Alberte, lui dire que je venais de passer le B.E.P.C. Elle, elle a fait le C.E.T. à quatorze ans pour être dactylo et après on ne s'est plus revues beaucoup, on n'avait plus grand-chose à se dire. J'ai pensé à elle en passant devant une vieille pissotière, l'odeur de chair de poulet cru, le bruissement de la flotte qui ruisselle sans arrêt. Pourquoi que les filles n'auraient pas le droit d'y aller ? Deux pieds écartés, un bas de pantalon nous empêchaient d'abord. J'ai envie, envie ma vieille, sacrée Alberte, elle faisait mine de ne pouvoir y tenir, je n'aurais jamais osé traverser ce lieu-là toute seule. Avant de ressortir, on avait guetté si personne ne venait sur le trottoir, les hommes aussi regardent si on les voit sortir, c'est Alberte qui me l'avait fait remarquer, elle avait des tas d'idées. Mais on s'était dit seulement ça va toi quand on s'est rencontrées il y a deux ans, elle travaillait déjà et peut-être que ça crée des obstacles de s'être montré nos carabis étant petites. Ça n'avait pas de rapport avec le B.E.P.C. et en marchant je me disais que je me souviendrais de ces pensées-là après les résultats et que ça serait toujours lié à ce foutu examen. Et puis la pharmacie où j'ai pris mon shampoing, la tête du préparateur. Je ne pensais pas aux garçons. En revenant, il y a bien un kilomètre, j'ai consulté mon petit horoscope personnel, j'en ai toujours une grande quantité, celui de *France-Soir* c'est obligé qu'il soit faux, il est fait pour tout le monde, tandis que moi, je me les invente. Si je rencontrais trois voitures blanches, je serais reçue sans passer l'oral de contrôle. J'ai oublié s'il était écrit dans les voitures que j'aurais l'examen. Je n'avais pas envie de rentrer. J'ai bu du café au lait dans la cuisine, un grand bol de chocolat fumant, j'écris dans les rédactions parce que ça fait mieux. Il n'y avait rien à la télé, de plus si je m'étais postée devant, elle aurait dit que toute l'année je l'avais trop regardée, c'était pas étonnant si. Dans ma chambre, mon sentiment bizarre est revenu. J'avais pris à ma mère son *Femmes d'aujourd'hui*, je n'arrivais pas à m'y intéresser. Devant mon lit, le rideau rouge en cretonne avec les coccinelles géantes, tiré à cause de la chaleur, faisait une ombre colorée. Vers la fin de l'après-midi ma mère s'est mise à coudre dans la salle de séjour, j'entendais son fourragement dans la boîte à ouvrage, le zinzin des aiguilles, des vieux dés et des boutons mêlés aux bobines de fil, un bruit menu, j'ai eu l'impression de l'avoir toujours eu dans les oreilles, ça m'a fait penser à la vieillesse et à la mort. Les dernières journées au C.E.S. me paraissaient lointaines, devant je ne voyais rien. C'est drôle une chambre dans la pénombre en été. Il y avait plus de six mois que je

m'étais interdit de, mais c'était une sale journée, ça m'était égal qu'elle soit complètement noire. La première fois l'année dernière, je n'ai pas osé regardé ma mère, ni personne, ils devaient savoir, et ce n'est pas permis aux filles normales. Un beau regard droit, disait la maîtresse du cours élémentaire, n'avoir rien à cacher. Quel supplice. Six mois, mais quand je m'en suis souvenue, il était déjà trop tard, ma main sentait les fanes de plantes, douceâtres. Je n'ai pas eu tellement honte pour une fois, ça se fondait dans la journée entière, sans plus de bien ou pas bien que les coccinelles géantes. Ça ne concernait pas mes parents. Même c'était bien, avec ça, j'étais au cœur de ma bizarrerie. La chatte a gratté à la porte. Jusqu'au soir, elle est restée à ronronner sur mon oreiller. Je l'aimais bien, noire de partout et des yeux verts. Est-ce j'ai vraiment pensé, si je ne suis pas reçue je couche avec un garçon. Je l'ai eu les doigts au nez, le B.E.P.C., les profs m'ont dit mes notes. Mon père en a eu les yeux pleurards le soir en rentrant du travail, et surtout quand il a vu le lendemain dans le journal mon nom et pas celui de la fille Dubourg, le dentiste, qui s'était fait ratiboiser à l'écrit. Je n'ai pas voulu lui dire que le B.E.P.C. c'est peau de zébi pour trouver un boulot, pas gâcher sa fierté. Elle a dit en haussant les épaules, l'argent donne pas tout, heureusement, l'intelligence pousse où elle veut. J'ai trouvé qu'il y a des endroits où la graine pousse pas dru, dans ma famille par exemple, ils n'ont pas de boulots bien, juste mon oncle Jean dessinateur industriel. Ou alors l'intelligence on ne la voit plus si elle a existé, ça revient au même, seuls les yeux, parfois encore. Ma mère a gardé la tête froide, quand on travaille on réussit, tu le méritais. Elle me rabattait exprès la joie, que je ne sois pas crâneuse, à me monter la tête, elle va me la dire toute l'été cette phrase, tu te montes la tête. On n'a plus parlé de ma réussite que devant les voisins et la famille, ça fait de l'effet parce qu'ils n'ont pas continué leurs études ou ils ont loupé. Je ne me rappelle pas combien de jours a duré mon plaisir. Je faisais des petites courses en ville, ma robe à bretelles sur mes épaules nues, les lunettes dans la poche et merde pour ceux que je rencontrais, je vivais sur mon succès. Mais j'aurais voulu que ce succès m'ouvre quelque chose, tout de suite, d'autres joies, je ne savais pas lesquelles, pas ces vacances-là. Une récompense en somme. Tu vas te reposer deux mois et demi, tu te rends compte de ta chance, tu seras d'attaque pour la rentrée au moins. Le repos, toujours le repose avec eux, c'est-à-dire rien, je déteste leur manie du repos, où ont-ils péché ça, les dimanches, mon père ne sait pas comment s'occuper à part la télé, parlons-en de son repos. Elle m'a promis de m'offrir une robe, dans les cent francs, mettons, faut bien marquer ton B.E.P.C. Quand on irait à Rouen, chez l'oculiste, qu'est-ce que t'en dis d'un tour aux Nouvelles Galeries ? La fameuse robe d'été, je regarde encore une tache d'herbe presque effacée, je sais bien que je ne devrais pas. Un cadeau riquiqui ça me paraissait, et lâché avec des élastiques, ils n'étaient pas à la hauteur, je ne sais pas trop ce qu'ils auraient pu me payer de toute façon, qu'est-ce que je désirais

exactement. Un soir de début juillet un orage terrible a éclaté, mon père regardait le tour de France à la télé, en buvant son petit Ricard bien allongé d'eau parce qu'il ne faut pas boire dans la mécanique, celui qui pinte, il est fichu. La pluie c'est arrêtée, j'ai ouvert la fenêtre, le parfum du quartier mouillé a envahi ma chambre, presque froid, après la canicule, c'était l'odeur des choses finies déjà. Huit jours avant, j'étais dans la salle d'examen, cinq, j'avais vu mon nom dans les panneaux grillagés des résultats, quinze, je prenais le soleil dans la cour du C.E.S., je ne reverrais plus beaucoup certains copains, ni François le surveillant barbu. J'ai écrit sur le papier peint près de mon oreiller, Anne, 2 juillet. Je commençais à me faire chier comme tous les ans à pareille époque, je ne le supportais pas aussi bien, ça me semblait injuste. L'école, c'est jamais fini, un vrai gouffre, pour une fois qu'il y avait un palier plus large, croire même qu'on repart à zéro en allant au lycée, d'autres têtes de profs, d'autres élèves, il aurait fallu que mes vacances aussi marquent la coupure. J'ai traîné au lit, c'était autant de pris sur la journée, surtout avec certains rêves, un soldat qui ressemblait à mon cousin Daniel, des bras qui m'enlaçaient comme dans les romans. Je me suis souvenue d'un truc d'Alberte, compter treize étoiles pendant neuf jours, l'inverse peut-être, et on rêvait de son futur mari. Et puis mettre une glace sous son oreiller le vendredi 13 manque de bol, le 13 tombait un mardi. Les étoiles me paraissaient plus sérieuses. Je me suis endormie le bras autour de la taille, ça pouvait aider, je n'ai pas rêvé. Tous les matins, mon père me réveillait en partant au travail, je me rendormais après. On entend tout d'une pièce à l'autre. Je me retournais dans les draps vers six heures et demie, en me bouchant les oreilles pour ne pas entendre tous ses bruits qui tombent bien carrés, sa toux de fumeur, crache mais crache donc un bon coup, le floc continu dans les vécés, la casserole choquée contre la cuisinière, le tiroir à cuillers sous la table, coincé-décoincé, si je débouchais mes oreilles, je tombais toujours au milieu d'un bruit et je pouvais me repérer sur le moment de son départ. Au démarrage de l'auto, je replongeais. Il bosserait jusqu'au soir par cette chaleur, après tout, il ne se plaignait pas, plutôt content même depuis qu'il était contremaître, je ne vois pas pourquoi j'aurais eu des remords de coincer la bulle jusqu'à dix heures. Ça m'est venu dans mon demi-sommeil que je ne savais plus grand-chose de lui, hors de la maison. Petite, pourtant, quand il prenait le car pour la raffinerie, j'imaginai qu'il partait au bord de la mer, Le Havre, c'était toujours la mer et le sac de plage coincé entre les pieds une fois par an. Un dimanche d'excursion offert aux travailleurs de la raffinerie, j'avais vu les grilles, les tours d'acier baguées de noir à intervalles réguliers, les minuscules échelles. Les grilles me faisaient penser au chœur de l'église. J'avais eu peur, s'il tombait dans les bacs qu'il allait jauger, une mer de pétrole, et ça sentait comme sur ses vêtements. J'avais cru que tous les hommes étaient faits pour avoir des accidents, boire trop, mourir, j'avais la chance d'être une fille. J'ai eu l'impression à travers

ces bêtises de môme que je m'intéressais à lui autrefois plus que maintenant, raconte-moi comment c'était à la ferme de Pépé, tous les soirs, je lui demandais, et un matin que j'étais éveillée sans qu'il le sache, j'avais regardé sa chair rosée, toute blanche au bas du dos, si bizarre à cause de ses mains rouges et gonflées, je n'avais plus respiré de curiosité. Ces histoires anciennes m'ont gênée. Des images plates et inoffensives de lui, c'est tout ce qu'il me faut, s'il fallait en plus creuser tout ça, les parents, leur boulot. Il gagne bien sa vie, ouvrier, il en faut, on a appris en quatrième un poème de Verhaeren, travailleurs et tralala, mon père dit on est tous des travailleurs. Je ne me posais pas de questions. Je ne me suis jamais attardée non plus sur le fait qu'il possédait la même chose que tous les hommes, les copains, les débiles débraillés qui guettent les filles sous le vieux pont de chemin en fer, et ces dessins atroces pointés dans les gogs publics. Interdit. Je pensais dans mes oreilles bouchées qu'il m'appelait « la fille » maintenant, presque jamais Anne, et qu'on ne se disait pas grand-chose, sauf que le soir, il râlait parce que je voulais dormir avec la chatte. Ça se fait pas de prendre les chats dans les lits, c'est pas sain. Tous les soirs. Il fallait que j'obéisse. Enfin il partait. Je me réveillais vers neuf heures. La matinée allait encore, me coiffer, un quart d'heure, m'habiller, une demi-heure, manger, le transistor, tout paraît frais les premières heures. Si j'entends chanter Bidule, il se passera quelque chose. Ou bien les paroles de la prochaine chanson décriront mon avenir. Ça fatigue à force et je m'embrouillais dans les prédictions. Pour finir, je me retrouvais avec ma mère dans la cuisine, t'as bien dormi, il va pas encore pleuvoir aujourd'hui. Qu'est-ce qu'elle m'avait dit d'intéressant depuis longtemps. Début juillet, j'ai découvert qu'au fond je n'avais pas besoin d'elle, sauf pour bouffer et dormir, m'acheter des affaires. Elle ne m'apprenait rien, c'est ça. J'aurais voulu qu'elle me raconte des trucs, je ne sais pas, qu'elle rie avec moi, libre, pas pincée. Il y a des profs bien, des fois, qui parlent des faits actuels, on discute après et on n'entend même pas la sonnerie de la fin des cours. A la télé aussi, les gens discutent. Quant aux copines, des heures entières on parlerait ensemble. Là c'était toujours les mêmes questions. Tu vas faire quoi ce matin, ah ! bon, tu as mis au sale ton soutien-gorge que je le lave et le sèche aujourd'hui. Petite, elle faisait pareil, pourquoi les monsieurs qui jouent du tambour ont des gants blancs, ça se fait, ça s'est toujours fait, jamais la plus petite goutte d'explication. Quand les Anglais ont débarqué la première fois, elle ne m'avait rien dit, te voilà jeune fille, c'est tout, mais elle avait le petit paquet tout prêt acheté chez le pharmacien, parce que ça fait pas bien de le prendre au supermarché, à son idée. La langue ne lui arrête pourtant pas avec des voisines, des connaissances, conversations sans intérêt, qu'elle n'essaie même pas avec moi, peut-être qu'elle attend le moment où j'aurai de la conversation comme elle dit. Je ne crois pas en avoir un jour, de la sienne je veux dire. Je tournais mon sucre dans mon café au lait. Virait, briquait

des bricoles, sans arrêt à foutiner dans la cuisine, c'est jamais assez propre. J'écrasais le sucre sur le bord de la tasse parce que je savais que ça l'énervait, t'as pas bientôt fini donc. Je la voyais humecter ma robe pour la repasser sur le coin de la table du déjeuner, bien serrée dans sa blouse à carreaux, le poing enfoncé dans le bol d'eau, et les doigts s'écartent sec au-dessus du tissu. Elle débranche le fer et elle continue à repasser avec la chaleur qui reste, pour économiser. Tâche de pas la salir trop vite, t'est pas soigneuse, ma pauvre petite fille. L'ordre, surtout, elle avait que ça à la bouche, cet été, peut-être avant mais je ne l'avais jamais remarqué. Comme les profs, ne mélangez pas tout, classez vos arguments mademoiselle. Je la revoyais dans la maison rue Césarine, à cette même table. Je rentrais de l'école primaire et je ne savais pas où poser mon cartable le jour où elle salait le beurre donné par le grand-père, ses mains triturait la masse jaune, des languettes brillantes giclaient entre ses doigts et elle repétrissait, rajoutait du sel jusqu'à ce que la surface soit couverte de gouttes d'eau. C'était fini tout à fait quand elle donnait deux trois claques sur le beurre du plat de la main. J'avais des taches sur mes cahiers. Et la culotte qu'on cherchait partout le lundi matin, on en démolissait l'armoire, arrête de chialer, tu remettras la vieille, qui c'est qui le verra. Toutes ces choses perdues retrouvées un mois après derrière la cuisinière, toutes salopées. Et je jouais à la balle au mur dans la cuisine. Dans la nouvelle maison, elle avait hurlé, non mais dis donc, la peinture toute neuve. J'ai pensé qu'elle avait changé depuis qu'elle avait quitté de travailler à l'usine textile, ça doit être ça le progrès social, l'ordre, dommage qu'il n'y ait pas eu de progrès dans sa conversation. Ses remarques m'assommaient, l'école ne m'en délivrerait pas de la journée. Que la lecture. J'ai lu tous les *Femmes d'aujourd'hui* de ma mère, les feuilletons surtout, Sandra n'aimait personne, des titres pareils ça me donnait envie de lire, bien que ce soit plutôt gnanngnan, mais il n'y avait rien à faire, quand je démarrais les sentiments, et on ne sait pas si oui ou non « ils » vont s'aimer, je ne pouvais plus m'arrêter. Qu'ils se jettent enfin l'un sur l'autre, ça ou la mort, qu'on en finisse. Après j'étais atrocement mélancolique, tac, terminé, il n'y a plus d'histoire et moi j'étais encore passée à côté, baisée. Maintenant je ne lis plus rien, puisque je n'attends plus rien non plus. La prof nous avait donné une liste de bouquins à lire, in-té-res-sants, je me méfiais énormément, pour avoir été refaite plus d'une fois, des trucs emmerdants au possible, et puis il fallait aller à la bibliothèque, se faire inscrire et le tremblement, ou bien chercher à la librairie mais on peut pas tripoter ici, ils vous font des chichis, au supermarché il n'y a que des policiers et Guy des Cars, la prof est contre. Je m'ennuyais tellement que je me suis lancée, j'ai emprunté *L'Etranger* à la bibli. Je ne me suis pas sortie du bouquin de la journée. Je m'arrêtais entre deux, je regardais autour de moi, la chambre me semblait lointaine, et je ne comprenais pas comment des mots pouvaient me faire autant d'effet. Le soir mon père s'est mis en colère,

c'était le 8 ou le 9 juillet saint Thibaut, je consultais tout le temps le calendrier. J'avais fermé les persiennes de ma chambre et quand je suis rentrée dans la salle de séjour, des bandes vertes et rouges m'ont strié les yeux, j'ai pensé à la plage, quand il tue l'Arabe. J'aurais bien voulu écrire des choses comme ça, ou bien vivre de cette façon-là, mais pour pouvoir l'écrire ensuite, que ce soit tout fait, facile à raconter et que tout le monde puisse le savoir. Mon père était en rogne, je suis sûr que t'as passé ta journée devant le poste de télé, ça puis tes chanteurs à la gomme, il était excité, un peu plus j'aurais pensé que, non, jamais plus d'un ou deux verres, il recommençait, c'est pas pour dire, mais tu sais pas quoi faire de ton corps, t'occuper. Ma mère a répliqué qu'il n'était pas là pour le voir mais je lisais beaucoup. D'habitude, il se tait, ce que je fais ne l'intéresse pas, j'aurais vraiment juré qu'il avait un petit coup dans l'aile, il a crié, les livres les livres, c'est pas une façon d'être toujours dans les livres, moi je trouve pas ça sain, elle va se dessécher, tu peux pas te promener, prendre ton vélo, je sais pas moi. Du coup elle a pris ma défense, les histoires de balades, le dehors sans but, il m'a semblé qu'elle tiquait, pourtant la lecture n'est pas son fort non plus. Ils sont drôles, ils veulent que j'aie de bons résultats scolaires, les profs disent que la lecture les favorise, mais j'ai l'impression que mes parents ne croient pas à ça, les problèmes, les leçons, oui. Il a continué à se monter dessus, je travaillais déjà à ton âge, j'aurais pas pu rester sur un livre des heures. Elle s'est fâchée, qu'il raisonnait comme un sabot, tu crois que c'était bien de travailler à quatorze ans, tu voudrais voir ta fille en usine peut-être ? Qu'elle se repose, qu'elle lise, elle fait de mal à personne. Toujours, pendant leurs disputes à mon sujet, je suis gênée, comme s'ils ne parlaient pas de moi mais d'une autre Anne, la bonne petite fille à ses parents, ils se chicanent dans le vide au fond. En plus, ce soir-là je me suis trouvée faux jeton, pas la peine de faire l'innocente, je savais bien que lire toute la journée était mou, un peu sale même, surtout ce genre de livre, qui vous poursuit après, pas comme les feuilletons. Comme quoi c'est dangereux la lecture, peut-être qu'ils avaient raison, plus que la télé, à preuve ce jour-là, après mon bouquin, ils me paraissaient farcignoies mes parents et je leur aurais dit de tout très naturellement si je ne m'étais pas retenue, parce qu'on ne doit pas parler ainsi à ses parents, trop affreux, ils sont si gentils et ils n'ont pas tellement de moyens d'argent, il faut être compréhensifs, je ne sais pas où j'ai entendu cette phrase, mais dans ce cas on est deux fois coincé si on réfléchit bien. La boucler perpétuellement pour ne pas leur faire de peine. Le coup de la robe à bretelles, par exemple, c'était pas celle-là que j'avais voulue au premier abord, et il avait fallu remercier ma mère trois fois plus que des parents qui en auraient payé plusieurs sans moufter, c'était tout à fait injuste. J'ai tout de même hasardé, qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'autre, que lire ou la télé, t'as qu'à te trouver une petite copine pour aller à la piscine, je sais pas. Toutes les filles sont en vacances. Je mentais, Gabrielle Bouvet

ne partait pas, mais je n'allais pas entrer dans le détail, c'est l'ensemble qui compte et elle dit toujours de regarder au-dessus de soi pas au-dessous si je veux faire mon chemin dans la vie. Gabrielle est au-dessous, ma mère ne la blâme pas tellement parce qu'elle lui trouve un drôle de genre, l'amitié c'est bien joli mais c'est de la gnognotte à côté des risques qu'il peut y avoir dans certaines fréquentations, qu'ils affirment. Ils n'ont pas répondu, mon père s'est renfoncé dans son fauteuil avec son Ricard, sans beaucoup d'eau, et ma mère a essuyé le blanc de la cuisinière à petits coups rapides, en faisant se moue en cul de poule. Plus tard elle a conclu, tu voudrais tout et t'arrives au monde. La phrase qui m'a énervée le plus, j'allais avoir seize ans, ils ne se rendaient pas compte. Au souper je n'ai pas ouvert la bouche. Quand j'ai retrouvé ma chambre, j'avais fini *L'Etranger* et je ne savais pas quoi faire. J'ai collé mes yeux aux persiennes, les graviers de l'allée, quelques bouts de troènes, je me sentais spéciale et triste. La dispute avec mes parents me paraissait sans importance, c'était comme si le bouquin me coupait de tout. Je me suis assise en tailleur sur le lit, je me regardais dans la glace de ma coiffeuse, je me suis fait des grimaces à la fin, je louchais, une vraie braque, attention tu vas y rester, quelle blague, peut-être tout de même que j'étais un peu foligande, on ne sait jamais. Il n'y avait que moi dans cette maison. Au C.E.S. on s'aime pas toujours mais au moins on est ensemble, ça rassure, ça fait des points de repère. On peut pas avoir des repères avec ses parents. J'ai eu peur d'être anormale d'un seul coup et je me suis déshabillée avec des gestes réfléchis, lents, comme dans les films mais plus je m'appliquais, plus je pensais que je frimais. S'ils savaient, je l'ai toujours dit, ça monte à la tête les études, les livres c'est bien joli d'aller au bac si c'est pour y perdre la santé, tais-toi tu veux donc qu'elle soit comme nous, travailler à quatorze ans, y a pas qu'elle non qui continue. Je pleurais, je ne voulais pas m'arrêter de pleurer, ça me rendait moins folle. Si seulement, j'avais pu leur parler du bouquin que je venais de lire mais ça non plus ils n'auraient pas trouvé normal. Après les trucs de télé qu'on regarde tous les trois, ils disent c'est bien, c'est bête, ça n'a pas grand sens, on va se coucher demain y a de l'école. Il ferme le poste. Certainement que ça s'est passé de cette façon-là les jours suivants, j'étais redevenue comme tout le monde, c'était que de la littérature, *L'Etranger*, ils avaient bien raison, mais j'étais mélancolique de sentir fiche le camp les pensées bizarres que j'avais eues, j'aurais bientôt regretté d'être normale à nouveau. C'est-à-dire que j'ai regardé la télé trois après-midi et soirs de suite, parce que je m'ennuyais, même les publicités. Je me suis rappelée, petite, il n'y avait pas la télé chez nous, pendant les vacances je feuilletais *Femmes d'aujourd'hui* et je me racontais des histoires avec les réclames, je me bâtissais une maison remplie de tous les produits cités, j'avais une robe de La Redoute, des souliers André, ça recommençait avec chaque journal. J'avalais même des dragées contre la constipation, et il n'y avait que les trucs pour dentiers que je laissais de côté.

Mais ça ne m'a pas fait tellement rire, j'ai eu honte d'aimer regarder les publicités. Heureusement a commencé de servir au *Café de la Petite Vitesse* le matin, trois fois par semaine. Sitôt qu'elle accrochait son sac au guidon du vélo, qu'elle appuyait sur la pédale en se penchant en avant, tout par la fenêtre, des fois qu'elle était longue à partir, je frémissais, chiante, chiante, ouf, j'étais prise d'un sentiment de liberté terrible, la maison à moi, père et mère out, le rêve. Je tournicotais dans les trois pièces, sortais au jardin, dommage que ça retombait assez vite, je finissais par ouvrir les placards, le frigo, et je me bourrais de biscuits et de bouts de charcuterie, coupés en biseau pour que ça ne se voie pas. Tu vas devenir comme un tonneau. J'aurais mangé la mer et les poissons, pour passer le temps. Tout ce que j'aurais pu faire s'ils n'avaient pas été là du tout, j'imaginerais le pire, mais absents une demi-journée, il n'y avait pas de quoi démarrer la java. Même pas changer un meuble de place sauf dans ma chambre, on est toujours en location chez ses parents. Je fouillais partout mais il n'y avait pas de secrets, pas de lettres, d'objets cachés, les bulletins de paye et le livret de caisse d'épargne, c'est tout ce que j'ai déniché, pas intéressant, bien qu'ils n'en parlent jamais devant moi. Un jour, je me suis demandé si notre maison était belle ou non, ça pouvait aller, de toute façon je ne pouvais pas en imaginer une autre. Il aurait fallu d'autres parents. J'écoutais trois ou quatre fois de suite le même disque, parce que c'était le seul moment où je pouvais me le permettre sans m'attirer des réflexions, qu'est-ce que tu trouves à cette chanson, tu t'abrutis, ma pauvre petite fille, tu t'abrutis, je comprendrai jamais le plaisir d'entendre dix fois la même chose. Réécouter, réécouter, rétrécir de plus en plus quelque chose, arriver au point de saisir je ne sais quoi, la perfection, pas la première fois, la deuxième souvent et ensuite tout retombait, je ne voulais plus entendre cette chanson de la journée. Et l'après-midi, toutes ces voitures sur la nationale qui devaient filer vers Veules-les-Roses, les plages, de quoi en casser tout quand j'y réfléchissais. Bien avant le jour où je l'ai rencontrée, j'ai pensé à Gabrielle Bouvet, comment faisait-elle, j'imaginais qu'elle avait des copines dans son H.L.M. Moi seule. Si je la rencontrerais en ville, je m'arrêterais pour lui parler, à deux il arrive plus d'événements, ce serait plus sûr que mes horoscopes qui foiraient toujours, étoiles et glaces sous l'oreiller. J'essayais ma robe à bretelles, je me maquillais, je faisais des effets de poitrine. Je me rasseyais découragée d'être seule à me voir. C'est au-dehors que tout se passe, pas dans la maison. Et elle, enragée à me regarder. J'irais bien à la piscine, toute seule, je trouverais des filles là-bas. Tu m'as dit qu'elles étaient parties, tu serais aussi bien dans le jardin à bronzer, en maillot de bain, personne te verrait. Elle avait oublié le voisin, parce qu'elle croit que les gosses ne retiennent rien. Il est venu me pister ; le vieux sadique, pas si vieux, sa façon de sauter à grandes enjambées au-dessus de l'échalote, s'arrêter doucement et ne plus bouger derrière les rames de haricots, comme s'il sarclait toujours le même endroit,

accroupi. Je n'ai pas mis mes lunettes, il pouvait bien se rincer l'œil comme dit mon père, atroce, du moment que je ne voyais rien. A la piscine, les voyeurs paraissent tout de même moins menaçants, plus autorisés en somme. Là, ses petits bruits de bêche, son piétinement furtif juste de l'autre côté du grillage, je me dégoûtais, ne pas imaginer, faire comme si ça n'avait jamais existé, bien difficile, quand un type a sorti son magasin, on croit qu'il va recommencer chaque fois, un tic. Ça m'a fait rire de penser que les parents ignoraient vraiment le nombre de sadiques, certains qui étaient parents eux-mêmes, je me posais toujours des questions en voyant leurs mômes, est-ce que, à eux... On en a tellement rencontré avec Alberte, à la cité. Ils commençaient à sortir au mois de mars les rôdeurs aux yeux drôles, comme les primevères, la petite lueur fixe, très ordinaires à part ça, un peu plus précautionneux que d'autres. Leur problème c'était leurs habits, on voyait bien, Alberte disait pet, il..., toujours à boutonner, reboutonner, trifouiller dans les poches, derrière les haies dégarnies sous prétexte de les tailler, de faucher un talus, de promener un méchant clébard. Ralentissaient tout, leurs pas leurs gestes. Qu'est-ce qu'il s'apprête à faire, ça sent la terre et le bois brûlé, je cours jusqu'à ce que les chaussures me résonnent dans la tête, lui tout au loin comme un épouvantail à moineaux, tellement heureuse d'en avoir encore réchappé pour cette fois, n'avoir presque rien vu tout en ayant failli tout voir. Je repensais à Alberte, qui n'avait pas peur ou bien à deux on se sentait fortes ou eux plus méfiants, juste, alors les poulettes ça va ti, on disait bonjour au chien, beau chien, beau, beau, donne la papatte, il riait au bout de la laisse, tention, il va vous pisser sur la jambe, si vous le papouillez, avec des yeux épouvantables. J'aurais voulu être sur le ciment de la piscine, bronzer et me baigner dans la vraie lumière. Elle ne savait donc pas ma mère qu'il était dans son jardin, le vieux marlou. C'était encore plus triste d'être toute brunie par le soleil et que mes parents seuls profitent de me voir.

Un peu avant le 14 juillet, j'ai été réveillée par des gargouilles dans la salle de bains. A la manière violente de cracher j'ai reconnu mon père. Aussitôt j'ai rabattu mes couvertures sur la tête, ça me bouleversait, j'ai peur quand ils sont malades, ils changent de visage, c'est comme si ils étaient fous. Mon dieu faites que mes parents vivent jusqu'à ce que je sois mariée, que j'aie deux enfants, ce serait moins triste. Je suis restée à étouffer sous mon drap, je pensais à un tableau dans mon livre d'histoire de troisième, un type tombé au pied de son lit, les jambes écartées. Je n'osais pas aller le voir, c'est elle qui s'occupe des maladies, ça m'arrangeait bien, c'est trop dégoûtant. La journée s'annonçait mal, j'avais suffisamment de peine à me supporter et ça changerait mes habitudes de bains de soleil. Ma mère a dit qu'il avait une indigestion, il s'était fait du mal avec de la charcuterie. Il fallait appeler le père Berdouillette pour un arrêt de travail, c'est comme ça qu'on le nomme, notre toubib, ça amuse mes parents.

Il s'est levé pour dîner bien qu'il soit patraque et qu'il ne mange pas grand-chose, ça m'a agacée parce qu'il ne parlait que de son manque d'appétit, et même pas une vraie maladie où on se représente des suites terribles. Pour un pet de travers ça ne valait pas le coup. Il est venu le soir, ce vieux singe à roulettes de Louvel, le docteur. Il me fait peur maintenant, il m'agaçait seulement. Il roule en 2 CV, pas fier pour un rond, il paraît. Ce qui me dégoûtait déjà, c'était ce qui se passait entre lui, ma mère et moi. Il a mis sa main en casquette au-dessus de ses yeux pour faire l'estomaqué de me voir si grande. Il s'adresse à mes parents sur un air de moquerie supérieure et ils n'ont jamais eu l'air de s'en apercevoir. Et moi je ne sais pas quoi lui répondre, ça revient au même. Ma mère lui a dit, vous savez qu'elle vient de réussir son B.E.P.C., qu'elle va au lycée l'année scolaire prochaine, mais c'est bien ça, très bien, vous allez en faire quelqu'un de votre fille, la reconnaîtrez plus. Elle a continué en chuchotant, elle chuchote avec certaines personnes, les gens importants, avec nous, plutôt l'inverse, elle gueulerait plutôt. Vous trouvez donc pas que c'est important vous l'instruction à notre époque, comme vous avez raison ma brave dame. J'ai eu la certitude que le Berdouillette nous prenait pour des ploucs. Il a fallu en plus qu'il m'ausculte aussi, après les fatigues de l'examen, un petit fortifiant. Elle le regardait me tapoter le dos, coller sa tête sous mon chemisier relevé, m'appuyer de chaque côté du ventre, j'en avais la chair de poule malgré la chaleur. A quoi pouvait-elle bien penser quand il mettait ses doigts plutôt bas, on ne voit plus que son crâne, sa bouche serrée, sérieux sinon évidemment on le prendrait pour un cochon. Il a soufflé, ça vient bien, ça marche tous les mois la mécanique ? Je ne savais pas si c'était elle ou bien à moi de répondre. Tout de suite, elle, ça va ça va, combien de serviettes, mais là elle a dû me laisser parler. Toujours régulier depuis le début, tout à fait normal docteur, je voudrais bien voir ça. Je déteste les toubibs, ou alors il faudrait en changer à chaque fois. Il m'a donné du calcium, à mon père des granulés. C'est au moment de manger que mon père s'est demandé ce que j'avais, de la fatigue a répondu ma mère. Point. Ma santé c'est une affaire entre elle et moi maintenant. Brutalement il a éclaté, est-ce qu'il y avait du Ricard dans l'air, JE NE SAIS RIEN MOI, on ne m'a jamais rien dit, si elle était formée, c'est malheureux tout de même ! J'avais honte, j'aurais voulu m'en aller, qu'elle ne lui en ait jamais parlé depuis deux ans comment a-t-elle fait pour lui cacher le linge sale dans le panier de la salle de bains, elle qui ne voit plus depuis trois ans, je le sais moi, je fourrage partout. Elle a rougi. Il était gêné. Quelle honte de les sentir si drôles à cause de moi. Penser qu'il venait de l'apprendre, tout frais pour lui, que la nouvelle allait le travailler peut-être. Laid et gris par son indigestion. J'ai décidé de lui rendre la pareille, à elle, je dissimulerais le petit paquet colorié, j'irais le porter moi-même dans la poubelle extérieure. Faut pas te laver les cheveux si t'es indisposée. Le mot maladif, qui fait penser aux douleurs, les nausées, je me

portais comme un charme. Je ne lui dirais plus rien. J'aurais voulu être en colonie de vacances, n'importe où. J'ai emmené la chatte dans mon lit, mais elle a préféré sortir par la fenêtre au bout d'un moment, elle courait, il n'y a rien à faire pour la tenir avait dit mon père.

L'impression que c'est par hasard que j'ai rencontré en ville Gabrielle Bouvet et qu'on est devenues plus copines qu'au C.E.S., je n'avais pas mes lunettes mais on était sur le même trottoir. Je préfère penser, le hasard, si je me dis qu'il n'y avait pas d'autre fille du C.E.S. dans le quartier, c'est par élimination forcée, ça changerait trop l'optique, triste pour l'amitié, et pourtant. Ses jambes de coureur cycliste, plus noire que qu'Alberte encore, je n'ai jamais pu être copine avec des filles que j'admirais. Bref je me demande vraiment ce qui nous liait. Hors de l'école, pas facile d'entreprendre des conversations, on tombe tout de suite dans les sujets personnels, ce qui fait curieux. On a traîné ensemble devant les magasins, je me trouvais mieux qu'elle, très agréable, l'intelligence et les résultats scolaires paraissent secondaires dans des occasions. Justement des gars en vélomoteur nous ont accostées que connaissait Gabrielle, des voisins. Ils ne me plaisaient pas tellement malgré qu'ils aient au moins dix-huit ans. Gabrielle a oublié les présentations, l'un des trois m'a mis la main aux épaules, toute moite. Un autre répétait déconne pas mec et il faisait le guignol sur sa bécane. J'étais pas sûre de vouloir cette récompense-là pour le B.E.P.C. Ils nous ont demandé si on irait à la Saint-Pierre au 14 juillet. Beaucoup de filles du collège n'y mettent jamais les pieds, c'est cul la foire pour elles mais il faut bien se contenter de ce qui se présente. J'ai tout prévu, auto-tamponneuses, joue contre joue au tir, retour-retour, quelle rue la plus emmurée, la plus désolée, ou bien le vieux pont de chemin de fer, mais lequel des trois au fait. Je me suis bien monté le bourrichon. Au 14 juillet il a plu comme vache qui pisse, pour la première fois que j'allais vraiment sortir depuis le début des vacances. J'attendais que Gabrielle vienne me chercher. Je la guettais par la fenêtre, un peu humiliant, aussi je me suis mise à lire, la phrase que je lirais au moment où elle apparaîtrait sur son vélo donnerait une prédiction pour l'après-midi. L'horoscope, toujours. J'ai attendu plus d'une heure, la salope, déjà, et ma mère qui disait, elle te fait attendre ta belle copine. J'entendais au loin la musique, l'air sentait la pluie, il m'a semblé que je serais tout le temps assise comme ça, à attendre des choses foirées. Je repensais à *L'Etranger*, pourtant je n'ai tué personne. Elle est arrivée, je n'ai pas osé lui reprocher son retard, c'était pas elle qui comptait, mais d'aller à la foire, fallait rien gâcher. Au début j'avais peur de rentrer dans cette espèce de rond déchaîné, je ne sais pas ce que pensait Gabrielle, ce ne sont pas des trucs qu'on se dit, mais les garçons sont venus sur le tapis, signe que la confiance s'installait entre nous, il n'y en a pas d'autres, si on ne parle pas des garçons et puis des choses sexuelles on n'est pas vraiment amies. Alberte. N'empêche que ça nous avait plutôt éloignées, elle m'en voulait peut-être de tout ce qu'elle avait osé me raconter. Me

montrer. A la Saint-Pierre je n'en étais pas là avec Gabrielle. Ils nous avaient lâchées, ils préféraient aller dans un bal. J'ai été déçue. On s'est glissées dans le vacarme, j'ai décidé, tant pis, que je ne resterais pas les deux pieds dans le même sabot, comme dit ma mère pas à ce propos naturellement. On est allées aussitôt aux autos-tamponneuses, où sont tous les garçons, sans nous le préciser Gabrielle et moi. Je serais bien restée tout le temps, des types nous poursuivaient, nous cognaient de côté, on les voyait arriver, le sourire horrible triomphant dans les cliclics des tiges métalliques et ils nous rentraient dedans de plein fouet en nous faisant gicler à moitié de l'auto et eux aussi juste en même temps. C'était ce moment-là, quand ils arrivaient et que je savais qu'on ne pourrait plus les éviter tellement ils fonçaient, que j'aimais surtout et j'en criais d'avance. Après, ils nous lançaient des yeux égrillards, et ça nous a liées Gabrielle et moi. Parfois on ne pouvait plus se démêler de leur voiture, déplaisant comme du temps perdu et ils croyaient qu'on le faisait exprès de s'emberlificoter avec eux, qu'on leur courait au cul, dans la poche. Je ne le regardais plus alors, trop moches finalement. C'était le choc seulement qui me plaisait et puis filer dans les trous de la piste, les gogos sur le bord, passer à ras de leurs genoux. Dès que le coinquement de l'arrêt nous cassait les oreilles, les voitures qui n'avançaient plus, un vrai rêve, et le plaisir freinait aussi, deux ou trois tours de piste avant de le retrouver. Je n'avais plus beaucoup de sous au bout d'une heure, Gabrielle non plus, moins encore même mais c'est difficile de parler d'argent, ça vient des parents, c'est lié aux parents, et on n'oserait jamais se demander l'une l'autre combien ils gagnent. On n'avait encore trouvé personne d'intéressant. De stand en stand. L'horoscope pour rire, deux francs, on a actionné la manivelle, il est tombé un papier rose, il fallait mouiller de salive un rond argenté pour voir apparaître son futur jules, celui de Gabrielle avait une tête de repris de justice et le mien avait au moins trente ans. On a bien ri, un peu jaune, de pareilles mochetés, ça laisse une sale impression même quand on n'y croit pas. Et puis la grande loterie Superstar où on n'a pas pris de billets mais un type en noir imitait des chanteurs, il vient depuis cinq ans à la Saint-Pierre, je me suis rappelé que je le trouvais mignon, mes parents essayaient de gagner du moussoux ou une poupée. Il n'imitait plus les mêmes vedettes, il avait toujours du rouge autour de la bouche, presque jusqu'au nez, il marchait un peu voûté, entre les chansons il vendait des tickets. J'ai cru qu'il me reconnaissait d'il y a deux ans où je n'avais pas cessé de le regarder, en Charles Aznavour, Alberte m'avait dit une parole terrible, quand on aime un homme on margerait sa merde. J'ai eu honte de moi, si on changeait tellement d'avis en deux ans, je ne pouvais rien faire maintenant, choisir personne, je n'aurais pas serré la cuillère à ce pauvre guignol. L'après-midi avançait, que des gens ordinaires à la foire, on a repéré qu'un prof, il faisait comme s'il venait juste pour voir les autres s'amuser, aurait mieux valu qu'il ne vienne pas, il a fallu mettre un bon paquet de gens entre lui et nous. On a coupé entre les

roulottes, devant les seaux d'eau, c'était drôle, après on sentait mieux la fête parce qu'on en sortait cinq minutes. On a mangé des croustillons, des types nous ont suivies, c'est bon les croustillons ? J'en ai deux à la place, ils se gondolaient, on échange ? Gabrielle m'a jeté un œil en coin voir si j'avais compris, j'ai pensé que je pouvais rire alors, qu'on avait compris la même chose. Ça recommençait toutes les fois qu'on portait un croustillon à la bouche. Mais avec ces cochonneries je n'avais pas envie qu'ils nous accostent et toute la suite, est-ce qu'on parle de nos petites affaires cachées nous les filles pour attirer les garçons, et eux toujours prêts à citer leurs couilles. D'ailleurs ils nous ont traitées de boudins à la fin. On était déjà loin et je pensais à ma figure, mes jambes, ce mouvement qui est moi, Anne, ça n'avait pas de sens. Vers cinq heures on avait tourné au moins dix fois dans la foire, les derniers sous aux autos-tamponneuses pour ne rien regretter. Je ne sais pas comment on avait fait notre compte, rien que des types moches. Puis tous les gens m'ont paru laids. Le gars aux babines rouges braillait à la loterie Superstar, des femmes qui devaient faire la vie, ce que disent mes parents, dansaient en maillot. Ça sent toujours le pipi dans les foires, et les chansons retardent d'une année, ça dépayse dans le temps. Je devenais de plus en plus mélancolique mais j'aimais. Drôle de lever la tête vers le ciel quand on est pressés les uns contre les autres, j'ai pensé à Dieu, pas celui des messes et la vierge en robe bleu lessive, un qui dégouttait de tristesse, qui n'aurait peut-être pas existé. Qui nous laisse tous seuls. Comme si je n'avais plus de parents non plus. J'étais vieille d'un seul coup, ces impressions-là font vieillir parce qu'on ne les a jamais eues avant. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi des gens écrivent, mieux que dans les explications de textes. Ils écrivent parce qu'il y a des foires pleines de bruit et que d'un seul coup ils décollent. Il a fallu rentrer ; c'est terrible de quitter la foule, les disques, surtout qu'on retransverse les petites rues encombrées de roulottes. Et *no boy-friend to-day, my cocotte* Gabrielle et sortir, surtout sortir, c'est ce qui comptait le plus. Ma mère a fait un foin de tous les diables, une demi-heure de retard, il n'y a plus de jeunes filles comme il faut dehors à cette heure-là, elle m'a inspectée, heureusement j'avais remis mes lunettes. Au moins qu'elle dise, clair, ce qu'elle craint. Jamais. Même ça lui écorcherait le gosier. Mon père n'était pas dans la maison, aussi elle ne s'est pas arrêtée vite, on te permet de sortir et voilà comme tu nous récompenses. Il faut bien être parents pour se figurer qu'on rentre à l'heure pour les récompenser, c'est qu'on s'embêtait ou bien on pétoche. Elle avait gardé ses effets du dimanche, son chemisier jamais renfoncé dans la jupe et sa fermeture éclair qui descend toujours. Un supplice pour moi, cette languette rose au milieu du dos, de la chair au vu et au su de tout le monde, mais non vieille sotté c'est ma combinaison qu'elle disait, et puis le vilain geste de décoller sa jupe coincée dans les fesses et cet après-midi, dans quel cimetière, elle s'accroupit derrière le monument aux morts, regarde si il vient quelqu'un, ben

dis donc j'en ai fait une de ces marées ! Pour que j'accepte ses réflexions il aurait fallu qu'elle soit parfaite, ma mère, souvenirs sales. J'ai épluché des patates avec elle pour l'amignoter, qu'elle me permette de revoir Gabrielle. Le maillot jaune avait encore changé de bonhomme. Elle s'était calmée. Peur du dehors pour moi, oui, mais d'une manière vague. Elle ne devait pas se douter que si une fille va à la foire, elle cherche à se faire draguer. C'était une bonne journée. Au souper, ils ont parlé des cousins chez qui ils avaient fait un saut dans l'après-midi, toute la soirée à comparer, pour qu'ils aient arrangé leur maison aussi bien, faut qu'ils rognent sur la nourriture, avec ce qu'ils gagnent, moi je dis que c'est un mauvais calcul. Mon père était d'accord. Et les études du gosse ça coutera. S'il continue, vaut mieux donner un bon bagage à ses enfants. Ils ont épilogué tout le repas là-dessus, pour eux il n'y a pas de vacances, ni de Saint-Pierre, toujours la tête pointée vers le métier, les études, l'avenir, comme si le présent servait à rien. A ce compte-là il aurait mieux valu pouvoir sauter à pieds joints jusqu'à l'avenir, ou m'enfermer pour être sûrs que j'y arrive en bon état. Ça m'est venu que c'était peut-être leur rêve de m'enfermer puisqu'ils faisaient tant de raffut pour un chouïa de retard. Le C.E.S. Rentrer. Le lycée. Rentrer. Après ? Ça ne pourrait pas durer toute la vie. C'était drôle de me regarder avec eux ce soir-là, ma mère blablatait toujours sur les cousins, ils ne devraient jamais aller chez personne, ils reviennent mécontents quand ça leur paraît plus beau que dans leur maison. Il y avait seulement un cinquième des vacances d'écoulé en vérifiant sur le calendrier. Le soir j'ai pleuré.

Le train sentait le café, les sièges de skaï. J'aime bien l'odeur du train l'été, pourtant rien qu'un voyage d'une demi-heure avec ma mère pour aller à l'oculiste. Assise en face d'elle je me suis demandé si la journée se passerait sans criaileries, un truc minuscule, elle fait la tête aussitôt, fini jusqu'au soir. Je ne savais pas si j'étais contente de cette sortie en voyant devant la journée trop remplie de courses, de marche à côté d'elle, toujours à gémir que je traîne. Et puis j'avais mis une robe de l'année dernière, pas décolletée, un peu gamine, obligé pour qu'elle n'ait pas de soupçons. Ça me gênerait tout. On s'est enfilées dans une rue à pavés gras, silencieuse. Sur la plaque, Cochet maladies des yeux. On a sonné, je n'aime pas qu'on attende, ils le font peut-être exprès. C'était une bonne en noir et blanc. Vous avez rendez-vous avec le docteur, soupçonneuse et presque l'air supérieure, je me demandais bien de quoi. Elle nous a précédées dans l'escalier tellement ciré sur les bords que j'avais peur de mettre le pied hors du tapis. Ma mère essayait de marcher posément, de ne pas dérapier, ça la foutrait mal, c'était voulu, pour voir si on en viendrait à bout sans se parterrer et la bonniche était dans le coup avec son sourire digne de sœur qui fait les piqûres. Le tapis finissait à la salle d'attente, il a fallu se lancer sur le parquet qui craquait, c'était gênant, des tas de gens attendaient dans

des fauteuils. Nous aussi on a attendu une heure et demie sans moufter, juste soupirer oh lala. J'ai feuilleté tous les magazines étalés sur une table dorée aux pieds tordus. On aurait pu meubler trois pièces rien qu'avec le bazar qui se trouvait dans cette salle d'attente, des armoires sculptées, deux vitrines de statues japonaises, trois mètres au moins de rideaux en dentelle. J'étais mal à l'aise à cause du silence, les gens s'observaient. Tout était très lointain, on était les spectateurs d'un monde harmonieux, étouffé, juste des spectateurs. Pour faire la maligne j'ai chuchoté à ma mère, c'est aussi beau chez les cousins ? T'es pas cinglée non, faut pas comparer, un spécialiste comme ça, il peut avoir des belles choses, ça vaut combien, elle a nagé ma mère, plusieurs centaines de mille, et puis tais-toi. Ça ne l'intéressait pas le prix, admire plutôt. Ici la différence ne la gênait pas, au contraire, ça prouvait peut-être que c'était un grand spécialiste. Les cousins du Havre par contre qui voulaient leur en mettre plein la vue, là, elle n'encaissait pas. Au fond plus la différence était grande plus elle l'acceptait. Pourquoi avait-elle choisi de venir chez ce toubib, il était fameux, il a sauvé la vue à Un Tel et Un Tel. Enfoncé, Lourdes. Sauf que moi je suis seulement un peu myope, ça ne valait pas le dérangement. Ton nom ? Assieds-toi là-bas. Il m'a cloqué sur le nez d'atroces binocles noirs, où il jetait à toute vitesse des tas de verres, mieux ou moins bien ? réponds, je ne le suivais pas, il s'est énervé, tu dois savoir ce que tu vois ! Ma mère disait, réponds au docteur. C'était horrible, elle ressemblait à une gosse. Il a écrit une ordonnance. T'entends ce que le docteur dit, faut pas enlever tes lunettes. Mais c'est pour lui qu'elle parlait. Elle s'est dépêchée de farfouiller dans son sac, jamais assez vite pour payer, des fois qu'on croit qu'on n'a pas d'argent. J'étais malheureuse en sortant, je l'aurais tué ce vieux bonzot qui me tutoyait, nous avait traitées comme des chaussettes, et on n'avait pas ouvert la bouche pour se rebéquer. Je n'ai pas l'habitude de répondre aux profs ni aux gens au-dessus, d'ailleurs c'est peut-être pour ça que mes parents dégustent tout en priorité, mais elle aurait pu au moins prendre ma défense, dire qu'il fallait le temps pour essayer des verres de lunettes, et on le payait après tout. Au lieu, elle avait voulu lui plaire, gentille-gentille, ça lui ferait une belle jambe une fois au bas de l'escalier. Elle trouvait normal qu'il prenne ses grands airs avec nous, qu'il gueule, alors qu'elle me répète tout le temps, faut pas se laisser marcher sur les pieds dans la vie, faut se défendre. Contre qui ? C'était cette espèce de crâneur à la gomme que j'aurais écrabouillé moi. Pas elle. J'ai bien vu qu'elle aimait se mettre dans la manche des personnalités et il m'a semblé qu'ils avaient tort mes parents, ça leur rapporterait jamais rien. Pareil avec les profs, aux conseils de classe toujours de leur côté, il faut la reprendre vous savez si elle ne vous écoute pas, la punir. Cette tatouillée en quatrième quand le prof lui a révélé que je n'avais pas rendu un devoir, tranquille la prof, même pas elle qui s'était chargée de la baffer. Et à l'école primaire, je vais le dire à ta maîtresse, elle te punira, j'y croyais, à cette menace bien briquée

pour le moindre vol de sucre. Est-ce qu'elle irait tanner les profs au lycée, j'en ai eu le cafard d'avance. La journée devenait grise. Ma mère a senti quelque chose, faut pas t'en faire, il est un peu brutal le docteur, il a raison, faut que tu les portes tes lunettes, à quoi ça sert alors de venir, si tu crois que ça m'amuse. Jusqu'à la porte des Nouvelles Galeries. Le pire c'est que je n'ai jamais pu arrêter mes parents quand ils démarrent leurs salades. J'avais envie d'une autre robe à bretelles, bien décolletée devant et derrière mais devant tous ces rayons bourrés, je faisais tomber les cintres, je tripotais sans pouvoir me décider. Et ma mère à côté, choisis-la bien ! on ne va pas y revenir, t'en as pas assez devant toi que tu ne trouves rien. Ses bonnes dispositions ont lâché peu à peu, j'étais trop indécise aussi. Dans la glace de la cabine d'essayage, je me demandais avec quoi je serais la plus désirable comme on lit dans les romans-feuilletons, plutôt pas exactement, je cherchais à ressembler à quelqu'un, Céline peut-être, et je vérifiais si le tissu me collait bien à la taille, aux seins. Impossible qu'elle puisse soupçonner mes réflexions pendant que je tournais et retournais devant la vendeuse, c'est frais c'est coquet comme robe, ou alors elle faisait signe de ne pas voir la vérité, qu'on devinerait tout sous le tissu en respirant un peu fort. La rouge. Dehors j'ai regretté la blanche. Acheter, toujours acheter, ils ont raison mes parents de rechigner, je n'ai pas été aussi contente que je l'espérais, il y a un drôle de temps mort juste quand on sort des Nouvelles Galeries, avec le petit paquet, on n'en a jamais pour son argent, ou alors il faudrait emporter dix robes à la fois, ça perdrait de son importance, je serais plus légère. Tandis que là, ça devenait déjà un drame mon achat en sortant du magasin, tu la mettras au moins, qu'elle ne reste pas dans le placard, à cause de ci et de ça, et tâche d'y faire attention. Et ça ne finirait pas, un simple achat nous poursuit des jours et des semaines, on se demande si on n'a pas eu tort, jusqu'à ce que la robe soit tachée, démodée. Des choses sans importance, pourtant je ne pensais qu'à ça, obligé avec deux robes seulement, c'était démoralisant. Après, l'opticien rondouillard qui m'a flanqué une demi-douzaine de montures sur les oreilles en écartant mes cheveux, et quand elle a sorti son porte-monnaie, je ne voulais pas trop réfléchir, je me serais sentie trop coupable, on la gagne l'argent, moi non. Pauvre femme, j'avais décidé de les fourrer au fond de mon sac ses belles lunettes à vingt mille balles, la vue du porte-monnaie n'y changerait rien. Après, les disques promis. Elle a écorché trois fois de suite le nom de mon chanteur préféré, il y avait à nouveau de quoi ne plus pouvoir la supporter. Tout l'après-midi ce jeu de cache-cache, non, pas pire que d'autres comme mère et elle menaçante, t'as pas l'air contente tu veux toujours des choses par-dessus les maisons ! ramignotée, si on se payait un gâteau ? ma copine même, je sais pas si t'es comme moi, ça me fatigue Rouen, trotter d'un magasin à l'autre. Je suis restée froide. C'était loupé de toute façon parce que tous les plaisirs tournent en eau de boudin avec eux. A qui la faute. Le soir dans le train, je suis restée debout dans le couloir tandis qu'elle se

trouvait une place près de la vitre. Les filets pleins sur ses genoux, la poudre par plaques, j'ai eu pitié d'elle. Quelle méchanceté de ma part, elle avait raison. Dans *Intimité* je crois, elle avait lu l'histoire d'une gosse affreuse qui déchirait exprès ses affaires pour que ses parents aient de la peine. A table, elle avait raconté l'histoire, devant mon père, tâche de ne jamais tu entends devenir comme ça. Les yeux m'en piquaient d'horreur, j'ai volé le journal et je n'ai rien compris, sauf que la gosse en question était moi, Anne. J'avais fourré le journal dans un tuyau rouillé du jardin, chaque fois que je jouais à côté il me semblait voir les preuves de ma méchanceté bien roulées comme un parchemin jusqu'à ma mort. Ou celle de mes parents. Dans le couloir du train, des hommes me passaient dans le dos, je m'aplatissais contre la vitre, rien que des vieux. Ils me traitaient de déplaisante de plus en plus, à y réfléchir, je ne pouvais pas affirmer le contraire. J'aurais dû la remercier plus pour tous les cadeaux, une robe, des disques qu'elle m'avait payés, je ne sais pas, ça se bloquait. Avant, rue Césarine, comment que tu l'aimes, dis ta maman, grand-grand-grand, jusqu'au ciel. Et ton poupa ? Petit, petit, le petit bout de l'ongle. Elle s'étalait de bonheur et il rigolait, ça lui paraissait bien. Le dimanche après-midi, quand elle travaillait à l'usine textile, elle était si flapie qu'elle dormait tout habillée sauf ses bas, jusqu'à cinq heures. Je dormais avec elle. Deux chiennes pelotonnées dans la même caisse. Son corps large, parfait, ses jarretelles roses qui dansaient toutes bêtes sur sa peau au moindre mouvement, la boucle de métal ouverte. Je faisais semblant de dormir. Réveillée vers cinq heures, la parole lui manquait longtemps, elle cherchait ses chaussons, puis tombait sur le trône des vécés, porte entrebâillée, odeur de javel. Je la guettais. Une ombre et tout de suite la jupe rabaissée, pas moyen de savoir à quoi ressemblait le dessin entrevu. Son corps ne me faisait pas mal au cœur. Quand je me déguisais avec sa grande robe à fleurs mauves, ça sentait la cuisine et la sueur. Quand je la regardais se débarbouiller, les bretelles de sa combinaison glissées au milieu des bras, belles jambes lisses sans poils. Je trouvais que tous les hommes étaient laids et même pas de fards sur la figure pour améliorer. Comment pouvait-elle l'aimer lui sa peau rêche et rougeaude. Ces images m'ont paru lointaines. Elle dormait à moitié sur les paquets des Nouvelles Galeries, c'était trop tard, ça ne me plaisait plus de dormir avec elle dans le creux de son dos l'après-midi, et « ça » qu'elle nomme son crougnounous comme une bête sale, ne jamais le voir, je m'en boucherais les yeux plutôt. De me rappeler ça n'expliquait rien. Il y avait dans ces images d'elle et de moi quelque chose que je ne pouvais pas supporter. Peut-être toute l'enfance. Les examens, l'école, c'est pour aller de l'avant, je suis d'accord avec eux, ma robe neuve par exemple c'était de l'avenir, d'ailleurs si je ne l'avais pas eue, la suite aurait été différente. Mais ils ont beau parler ce qu'ils veulent sur l'avenir, les parents, c'est toujours l'enfance et l'arrière qu'ils représentent. Les trains doivent porter aux réflexions.

On était au 18 juillet, le soir j'ai pleuré de voir le temps passer et d'être jeune pour rien. L'après-midi je voyais la voisine d'en face étaler sa lessive, des mètres de linge, avec tous ses morbacks, j'ai jamais aimé les familles nombreuses, ce magma d'yeux, de ventres, et les portes qui collent aux doigts. Elle vient tâter si c'est sec en froissant chaque morceau très vite, de temps en temps elle en décroche un. Une heure après, elle revient et rafle le reste en un tournemain, avec les épingles. Elle ne me paraissait pas mieux lotie que moi la voisine sauf qu'elle ne devait pas y penser, qu'elle ne s'ennuyait pas. Je vois bien que les adultes ne s'ennuient jamais. Est-ce que ça vient d'un seul coup le temps plein, plus d'espace pour sortir la tête. Tu ne sais pas quoi faire de ton corps ma pauvre petite, quand tu travailleras ! Dormait le dimanche, tellement abrutie de boulot. T'as bien le temps de savoir ce que c'est va, profite. J'ai pas encore compris s'ils aimaient le travail, je me perds dans ce qu'ils disent. Il se vante d'avoir fait les quarts à l'usine, ils ont hurlé un jour, parce que j'avais dit je n'aurai pas de métier, je voyagerai toujours et je vivrai à l'hôtel. Je ne pourrais même plus le répéter, je sortirais de la salle la tête bandée. Peut-être qu'ils bossent pour moi. Je n'aurai pas d'enfants. J'ai essayé d'inventer des choses qui ressembleraient à un travail. Le réveil à neuf heures, retaper le lit, manger, dix heures, la poussière, dix heures et quart, réviser de l'anglais, une heure. Ça faisait toc, pas moyen de prendre au sérieux ces passetemps, même les révisions avaient l'air gratuites, la rentrée n'était que dans deux mois. C'est sûrement les sous qui indiquent qu'il s'agit d'un boulot, ou encore que ce soit utile. Ici ça ressemblait à un jeu de Gosse, je jouais à l'élève de dans deux mois, à la bonne femme qui astique sa maison. Au moins ma mère est payée pour faire le ménage à la *Petite Vitesse*, pas un sou moi pour ranger ma chambre. Tout de même je retournais mes tiroirs, je triais, je jetais, fin juillet, je ne les ouvrais plus, je les connaissais par cœur. J'ai renoncé à m'inventer des boulots et des essayages de robe pour plaire à qui. Un soir poussiéreux, il s'est mis à pleuvoir des grosses gouttes, les oiseaux s'agitent toujours et pépient au début de la pluie. La voisine avait décroché la lessive. Je ne m'ennuyais pas, j'avais envie de me raconter des histoires, à vrai dire je n'étais pas sûre d'avoir cette envie-là, les gars de l'autre jour en vélomoteur, plus loin, certains types du C.E.S. à qui j'avais pensé, tous formaient un fond doux, essoufflant. Mais pas un traître garçon réel à l'horizon, rien à perte de vue pour les vacances, et Gabrielle qui ne revenait pas. Pas la queue d'un, ma belle, rires à n'en plus finir toutes les deux, Alberte et moi, avant. C'était pas des trucs honteux que j'avais envie d'écrire, fini maintenant ces cochonneries écrites sur la page intérieure d'un protège-cahier, ces mots qu'on ne trouve pas dans le dictionnaire et que je ne pouvais pas m'empêcher de griffonner petit petit et ça me brûlait de peu en même temps. Non, tout différent, je sentais qu'il y avait quelque chose à

écrire, contenu dans cette chambre, lié à ce décor, à ma vie conne, et les oiseaux qui fêtaient la pluie, et ces désirs. Comment faire, décrire la ville, le quartier, et puis moi, après, plus rien, nous ne sommes pas des personnages de roman, c'est assez visible et il ne m'arrive rien. Plus tard quand j'aurai vécu longtemps, ou quand j'aurai couché avec un garçon, je pensais alors, je saurai m'exprimer. Je voyais bien que le langage me manquait et des choses à connaître, mais je me trompais. Ma mère quelle difficulté quand elle se met dans une lettre, les cartes de vœux, un mot au prof, elle dessine des petits ronds en l'air au-dessus du papier, toc elle se lance, toute droite, les yeux baissés, elle dit qu'elle a du mal à tourner les lettres, ça réussit ou non, il faut connaître le truc. Il y a bien des modèles dans les livres, par exemple je trouvais que *L'Etranger* parlait de petites choses ordinaires parfois, mais il aurait fallu transposer, et alors ça devenait tout de suite tarte. Impossible d'écrire, j'ai bu du café au lait à quatre heures, ma mère notait sa liste de courses. Ça ne mène nulle part. Et puis j'aurais voulu aller tout droit aux choses importantes, les événements et les sentiments tenaient à peine une page. Je me fais chier ça ne s'écrit pas et c'est trop limité par contre. J'ai essayé malgré tout, et à la troisième personne, il me semblait que c'était plus tranquille, au cas où j'aurais eu des trucs délicats à dire. Au bout de trois pages, je n'ai plus eu envie de continuer, ça ressemblait à un début *d'Intimité*, une rencontre dans un train, le wagon de première, mais la fille s'était trompée de wagon, le hasard, il fallait, pour la faire aimer par un P.-D.G. Finalement, je n'avais pas de petits détails délicats à raconter, ça me barrait, je m'étais laissé entraîner par je ne sais quoi et j'étais à côté de la plaque, hors sujet, hors des mots même. Très loin de la pluie ici, des carrés de jardins, de l'histoire enfermée quelque part dans ces murs. J'ai tout froissé et puis j'ai pensé qu'il valait mieux découper en petits bouts. Si elle avait découvert mon brouillon, ma mère m'aurait tourné autour, c'est vrai ou c'est du faux ce que t'as écrit, le faux l'impressionnerait bien plus que la réalité. Se sont toujours méfiés, petite, qu'est-ce que tu fais là dis donc, je fais rien, t'écris menteuse, c'est pour rire, pas des choses d'école alors ? C'était dangereux à leur idée comme de se toucher le carabi ou de faire des grimaces de dingo. Arrête tu y resteras malheureuse ! Ils m'auraient demandé à quoi ça rimait, pas utile ces histoires. J'ai stoppé là mes tentatives littéraires, d'abord c'était pas le mot, je voulais quelque chose, c'est tout, et rien ne se passait. Je me suis mise à appréhender le repas du soir, le midi ne comptait pas, on mangeait sur le pouce ma mère et moi. Heureusement que j'ai toujours faim, je regardais les tomates, les œufs, pendant les premières minutes sans rien penser qu'au plaisir d'engloutir et quand l'assiette s'éclaircissait, je voyais venir les temps vides entre les plats parce qu'ils mangent lentement. Ils saucent le jus autour des morceaux, ils aspirent à travers la mie et ils replongent jusqu'à ce que le bout du pain soit tout ramolli. Mon père dit que c'est le meilleur moment de la journée. Curieux une table, et des centaines de fois les mêmes gens

autour, des instants de vraie panique quand ils s'arrêtaient de parler. Je me suis demandé ce qui nous liait tous les trois, je perdais pied moi-même, je répétais Anne mais le nom tout seul sonne creux quand on ne sent plus rien autour. Des fois ils commentaient les affaires des journaux, pas les faits politiques, que les accidents, les crimes, c'est malheureux, on en voit des choses, bien qu'ils ne les aient jamais vues de leurs propres yeux. Comment ma mère bien désireuse de choses bien aimait se plonger dans les histoires de bandits et de voyous. Peur qu'on nous assassine peut-être, qu'on nous vole, ils seraient mabouls ceux-là vu que toutes les éconocroques sont à la caisse d'épargne. Et encore des accidents, des estrapades au boulot, des maladies. Si vraiment il n'y a que ça d'important au monde, je ne voudrais pas vivre jusqu'à leur âge. Pendant les repas j'ai remarqué qu'ils ne blaient pas beaucoup de gens au fond, dans le quartier ou ailleurs, juste quelques bonnes personnes égarées, à l'écart de la méchanceté générale. La voisine au linge et aux mêmes collants, faisait pas bien sa maison celle-là, un autre, une vraie boisson, la mère Collet, fière, qui se croit et ça ils peuvent pas l'endurer qu'on se croie, surtout quand on est sorti de trois fois rien, faut pas l'oublier. Toujours les gens un par un, jamais un mot sur l'usine de mécanique, sur l'école, les institutions comme nous a appris le prof d'instruction civique, est-ce qu'ils se rendaient compte que ça existait, oui sûrement mais ils pensaient pas qu'on pouvait en discuter. Sur le service militaire ça a tout de suite tourné court, il en faut une armée moi je dis que celui qui fait pas son service c'est pas un homme moi je dis, d'abord de quoi tu te mêles t'en feras pas toi. Je me suis cramponnée, pourquoi il en faut un service, ils se sont mis en rogne, horrible, sans me répondre là-dessus. Avec écœurement je me suis aperçue que tout était « comme ça » pour eux, critiquer que les gens, pas autre chose. Je préférerais encore quand ils la bouclaient en mangeant. Les machines ont débarqué plut tôt que d'habitude ça m'a occupée, j'avais des douleurs contrairement aux autres fois et je n'ai pas pu empêcher qu'elle s'en aperçoive et elle m'a dit c'est normal. Il m'a semblé que je n'aurais pas eu mal si je ne m'étais pas autant ennuyée. Je suis restée couchée sur le ventre tout l'après-midi, elle était toute gentille ma mère, des cachets et puis des journaux à elle. Je pensais à l'année dernière, puis plus loin, les mois de juillet, tous les mois de juillet, difficile à se rappeler, mais je m'apercevais que depuis quatre ans au moins, chaque année paraissait, de plus en plus éloignée de la précédente, des marches de plus en plus hautes, et sur chacune une fille, moi, moche et assez conne, sauf sur la marche d'aujourd'hui. Encore heureux que l'escalier montait. Mais l'année prochaine peut-être que je trouverais minable la fille de cette année. Ça me fatiguait. Et Gabrielle ? La salope qui ne revenait pas me voir. Invisible en ville, chez elle impossible d'aller, elle aurait cru que je lui courais après, j'avais ma fierté. Elle a reparu un après-midi avec ses yeux de chat qui fait dans la braise. On ne pourrait pas se figurer le bonheur, la journée qui se retourne comme

un gant, je croyais que tout allait changer. Ma mère lui a fait bonne figure, c'est par-derrière qu'elle se rattrape. Toujours le beau temps, mademoiselle Gabrielle, c'est de belles vacances. Le temps c'est un truc de vieux, ça nous intéresse pas. Elle essayait de se fourrer dans la conversation peut-être. Toujours bien aimé que j'aie des copines à condition de « rester sous ses yeux ». J'y pensais en la voyant nous coller. Voulait me mélanger aux autres petites filles au jardin public rue Césarine, joue donc avec elles, va leur dire bonjour, puisque tu vas à l'école avec, pas une raison, atroce, il fallait serrer la main d'une gamine alors qu'on se dit jamais bonjour étant gosses, on se regarde, ça suffit bien, t'es là moi aussi, point. Elle m'obligeait, je serais rentrée sous terre de honte. Et Alberte. En nous voyant toutes les deux, elle disait, si c'était un garçon et une fille ça ferait un mariage. Elle n'a jamais dû penser aux vilaines choses, la pauvre femme, c'est vrai qu'on se taisait devant elle, gênées comme des fiancées, attendant qu'elle se sente de trop et qu'elle s'attelle à son repassage. On s'est éloignées sans hâte, pour ne pas donner des soupçons, avec Gabrielle, dans le jardin, près des groseilliers et on s'est installées sur des serviettes de bain. Toutes les saletés qu'on se chuchotait, Alberte et moi, on nous aurait mises en maison de correction sur le coup, ne rien faire que votre maman ne puisse le voir, disait la maîtresse du cours élémentaire. Je savais bien que Gabrielle avait des secrets à m'apprendre, elle n'avait pas disparu pour rien depuis la Saint-Pierre. Il lui en a fallu des mines pour se décider, causer blue-jean et pull-over, et moi ne pas avoir l'air curieux et empressé, c'est humiliant de réclamer des détails quand on a rien à offrir en échange. Elle m'agaçait à mâchouiller des brins d'herbe d'un air supérieur. Qu'est-ce qu'elle attendait, puisqu'au fond elle était venue pour ça, raconter. J'ai fait la connaissance d'un type. Le faisait exprès de me laisser longtemps en carafe. Un moniteur de la colonie, tu connais, la colonie installée au château du Point du Jour, non, si. Comme Alberte, toutes sortes de simagrées avant de. Tu vas le dire ! Je te jure que non ! Si tu jures et que tu mens, tu meurs tout de suite, tu le sais ça ? Oui, je le jure sur la tête de mes parents. Elle me faisait baver d'attente parce que c'est pour ainsi dire mon avenir qu'elle allait me raconter. Tout ce qui arrive aux autres filles finit par vous arriver, je croyais, c'est comme les règles. J'ai réussi à faire l'indifférente, alors elle a foncé, j'ai été en moto avant-hier, une balade. Elle s'est encore fait prier. Un champ. Du foin. Elle a dit, tu sais il y a d'autres moniteurs, trois ou quatre. Le reste je m'en fichais, surtout elle avait dit il y en a d'autres. Qu'est-ce que tu as fabriqué ? Elle a repris son air de chat, ça se dit pas ça se siffle, ce que je me sentais inférieure, à côté d'elle. Elle a parlé tout de même. Ma mère est venue nous demander si on goûtait, toujours son tic de se mettre dans la manche de mes copines. On en a des choses à se dire, les demoiselles ! Innocente. Au moment où elle partait j'ai rappelé à Gabrielle qu'il y avait d'autres moniteurs, donc... J'aurais voulu être plus moche qu'elle alors elle ne se serait

pas méfiée. Suivant elle, il y avait des difficultés, tu n'es pas aussi libre que moi, il faut que tu prennes ton vélo, une montagne à soulever. Après son départ, j'ai été découragée devant les problèmes qu'il y a pour courir les garçons, le premier et le plus difficile à résoudre étant de ne le montrer à personne. Puis je voyais ce champ, ce foin et la poitrine de Gabrielle étalée sous la main de ce Mathieu. Peut-être que je n'ai pas le sens de la propriété, en imagination au moins, j'aurais bien volé l'autre main pour moi, fifty-fifty, l'une après l'autre, il vaut mieux partager que rien du tout. Si elle voulait qu'on soit vraiment copines, Gabrielle, il fallait qu'elle fasse un effort qu'on en soit au même point toutes les deux sujet garçons, le décalage n'est pas supportable. Elle avait bien trop d'avance déjà sur moi. Alberte et ses trois ans de plus, que je n'ai jamais rattrapée, me narguait, bigue bigue, avec ses soutiens-gorge, les premières ombres sur le bord de sa culotte et la petite bosse au bas de son dos tous les mois. Disparue de ma vie avant que je sois à sa hauteur. J'enviais Gabrielle. Tout de même c'est ce jour-là que mes vacances sont devenues moins moches.

Là-dessus le matin du dimanche de l'arrivée du Tour de France, et mon père râlait que c'était un Belge le gagnant, on a trouvé ma grand-mère morte dans son lit. Elle habitait avec la sœur de ma mère à l'autre bout de la ville. C'était le premier événement depuis le B.E.P.C. Ma mère est partie comme une folle et on ne l'a pas revue de la matinée mon père et moi. Il n'y avait pas eu de décès dans la famille depuis très longtemps, parfois je m'étais demandé ce que ça me ferait quand ma grand-mère mourrait, il ne restait qu'elle, les autres grands-parents étant morts à l'hospice quand j'étais gosse. Il y a eu l'enterrement d'un oncle, la maison était pleine de monde, j'étais allée quand même à l'école, au cours élémentaire peut-être et j'étais heureuse d'avoir une nouvelle à apprendre aux autres, la maîtresse m'avait rembarée, que c'était triste, il ne fallait pas bavarder et tout le saint-frusquin. Mais personne n'était triste à la maison, je n'en suis pas sûre, ils avaient dû chanter boire un petit coup c'est agréable, à moins que je confonde avec un autre dîner de famille. J'ai cherché donc ce que ça me faisait qu'elle soit morte, de ne plus la voir du tout. Difficile, elle était venue à la maison début juin pour la dernière fois, mon père lui avait dit, alors grand-mère, on pète par la sente, vous nous enterrez tous je vous dis moi, elle n'avait pas entendu, parce qu'elle était sourdingue et ça ne m'amusait pas. Je n'ai pas eu de grosse peine mais j'ai vieilli d'un seul coup, à partir d'aujourd'hui quand je penserais à moi toute petite, ce serait parfois avec des images d'elle, elle était morte, quelque chose se fermait. On allait au cimetière sur la tombe de l'oncle et ma mère me disait, il est au ciel, tu sais il voit tout quand même, j'ai eu longtemps peur que ma grand-mère meure, elle aurait su toutes les bêtises que j'avais commises. Comme je n'avais plus ces idées, c'est avec curiosité que j'ai ressenti la journée de sa mort. Une journée un peu drôlette. J'ai fait le ménage et la cuisine à la place de ma mère, j'étais contente. Je me disais

aussi que je pourrais peut-être filer en douce au milieu de l'agitation, les catastrophes ont du bon. Je pensais aux types de Gabrielle, et re-ma grand-mère, ça se mélangeait et c'était un peu gênant parce qu'il n'y avait aucun rapport entre les deux. J'ai cherché qui logiquement devrait mourir après ma grand-mère, mon oncle Jean sans doute, mais il n'avait que cinquante-huit ans. Il y avait un souvenir qui ne me quittait pas, je la voyais toujours de dos devant sa cuisinière, c'était du lapin à la crème, dans le cellier on jouait avec la peau et les pattes coupées avec des filets de sang dans les poils. J'étais heureuse et mélancolique. Ma mère est revenue, j'avais cru qu'elle serait retournée comme elle dit, erreur, elle ne pleurait pas une goutte, elle a soupiré, avec des yeux luisants comme Gabrielle, c'est fini. Au repas, elle a raconté que c'était elle qui avait fait la toilette, mis le chapelet aux doigts, le curé avait trouvé tout impeccable. J'avais mal au cœur. Mon père a dit qu'il irait rendre les derniers devoirs à la grand-mère, ma mère a jugé que c'était pas la peine que je l'accompagne c'est pas des choses pour les jeunes. Craignait que je gagne malheur, cette expression de ma grand-mère quand les enfants et les jeunes filles voient des choses qu'ils ne devraient pas voir. Ça m'arrangeait, je préférais ne plus me rappeler que ma grand-mère de dos dans l'odeur du beurre roui. Une mort subite on pourrait croire qu'il n'y a pas beaucoup à raconter, total ma mère a passé le lendemain en conversations là-dessus avec des voisines. Par moments ça tournait au roman policier, comment elle l'avait trouvée, le bol de café au lait vidé, elle avait donc mangé, elle s'était recouchée, c'est bien simple elle était encore chaude, elle dormait vraiment comme si elle dormait, le drap rabattu jusqu'au menton. Les gens attendaient l'explication réelle, il n'y en avait pas. Ma mère cherchait encore des détails, elle concluait, je sais bien qu'on est pas éternels, elle a pas souffert c'est toujours ça. Plusieurs fois elle s'est essuyé les yeux avec le torchon qu'elle tenait quand la voisine était venue lui tirer les vers du nez. Tout ce débagoulage m'a horripilée. J'ai constaté qu'il y avait de moins en moins de rapports entre la manière que j'avais de ressentir les choses et ce qu'elle disait. Je ne sais pas si elle aimait encore ma grand-mère, à quel âge c'est moins douloureux de perdre sa mère, puisque de toute façon il le faut bien. Je me suis dit qu'à quarante-huit ans, l'âge de ma mère, ça devait mieux passer, que donc ma mère en rajoutait pour la galerie. Il y a eu plein de vie brusquement, comme le jour de ma communion, des matelas par terre pour la famille qui resterait à coucher. Tout le monde m'a trouvée bien avec mes nouvelles lunettes. Ma grand-mère est passée au second plan pour tous, c'était une occasion de se rassembler. Tourbillon jusqu'à la messe d'enterrement. Je n'y suis pas allée, il fallait quelqu'un pour surveiller le rôti de veau qu'on mangerait le midi. Et je n'avais que des robes voyantes, ma mère n'a pas jugé utile de faire les frais d'un deuil pour une messe. Mes oncles et mes tantes disent les mêmes choses que mes parents le soir, au souper, le travail, le loyer, les traites, ça partait dans tous les sens, et ils

mangeaient de la charcuterie. Je les ai trouvés encore pire que mes parents. Mon oncle Jean racontait qu'un type s'était foutu bas d'un échafaudage, méconnaissable. Il n'y avait pas de cousins de mon âge, juste une môme de douze ans. Je regrettais que ma tante Monique ne soit pas là, à cause de mon cousin Daniel qui l'aurait accompagnée. Ma mère a démarré, vous avez vu, personne s'est dérangé de chez Monique, et elle, croyez-vous, quand on a pas le respect de ses parents on vaut pas cher, marchez. Pas une fleur sur le cercueil de sa pauvre mère. Tout le monde s'y est mis, on mangeait le veau. On a beau pas être des richards on a sa dignité. Ils ont parlé de Daniel, une vraie tête brulée, qu'il avait, attention, déjà fait trente-six métiers, plus une bagarre dans un bal, et qu'il éclusait pas mal. Je me suis rappelé qu'il prenait des cours de karaté, ou du jiu-jitsu par correspondance, et puis un livre qu'il avait, comment réussir dans la vie en vingt leçons. Il avait des tas d'illusions, il s'agitait comme un pou dans une gale pour s'en sortir, de tout. Vidé du C.E.T. à dix-sept ans. J'avais été amoureuse de lui à quatorze ans. J'ai bien vu que c'était plus possible avec tout ce qu'ils lui passaient, j'en ai eu les larmes aux yeux, ça m'arrive tout le temps maintenant quand je vois des trucs moches, on a l'impression que c'est le hasard, on n'y pourra rien changer. Daniel était vraiment mal parti, ça m'effrayait d'y penser, tourner de travers, est-ce que ça arrive d'un seul coup, comment reconnaître les signes, l'acte qui vous fait bacuner du droit chemin dans le mauvais. Ils disaient que c'était la faute aux parents, qui n'avaient pas assez corrigé Daniel. J'en restais bleue de voir comme ils étaient tous d'accord, qu'ils pensaient tous de la même façon là-dessus. Le plus marrant c'est qu'ils se sont mis à se disputer sur des détails, est-ce que Monique avait demeuré oui ou non huit ans au Havre, rue Eyriès, six ans mais non pas tant que ça, attends, bouge pas, sept ans. Il fallait le temps, là, pour se faire une opinion, que la vérité éclate. Ils se perdaient dans des détails de plus en plus. Ma grand-mère était passée à l'as pour le coup. Rien ne m'intéressait plus, dire que j'avais pu aimer les repas de famille étant gosse, les assiettes de gâteaux, les chansons, la gabegie avec les cousins dans la cuisine, mais quand on est gosse on n'écoute pas les paroles, à peine si on les entend, juste un fond. Je ne pensais qu'à sortir de table, Gabrielle, la salope qu'est-ce qu'elle. Et eux, c'était fou, ils tournaient en rond à la recherche de je ne sais quoi, machin ça va, et truc je l'ai rencontré au supermarché, comme si tous ces détails étaient importants, qu'ils les mènent quelque part. Et le café, et la rincette et la surrincette. Qu'est-ce qui me reliait à eux. Encore le trou. Enfin ils se sont levés pour se dégourdir les jambes au jardin. Trop tard, les légumes étaient soulignés d'un cordeau d'ombre, comme le jour du B.E.P.C., l'après-midi s'était passé sans que je m'en sois aperçue mais là ça ne servait à rien. Rien de pire qu'une sortie de gueuleton, mes oncles s'éparpillaient dans l'allée au-dessus des haricots, mes tantes avaient leurs robes froissées aux fesses, c'était moche et vieux. Avant j'aimais les jours où il y avait

fête pour nous et pas pour les autres, privilégiée en somme. Le soir de l'enterrement j'ai été soulagée au contraire, que ce soit fini, ils m'ont bécotée, bon au revoir Anne travaille bien au lycée, ça serait bien que tu sois institutrice. J'avais trop mangé avec tout le monde, et bu du cherry. Mes parents ont dit pas la peine de souper on a encore le ventre plein. C'est toujours ainsi les soirs de fête, mais je me sens sale et lourde. En plus, je pensais que j'avais encore perdu une journée, Gabrielle filait devant et moi j'écoutais mes tantes comparer les prix des légumes. S'il n'y avait pas eu cette inhumation et le dîner après, peut-être que je n'aurais pas été aussi pressée de. Elle est morte au bon moment, ma grand-mère. A sept heures il faisait soleil encore, ils ne regardaient pas la télé, tout de même pas le jour de l'enterrement, ils remettaient de l'ordre et pendant ce temps-là j'ai mal fini ma journée, un peu plus un peu moins, et après je dormirais dessus, le soir au moins ça laissait moins de remords, si Dieu existait et qu'elle voie tout de là-haut ma grand-mère, elle ne reviendrait pas dire ce que j'avais eu envie de faire le soir de son inhumation, que j'avais fait, parce qu'une fois qu'on en a l'idée on ne revient plus en arrière. Ç'a été ma façon à moi de l'enterrer.

Le lendemain ma mère a travaillé à la *Petite Vitesse*. A deux heures je me pointais à l'immeuble de Gabrielle. Sa mère déballait des commissions, elle, elle tournicotait sa cuiller dans son café, ça grinçait, je l'ai détestée. S'il y avait eu un autre moyen pour connaître des garçons intéressants, je m'en serais bien passée de l'amitié. D'ailleurs, j'ai toujours pensé que c'était du provisoire en attendant mieux, à l'école primaire qui n'était pas mixte, j'avais changé intérieurement certaines filles en garçons. J'ai oublié de dire que ma grand-mère était décédée. Je regardais l'appartement de Gabrielle, un milieu simple comme chez nous mais des objets tout différents. C'est drôle d'être dans la maison des autres, pire encore les parents des autres. Je préférais encore ma mère à celle de Gabrielle, les mères des autres sont toujours déplaisantes, longtemps je me suis demandé comment les copines ne se rendaient pas compte que leur mère était moche. Là c'était surtout d'imaginer la même intimité entre Gabrielle et sa mère que moi avec la mienne qui me répugnait, il traînait quelque chose de maternel sur sa figure, sa manière d'être assise sur une fesse, de travioler, un coude sur le formica. Elle paraissait gênée par ma venue, moi aussi, et sa mère continuait à déballer des boîtes de pilchards, du jus de pomme dont j'ai horreur. Qu'on sorte, vite, de ce décor, qu'on se retrouve presque égales, comme à l'école où on dirait qu'on n'a pas de famille, pour les profs, ils disent « les parents » de même que « la société », « le travail », quelque chose de très vague qui ne les concerne pas. Elle devait avoir ses antennes vis-à-vis de sa mère, Gabrielle, savoir quand on pourrait ou non se tailler ensemble, il fallait que j'attende, tu viens me chercher pour la piscine, clin d'œil, attends que je prenne mon maillot. Une demi-heure après, on était sur la route nationale, à l'opposé de la piscine. J'avais enlevé mon chemisier dans le garage à vélos

de l'immeuble, pour n'avoir que des bretelles sur la peau. Je comptais retirer mes lunettes juste avant le château de la colonie, il valait mieux les garder pour faire du vélo, superstitieuse, si je m'étais cassé la figure parce que mes parents ignoraient ma balade. Peur oui, on m'aurait dit que le vélo pédalait à reculons que ça m'aurait presque soulagée, mais il fallait que je fasse des choses dont j'avais peur, sinon valait autant rester à la maison, dans le giron de ma famille jusqu'à la rentrée scolaire, autant mourir. Je ne savais pas vers quoi je filais, comme dans les romans-feuilletons, et même dans L'Etranger, je me souviens, il y avait écrit, c'était comme quatre coups brefs qui frappaient sur la porte du malheur, mais je ne pouvais pas me le dire puisque je ne me doutais de rien, de savoir la suite maintenant ça me fausse tout.